Tome 3.

D. Chodowiecki del. J. G. Mansfeld sc. Viennae.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

M. DE FLORIAN.

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, DE CELLES DE MADRID, FLORENCE, etc.

TOME TROISIÈME.

NOUVELLE ÉDITION.

LEIPSIC, 1799.

CHEZ GÉRARD FLEISCHER.

THÉATRE.

AVANT-PROPOS.

En donnant au public le recueil de mes comédies, je me garderai bien de le faire précéder de réflexions sur la comédie. Ce seroit d'abord risquer d'ennuyer; ensuite je serois sûr de me nuire: car de deux choses une: ou je prouverois que je suis un ignorant, et personne ne gagneroit à cette découverte; ou je me montrerois fort instruit, et l'on m'en trouveroit plus coupable d'avoir fait des pièces si imparfaites, en sachant si bien comment on les fait bonnes. Je ne veux donc parler ici que du genre que j'ai adopté, dire les raisons qui m'y ont engagé, et relever les fautes que je n'ai pas évitées.

Pour bien distinguer ce genre, il faut dire un mot des autres: il faut répéter ce

que l'on sait déjà, que la comédie de caractère est sans contredit le plus beau, le plus utile, le plus difficile de tous les drames. Quel travail que celui d'étudier jusqu'aux plus petits traits de l'homme qu'on veut peindre; de fouiller dans les replis de son coeur, d'y surprendre ses sentimens les plus cachés; et d'imaginer ensuite des situations où, dans l'espace de deux heures, tous ces traits, tous ces sentimens soient développés; en amusant, en intéressant toujours deux mille personnes rassemblées au hazard, et très-indifférentes à l'affaire dont il s'agit! Un tel ouvrage, quand il est parfait, me semble le chef-d'oeuvre de l'esprit humain.

Mais ce chef-d'oeuvre, en tous les temps si difficile, l'est peut-être aujourd'hui plus que jamais. Quand il naîtroit un second Molière, merveille que la nature ne produira plus vraisemblablement, pourroit-il se flatter d'égaler le premier? trouveroit-il des sujets tels que le Misanthrope, le Tartuffe, l'Avare? Je ne le crois pas. Les caractères qui restent à traiter me semblent petits auprès de ces

grands modèles. Je juge au moins qu'ils doivent être peu saillans, par la peine qu'on a de leur trouver même un nom.

On pourroit donc penser qu'il ne reste plus à peindre que des demi-caractères; encore les modèles en sont-ils rares. C'est dans le monde qu'il faut les chercher; et j'ai cru remarquer que dans le monde on se ressembloit un peu. Le grand précepte: *Il faut être comme les autres!* qui fait la base de nos éducations, met une assez grande conformité dans les moeurs, dans les actions, dans la langage de ceux qui composent la société. Chaque âge, chaque état a ses idées, son ton, ses manières convenues: on les prend sans s'en apercevoir; et les formules, les devoirs d'usage, l'obligation de parler lorsque l'on ne voudroit rien dire, l'habitude de traiter comme des amis ceux dont on ne se soucie guère, enfin la monotonie de la politesse, si l'on peut s'exprimer ainsi, éteignent le naturel, et font disparoître les nuances des caractères. Tout n'en est peut-être que mieux; et il faut bien que

cela soit, puisque l'on est si heureux dans le monde. Je ne prétends point ici m'ériger en censeur; je veux dire seulement que j'ai trouvé un peu de ressemblance entre ce qu'on appelle le monde, et le bal de l'opéra. C'est assurément un lieu enchanteur, on y fait infiniment d'esprit, on y voit de très-jolis masques; mais un peintre seroit peut-être embarrassé d'y trouver une physionomie.

D'après ces réflexions, bonnes ou mauvaises, et auxquelles je n'attache aucune prétention, j'aurois renoncé à la comédie de caractère quand bien même j'en aurois eu le talent: car le talent ne suffit pas; c'est du sujet que dépend le sort d'une pièce. Si cela n'étoit pas vrai, nos grands hommes n'auroient fait que des chef-d'oeuvres.

Peut-être aussi, et je le croirois bien, mon impuissance m'a-t-elle rendu mes raisons meilleures. J'en conviendrai volontiers à chaque bonne comédie de caractère que l'on nous donnera; le plaisir qu'elle me fera éprouver sera bien plus

vif que le chagrin de me dédire. Mais, en attendant, je croirai qu'il ne reste plus à traiter que la comédie de sentiment et la comédie d'intrigue.

Ces deux genres me semblent inépuisables. Avec de l'esprit et de la sensibilité, on trouvera toujours des situations, des intérêts nouveaux. Les vices, les travers sont bornés; mais les passions sont un champ immense.

J'entends par la comédie de sentiment, celle que La-Chaussée fera vivre, à jamais, malgré les épigrammes de ses ennemis; celle qui met sous les yeux du spectateur les personnages vertueux et persécutés; une situation attachante où la passion combat le devoir, où l'honneur triomphe de l'intérêt; celle enfin qui sait nous instruire sans nous ennuyer, nous attendrir sans nous attrister; et qui fait couler ces douces larmes, le premier besoin d'un coeur sensible.

La comédie d'intrigue, qui porte sur la même base que la comédie de sentiment, l'intérêt, emploie des moyens tout diffé-

rens. Un vieillard amoureux; un rival ridicule; des valets adroîts; des dangers sans cesse renaissans dont on se tire à force de ruses; et surtout des méprises, moyen toujours sûr au théâtre: voilà par quels ressorts elle égaie le spectateur, l'intéresse assez pour l'amuser, et le fait rire des malheurs qui peuvent lui arriver le lendemain.

La réunion de ces deux genres seroit sans doute un bon ouvrage, mais cette réunion est extrêmement difficile. Presque toujours le comique nuit à l'intérêt, et l'intérêt exclut le comique. J'ai cru pourtant qu'il n'étoit pas impossible de les allier. J'ai pensé que le sentiment et la plaisanterie pouvoient tellement être unis, qu'ils fussent quelquefois confondus, que le spectateur s'égayât et s'attendrît dans le même instant, en un mot que le même personnage fît rire et pleurer à la fois. Pour cela j'avois besoin d'Arlequin.

Ce caractère est le seul peut-être qui rassemble l'esprit et la naïveté, la finesse et la balourdise. Arlequin, toujours bon,

toujours facile à tromper, croit tout ce qu'on lui dit, donne dans tous les piéges qu'on lui tend: rien ne l'étonne, tout l'embarrasse; il n'a point de raison, il n'a que de la sensibilité; il se fâche, s'appaise, s'afflige, se console dans le même instant: sa joie et sa douleur sont également plaisantes. Ce n'est pourtant point un bouffon; ce n'est pas non plus un personnage sérieux: c'est un grand enfant; il en a les grâces, la douceur, l'ingénuité: et les enfans sont si aimables, que j'ai cru mon succès certain, si je pouvois donner à cet enfant toute la raison, tout l'esprit, toute la délicatesse d'un homme.

Delisle et Marivaux en avoient déja tiré un grand parti. Le premier a fait de son Arlequin un philosophe de la nature, qui voit les objets tels qu'ils sont, s'exprime simplement, mais avec énergie, et fait toujours rire en raisonnant juste.

Marivaux, ce grand anatomiste du coeur humain, qui, pour avoir voulu tout dire, n'a pas toujours dit ce qu'il falloit: Marivaux a fait des Arlequins moins natu-

rels, moins philosophes que ceux de Delisle; mais plus délicats, plus aimables, et qui, à force d'esprit, rencontrent quelquefois la naïveté.

Je n'ai voulu copier ni Marivaux ni Delisle. Cela ne m'auroit pas été facile: l'un avoit plus d'esprit, l'autre plus de profondeur que moi. J'ai voulu peindre un Arlequin bon, doux, ingénu, simple sans être bête, parlant purement, et exprimant avec naïveté les sentimens d'un coeur très-tendre. Une fois ce caractère établi, non d'après les autres qui s'en étoient servis avant moi, mais d'après mes idées particulières; j'ai cherché des intrigues qui pussent m'aider à le développer. J'étois presque sûr que mon héros étoit intéressant; son masque et son habit le rendoient comique. Il ne falloit plus que trouver des situations attachantes, et je devois faire rire et pleurer: il reste à savoir si j'y suis parvenu.

J'osai risquer pour la première fois sur le théâtre, en 1779, l'Arlequin que je m'étois créé. Il y avoit alors plus de vingt

ans que la comédie italienne avoit abandonné les pièces de Marivaux et de Delisle, pour des canevas italiens que les acteurs remplissoient à leur gré. J'osai tenter de rappeler un genre oublié. Je fis représenter par des acteurs italiens une pièce toute françoise, *Les deux billets*. Elle réussit, quoiqu'elle ne fût pas jouée par le célèbre Carlin, acteur à jamais recommandable par ses grâces, par son naturel, et à qui peut-être il n'a manqué que de la mémoire pour être le premier des acteurs comiques.

D'après ce succès qui m'encouragea, d'après une chûte qui m'éclaira *), je voulus donner à toutes mes pièces un but de morale et d'utilité. Cette idée n'avoit rien de neuf: car toutes les bonnes comédies sont ou doivent être morales. Mais avec le personnage que j'avois choisi, je ne pouvois pas développer de grands travers, ni prétendre à corriger les hommes en

---

*) Arlequin roi, dame et valet, tombé le 5 novembre 1779, jeté au feu le 6 du même mois.

leur montrant leurs vices ou leurs ridicules: j'essayai du moins de les exciter à la vertu en leur rappelant combien elle est aimable, combien elle donne de vrais plaisirs. Je voulus surtout leur présenter le tableau de ces vertus familières, de ces vertus de tous les jours; les plus utiles, peut-être les plus nécessaires au bonheur: car ce ne sont pas, ce me semble, les grands préceptes de la morale et de la philosophie que l'on trouve à mettre en pratique le plus souvent. On est rarement dans le cas de sacrifier à son devoir, à la patrie, à l'honneur, son repos, sa fortune, sa vie; mais on est tous les jours obligé d'être un bon fils, un bon époux, un bon père.

Voilà les vertus dont je voulus essayer de donner des modèles, en amusant ceux à qui je les présentois. J'avois déjà peint le désintéressement du véritable amour: je tentai de peindre le bonheur de deux époux bien unis, et de prouver qu'il ne faut jamais soupçonner un coeur que l'on connoît vertueux. Je voulus ensuite pré-

senter le tableau d'un père qui adore sa fille, et qui voit sa tendresse récompensée par la confiance la plus entière; celui d'une mère sage, qui se sacrifie elle-même pour rendre sa fille au bonheur; enfin celui d'un fils vertueux et sensible, qui immole sa passion à sa mère.

Tels sont les sujets des *Deux billets*, du *Bon ménage*, du *Bon père*, de *La bonne mère*, et du *Bon fils*. Les trois premières pièces forment, pour ainsi dire, le roman de mon Arlequin mis en action dans les trois états de la vie les plus intéressans; ceux d'amant, d'époux et de père. En lui conservant toujours son caractère original, je l'ai fait parler différemment dans ces trois comédies, parce que ses affections et son âge sont différens.

Dans *Les deux billets*, Arlequin est très-jeune et amoureux. Il y a plus d'esprit que dans les deux autres pièces, par la raison qu'il est amoureux, et que l'amour, qui ôte souvent l'esprit à ceux qui en ont, en donne infiniment à ceux qui, comme Arlequin, ne savent ce que c'est.

Quant à sa façon d'aimer, elle est peinte dans la pièce. Le succès qu'elle a eu, ne m'a point aveuglé sur le défaut du dénouement. Le billet de loterie devoit rentrer dans les mains de son vrai maître par un moyen plus ingénieux que celui dont se sert Argentine: je le sais, et j'avoue en toute humilité que je n'ai pu en trouver un autre.

Dans *Le bon ménage*, Arlequin est marié depuis long-temps. Il adore sa femme; mais cet amour, le meilleur de tous, fondé sur l'estime et la confiance, doit être aussi tendre et moins galant que celui des *Deux billets*. Aussi ai-je tâché de rendre le dialogue plus simple et plus naturel. Arlequin joue avec ses enfans, et cause avec sa femme; l'esprit n'a rien à faire là. Deux époux, bien unis, bien sûrs l'un de l'autre, ne font pas des madrigaux; ils sont mutuellement, et sans avoir besoin de s'en avertir, l'objet constant de toutes leurs actions, de toutes leurs pensées: mais ils ne parlent point d'amour, cela va sans dire; ils s'aiment, puisqu'ils existent.

Quelques personnes ont trouvé mauvais qu'Arlequin pardonnaît à sa femme, avant qu'elle ait prouvé son innocence. Si c'est un défaut, on doit m'en savoir d'autant plus mauvais gré, que c'est pour ce défaut que j'ai fait la pièce.

Le *Bon père* est écrit d'un style plus élévé que celui des deux autres comédies; et je dois m'en justifier. Arlequin est devenu riche; il vit à Paris dans la bonne compagnie; un homme de condition veut épouser sa fille: il est impossible qu'il n'ait pas pris un peu du ton de ceux qui l'entourent. Il n'a plus son habit, il n'a que son masque: j'ai tâché de ne lui conserver de son ancien langage, qu'en proportion de ce qui lui restoit d'Arlequin.

Le grand défaut de ce petit ouvrage, c'est qu'Arlequin ne fasse point d'action principale qui caractérise précisément un bon père. Il pourroit s'appeler tout aussi bien *L'honnête homme;* et le dénouement justifieroit mieux ce dernier titre. J'en conviens: et j'ai tâché de réparer cette faute en multipliant les détails de ten-

dresse paternelle ; en représentant un père toujours occupé de sa fille, ne parlant que de sa fille, ne pouvant être heureux que du bonheur de sa fille. Je n'ose pas ajouter qu'un grand sacrifice, un beau trait d'amitié paternelle, est peut-être moins difficile, et caractérise moins un bon père, que cette habitude continuelle de sollicitude et de tendresse.

Le rôle d'Arlequin dans *La bonne mère* est bien moins considérable que ceux dont je viens de parler. J'ai craint qu'il n'attirât trop l'attention qui doit se porter sur la bonne mère. J'ai éte un peu gêné dans les détails de tendresse que j'ai donnés à cette bonne mère ; parce que j'avois déjà fait le bon père, et que la ressemblance de ces deux caractères, en devoit mettre nécessairement dans l'expression de leurs sentimens. Aussi ai-je bien senti que Mathurine n'a pas, dans ses scènes avec Lucette, autant d'amour, de douceur, d'épanchemens tendres, que le bon père avec Nisida ; ce défaut est peut-être racheté par la belle action de Mathurine : de sorte qu'elle ne

fait qu'agir, et le bon père ne fait que parler. Chacun des deux ouvrages a son défaut, que l'on verra bien sans que je le dise; mais j'aime mieux le dire le premier.

Dans *Le bon fils* il n'y a point d'Arlequin; parce que la situation du bon fils, obligé de choisir entre sa mère et sa maîtresse, forcé de sacrifier l'une à l'autre, semble exclure de son rôle toute espèce de comique. Non seulement il ne faut pas que le bon fils rie, mais il ne faut pas qu'il fasse rire un moment. L'intérêt est, ce me semble, trop vif, trop grand, pour admettre le moindre comique. Dès lors, il est nécessaire de bannir toute idée d'Arlequin, qui, dans quelque situation qu'on le place, doit toujours au moins faire sourire.

J'avoue que le grand défautu d *Bon fils* est ce manque de comique: j'ai tâché d'y suppléer par le rôle de Thibaut. J'avoue encore que je me suis consolé d'avoir fait, sans Arlequin, une comédie en trois actes, où j'ai tâché de donner un modèle

de la première vertu que l'on met en usage dans le monde. J'y ai trouvé encore le plaisir de rassurer quelques personnes qui, me voyant toujours faire des pièces avec un Arlequin, craignoient (par amitié pour moi) que je ne pusse jamais faire autre chose, et affectoient, pour me ramener au bon goût, d'appeler mes pièces des Arlequinades. Un intérêt si tendre méritoit bien que je prisse la peine de faire une comédie sans Arlequin. J'aurois eu d'autant plus mauvaise grâce à leur refuser cette complaisance, que *le bon fils* est, de tous mes ouvrages, celui qui m'a le moins coûté.

Afin de compléter ce petit cours de morale, j'ai voulu faire une pièce pour des enfans. J'ai pris mon sujet dans M. Gessner: et le nom de cet aimable auteur m'a rendu ce sujet plus doux que si je l'avois inventé. J'ai eu grand soin de faire imprimer à la tête de ma pastorale, la charmante idylle qui me l'a fournie. J'ai été fier de mêler dans mes ouvrages un ouvrage du chantre d'Abel. Il m'a semblé que cette idylle porteroit bonheur

à mon recueil, et qu'une simple fleur du jardin de M. Gessner suffiroit pour parfumer tout mon bouquet.

J'ai encore eu un autre espoir en faisant cette petite pastorale. Je me suis flatté que, dans ces familles bien unies que j'ai toujours en vue lorsque je travaille, les enfans de la maison joueroient *Myrtil et Chloè* à la fête de leur mère, à la convalescence de leur père. Cette idée m'a réjoui, parce que j'aime les enfans, et que j'aime les fêtes de familles. Je suis sûr d'avance, que le jeu de ces aimables acteurs, la circonstance, l'émotion d'un coeur paternel effaceront tous les défauts de mon petit ouvrage; et la certitude qu'il fera couler des larmes a suffi pour me rendre chère cette bagatelle, qui ne vaut pas la peine d'être examinée.

Jeannot et Colin fut mon premier ouvrage, quoique *Les deux billets* ayent été joués avant cette pièce. Si je la faisois aujourd'hui, ce ne seroient point Colin et Colette qui paroîtroient les premiers pour annoncer Jeannot. Ce seroit au contraire

Jeannot qui annonceroit Colin et Colette; parce que ces derniers sont les plus intéressans, et que leur arrivée, qui ne fait point d'effet puisqu'on ne les connoît pas, en feroit beaucoup si l'on avoit parlé d'eux. J'amènerois sur la scène tous les personnages, tous les tableaux dont ce sujet est susceptible; je tâcherois de peindre les faux amis, les flatteurs, les parvenus; enfin je suivrois mieux le conte dont je me suis trop écarté. Mais dans le temps où j'ai fait cette pièce, je n'y voyois que Colin et Colette; je regardois comme inutiles, toutes les scènes où je ne parlerois pas d'amour ou d'amitié. Au lieu d'une bonne comédie, qu'un homme plus savant que moi auroit faite, je ne voulois écrire qu'un petit drame touchant. Heureusement je pleurois en travaillant; quelques spectateurs ont pleuré à la représentation, et ma pièce a été sauvée. L'attachement qu'on a toujours pour son premier ouvrage m'a empêché d'y retoucher. Je n'en applaudirois pas moins à celui qui traiteroit ce sujet d'une manière plus digne du conte.

La ressemblance parfaite de deux Arlequins m'avoit toujours semblé un joli sujet de comédie. L'ancienne pièce des deux Arlequins de Le-Noble m'encourageoit à la faire; mais les Ménechmes m'effrayoient. Je pris le parti de réduire ma comédie à un acte, pour éviter toutes les situations qui se trouvent dans les Ménechmes; j'observai scrupuleusement de couper toutes les scènes qui pouvoient ressembler à celle de Regnard; et cela n'a pas empêché de dire que j'avois copié les Ménechmes.

Ce n'est point là le défaut de cette petite comédie, qui pêche plutôt par le manque d'intrigue. Comme ce reproche est grave, je ne veux point en trop parler. D'ailleurs, de toutes mes pièces, celle des *Jumeaux de Bergame* a le plus réussi; et je n'ai garde d'appeler du jugement du public.

J'ai voulu faire un mélodrame; et je crois avoir bien choisi le sujet d'*Héro et Léandre.* Ovide m'a fourni plusieurs traits; c'est le seul mérite de cette bagatelle.

Je ne détaillerai point les défauts du

Baiser, et de *Blanche et Vermeille* ; parce qu'on leur en a trouvé beaucoup. La féerie et la pastorale ne sont plus de mode ; et l'on a raison de rejeter un genre trop éloigné de la nature. Plus j'ai senti les défauts de ce genre, plus je me suis attaché à les soutenir par le style. Le temps et le travail n'y ont pas été épargnés. J'ai refait *le Baiser* : en trois, en deux, en un acte ; en opéra comique, en comédie. J'ai donné Blanche et Vermeille en prose ; je l'ai remise en vers. Ces deux pièces n'en sont peut-être pas meilleures ; mais je les joins à ce recueil, parce que l'enfant que l'on chérit le mieux est toujours celui qui a pensé mourir.

Les ouvrages dont je viens de parler composent tout mon petit Théâtre. Le rôle d'Arlequin le rend plus difficile qu'un autre à représenter dans les provinces, où presque toutes les troupes manquent d'Arlequin. Quoique ce rôle perde beaucoup sans l'habit et sans le masque, on peut cependant le remplacer par un Lubin semblable à celui de la *Seconde surprise de l'amour*. C'est à-peu-près le même ca-

ractère: et l'expérience en a été faite dans plusieurs villes, où tous mes Arlequins ont été joués avec succès par des Lubins. On auroit encore moins de peine à faire du Bon père, un bon bourgeois qui s'appelleroit M. Mondor.

C'est à ce court recueil que je borne ma carrière dramatique. Je la trouve trop difficile pour mon foible talent: j'ai fait de mon mieux: je n'ai pas trop bien fait; c'est une raison de plus pour me reposer. Je me suis hasardé sur une mer orageuse avec une petite nacelle; c'étoit une imprudence. Heureusement ma nacelle, après deux ou trois coups de vent, est rentrée saine et sauve dans le port: j'en remercie le ciel; et je n'ai rien de mieux à faire que d'offrir mon petit bateau en actions de grâces au dieu qui m'a sauvé; ce dieu est le public; ce recueil est ma nacelle.

Fr. 41

LES

DEUX BILLETS.

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois, par les Comédiens italiens ordinaires du Roi, le mardi 9 février 1779.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, amant d'Argentine.

ARGENTINE.

SCAPIN, rival d'Arlequin.

La scène est à Paris, dans une place publique où l'on voit la maison où demeure Argentine.

LES

DEUX BILLETS.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, seul, un billet à la main.

Voici la première fois que je suis bien aise de savoir lire. Quel bonheur! elle m'aime. J'en suis sûr à présent; elle l'a dit, elle l'a écrit, et Argentine ne peut pas mentir: elle a la bouche trop jolie et la main trop blanche pour tromper. Relisons encore son billet. (Il lit.) »Sois tran-»quille, mon bon ami! ton rival ne doit te don-»ner aucune inquiétude. Je t'aime» . . . . Je t'aime! . . . Je n'ose pas baiser ce mot-là, de peur de l'effacer. (Il continue de lire.) »Mon »coeur est à toi pour toujours: tu auras ma »main quand tu voudras.» Quand je voudrai! Je ne fais que le vouloir depuis que je la con-

nois. Ma chère lettre, ma bonne lettre! (Il la baise.) Allons, plus d'inquiétude. Ce coquin de Scapin m'offusquoit. Il fait semblant d'aimer mon Argentine: et souvent ces amoureux menteurs ont de l'avantage sur les amoureux qui parlent vrai. Heureusement Argentine n'est pas de cet avis-là. Allons la remercier, et prendre jour pour notre mariage. Ah! comme il fera beau ce jour-là! (Il va et revient.) Il y a pourtant quelque chose qui me chagrine: Argentine a du bien; je n'ai rien, moi: je voudrois être riche, ou qu'elle fût pauvre. Quand il y a, comme cela, de l'argent d'un côté, et qu'il n'y a que de l'amour de l'autre, je ne sais pas, mais cela ne va jamais si bien que lorsque tout est égal, et qu'il y a amour contre amour. J'ai beau faire, je ne peux pas devenir riche: tous les mois je mets mes gages à la loterie; mes numéros restent toujours au fond du sac. J'en ai encore pris trois pour ce tirage-ci, les voilà: (Il tire un billet de loterie.) 7, 19, 48. J'ai mis six francs sur ce terne-là: s'il sort, ma fortune est faite, et je l'offre à ma chère Argentine; s'il ne sort pas, au premier tirage je prendrai tous les numéros, nous verrons s'il en sortira un. En attendant, allons trouver Argentine . . . Mais, voici Scapin: cachons ma lettre, et attendons qu'il soit parti. (Arlequin met ses deux billets dans la même poche.)

SCENE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

Bon jour, Arlequin!

ARLEQUIN.

Serviteur, monsieur!

SCAPIN.

Comment, *monsieur*? Tu me parles toujours comme si tu étois fâché. Je ne te ressemble pas, moi; et . . . .

ARLEQUIN.

Oh! je sais fort bien que nous ne nous ressemblons guère.

SCAPIN.

Mais tu n'y penses pas, mon ami! Parce que nous aimons tous deux la même personne, faut-il que nous nous détestions! Une femme ne vaut pas la peine que deux honnêtes gens se brouillent.

ARLEQUIN.

D'abord, pour que deux honnêtes gens puissent se brouiller, il faut qu'ils soient tous deux honnêtes gens; et . . .

SCAPIN.

Ah! monsieur Arlequin! . . . .

ARLEQUIN.

Monsieur Arlequin ne vous aime pas : je vous le dis franchement. Tout mon bonheur dépend d'Argentine ; je ne sais rien, je ne veux rien, je ne peux rien que l'aimer : et vous, qui voudriez épouser son argent, vous faites semblant de désirer sa personne. Vous lui plairez peut-être plutôt que moi : car un homme qui n'est point amoureux a toute sa tête pour plaire ; au lieu que moi je n'ai rien. Tout cela me tracasse ; je voudrois vous savoir loin d'ici.

SCAPIN.

Mon cher Arlequin ! il faut pourtant s'accoutumer aux rivaux : tu es un beau garçon, sans doute ; mais il y a des gens courageux que cela n'effraie pas. Il faudroit bien prendre ton parti, si Argentine ne rendoit pas justice à ton mérite.

ARLEQUIN.

Je le prendrai : soyez tranquille. Bon soir.

SCAPIN.

Où vas-tu donc !

ARLEQUIN.

Je vais voir tirer la loterie.

SCAPIN.

Elle est tirée, il y a plus d'une demi-heure. J'ai la liste dans ma poche ; voici les numéros : 7, 20, 48, 12, 19.

ARLEQUIN.

Que dis-tu? Attends. (Il tire son billet de loterie.) 7 en est-il?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

19 aussi?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Et 48 aussi?

SCAPIN.

48 aussi.

ARLEQUIN.

Ah! tu badines!

SCAPIN.

Non, ma foi; regarde toi-même.

ARLEQUIN.

Ma fortune est faite, mon terne est venu. Que d'argent je vais avoir! C'est bon; mon mariage sera tout d'amour.

SCAPIN.

Comment! (Il regarde le billet d'Arlequin.) Il a, ma foi, raison. Ce drôle-là est bien heureux!

ARLEQUIN.

Il y avoit long-temps que je guettois ce terne-là, je suis sûr que j'ai passé près de lui trente fois: à la fin je l'ai attrapé. (Il remet son billet à la même poche.)

SCAPIN, à part.

Si je pouvois accrocher ce billet-là !

ARLEQUIN.

Adieu, je vais me faire payer; car je dois placer tout de suite cet argent, non pas sur ma tête, mais sous les plus jolis petits pieds du monde.

SCAPIN.

Attends donc, tu ne sais seulement pas où il faut aller pour te faire payer.

ARLEQUIN.

Non.

SCAPIN.

Ecoute: je vais t'indiquer où demeure celui qui paye; (*Pendant tout le reste de la scène, Scapin cherche à voler le billet d'Arlequin, et celui-ci le dérange toujours.*) Tu sais bien où est le Luxembourg?

ARLEQUIN.

Oui.

SCAPIN.

Eh bien! c'est-là que l'on paye.

ARLEQUIN.

Au Luxembourg?

SCAPIN.

Oui . . . . c'est-à-dire . . . . non . . . Avant d'y entrer, à droite, tu verras une porte-cochère . . . . Tiens . . . voilà le Luxembourg; là . . . à droite, il y a une porte-cochère . . . jaune.

ARLEQUIN.

Une porte jaune?

SCAPIN vîte.

Oui: tu la reconnoîtras tout de suite. Tu frapperas, l'on t'ouvrira; tu entres, tu vois un escalier à gauche, tu montes; tu trouves au premier une petite porte grise, une sonnette avec un pied de biche; tu sonnes; vient un domestique: je demande à parler à M. le directeur. Donnez-vous la peine d'entrer. On te mène à son bureau, tu lui montres ton billet. Vîte de l'argent à monsieur, trente sacs de mille francs; voyez si le compte y est, (Arlequin regarde, Scapin vole le billet.) On te prend ton billet, et tout est fini.

ARLEQUIN.

Oh! c'est clair. Vis-à-vis, porte jaune, porte grise, pied de biche, domestique, l'escalier, et de l'argent: c'est clair. J'y cours tout de suite. Pardi! sans toi j'aurois été bien embarrassé; je te remercie.

SCAPIN.

Il n'y a pas de quoi. Bon soir, mon ami! n'oublie pas la porte jaune.

ARLEQUIN.

Oh! je la trouverai bien. (Il sort.)

SCENE III.

SCAPIN, seul.

Si nous n'avions pas le soin d'y mettre ordre, il n'y auroit que ces imbécilles-là d'heureux. On a bien raison de dire que la fortune n'est que pour les bêtes: j'ai mis cent fois à la loterie, jamais je n'ai pu attraper un lot; voici le premier. De quel bureau est-il? (Il déplie le billet.) Ah ciel! je me suis trompé: il faut être bien malheureux! Comment! je ne peux pas gagner à la loterie, même en volant les billets qui ont gagné! Celui-ci n'est plus qu'une lettre. (Il lit.) »Sois tranquille, mon bon ami! ton rival ne doit te donner aucune inquiétude. Je »t'aime; mon coeur est à toi pour toujours: tu »auras ma main quand tu voudras.» Voilà qui est clair; ce billet est d'Argentine. Ah! il aura sa main quand il voudra? Cela n'est pas si sûr: je vais tirer parti de ma gaucherie; et puisque j'ai manqué le billet de loterie, je ferai valoir celui-ci. (Il frappe à la porte d'Argentine.) Mademoiselle Argentine!

SCENE IV.

ARGENTINE, SCAPIN.

ARGENTINE.

Ah c'est vous, monsieur Scapin?

SCAPIN.

Oui, mademoiselle, toujours le même.

ARGENTINE.

Tant pis pour vous.

SCAPIN.

Toujours malheureux, et ne vous en adorant pas moins.

ARGENTINE.

Vous êtes bien bon, car je ne vous en aime pas davantage.

SCAPIN.

Je ne le sais que trop, mademoiselle! et j'en suis d'autant plus affligé, que ce sort-là n'est pas commun à tous vos amans. Il en est un que votre coeur a choisi, à qui vous écrivez des lettres bien tendres.

ARGENTINE.

Comment! que voulez-vous dire? Monsieur Scapin! vous avez grand tort de sortir de votre personnage ordinaire: il vaut encore mieux être ennuyeux qu'impertinent.

SCAPIN.

Pardon, mademoiselle! je voulois vous parler d'une certaine lettre qui court le monde, et que les méchans prétendent que vous avez écrite à monsieur Arlequin. Je l'ai, cette lettre; je vous la rapportois: mais je me garderai bien de rien dire, puisque ce seroit manquer au respect que je vous dois.

ARGENTINE.

Vous me la rapportez? Ah! mon cher Scapin, expliquez-vous, je vous supplie: s'il est vrai que vous m'aimez, vous jugez bien . . . .

SCAPIN.

Surement je vous aime; et j'espère qu'aujourd'hui vous reconnoîtrez vos injustices à mon égard. Vous connoissez mademoiselle Violette, qui demeure ici près? Monsieur Arlequin en est amoureux: et pour lui donner une preuve certaine de son attachement, il lui a sacrifié un billet qu'il a dit être de vous. Le voici.

ARGENTINE.

Ah ciel!

SCAPIN.

Mademoiselle Violette, qui ne vous aime pas, parce qu'elle n'est pas aussi jolie que vous, n'a rien eu de plus pressé que de confier ce billet à tous ses amis. Ce matin, en traversant le Palais-royal, j'ai entendu des éclats de rire, et j'ai vu du monde attroupé; c'étoient M. Mezzetin, M.

Trivelin, M. Pascariel, qui se passoient votre billet. L'un faisoit une épigramme; l'autre disoit un bon mot. J'avoue que je n'ai pas été le maître de ma colère; vous me le pardonnerez bien: je m'en suis pris à tous les trois, surtout à Trivelin, qui étoit le possesseur du billet; je l'ai menacé, il a eu peur, et me l'a rendu: je vous le rapportois, et pour prix de mon zèle, vous savez la manière dont vous m'avez reçu.

ARGENTINE.

Je n'ose vous faire des excuses ni vous remercier: j'ai trop à rougir de ce que je vous dois, et de ce que j'ai fait pour un autre.

SCAPIN.

Mademoiselle! le bonheur de ma vie auroit été de devoir votre coeur à vous-même, et non pas au désir de vous venger; mais je suis trop amoureux pour être si délicat, et je serai encore le plus heureux des hommes, si la perfidie d'Arlequin . . .

ARGENTINE.

Ah! ne me parlez pas de lui; son nom seul me met en fureur. Si vous saviez jusqu'à quel point il a poussé la fausseté . . . Non, il n'est pas possible de l'imaginer. Et moi, qui croyois si bien le connoître . . . . . Jamais je ne me le pardonnerai, et je m'en souviendrai toujours pour le haïr davantage.

SCAPIN.

Contentez-vous, car je l'entends.

ARGENTINE.

Je ne veux pas le voir.

SCAPIN.

Au contraire, restez pour le bien humilier, et le punir comme il le mérite.

ARGENTINE.

Jamais je n'y parviendrai.

SCENE V.

ARGENTINE, SCAPIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sans voir Argentine.*

Le diable t'emporte avec ta porte jaune, j'ai frappé à toutes les portes jaunes et à toutes les portes à droite, jamais je n'ai pu trouver un directeur. Viens me conduire toi-même . . . (*Il aperçoit Argentine.*) Ah! la voilà. J'ai tout plein de choses à vous dire: mais quand je vous vois, je ne m'en souviens plus; quand je suis loin de vous, elles me reviennent si vîte que cela m'étouffe: je crois que je n'aurai qu'un moyen pour m'en souvenir, c'est de vous regarder les yeux fermés, car autrement il m'est impossible de pen-

ser à autre chose qu'à vous voir. (A Scapin.) Va-t-en, toi: tu nous gênes.

ARGENTINE.

Non: il peut rester; il ne me gênera pas.

SCAPIN.

Après la manière dont mademoiselle s'est expliquée sur ton compte, après les assurances par écrit qu'elle t'a données de sa tendresse, il me semble que rien ne doit te gêner.

ARLEQUIN, bas à Argentine.

Vous lui avez donc tout conté? . . . Hé! . . . vous lui avez tout dit? . . . (Scapin rit.) Il a l'air de se douter de quelque chose. Monsieur Scapin! expliquons-nous, je vous en prie: vous aimez mademoiselle Argentine, n'est-il pas vrai?

SCAPIN.

Sans doute, je l'aime: elle le sait bien.

ARLEQUIN.

Eh bien! moi, je l'aime aussi; et je n'aime pas qu'on l'aime. Ainsi, puisque nous voilà devant elle, elle va nous dire quel est celui de nous deux qui lui a le plus plû; à condition que l'autre se retirera sans bruit, et ne traversera plus l'heureux qu'elle aura choisi: y consentez-vous, monsieur Scapin?

SCAPIN.

Touchez-là, monsieur Arlequin! Souvenez-vous de ce que vous dites: mademoiselle va

choisir; et celui qu'elle refusera n'aura plus la moindre prétention.

ARLEQUIN.

De tout mon coeur. (Il rit.) Oh! qu'il est bête!

SCAPIN.

Allons, mademoiselle, vous venez d'entendre nos conventions; c'est à vous à nous juger.

ARLEQUIN.

Oui, c'est à vous à nous juger. (A part.) Oh! la bestiasse!

ARGENTINE, à part.

Je serai malheureuse: mais je veux me venger.

SCAPIN.

Eh bien? mademoiselle!

ARGENTINE.

Eh bien, je vais m'expliquer: mon choix est fait depuis long-temps; je l'ai même écrit à celui que j'ai choisi: celui de vous deux qui a un billet de moi, n'a qu'à me le montrer, je lui donne ma main.

ARLEQUIN.

C'est clair, cela. (Scapin fouille dans sa poche.) Oui, cherche, cherche, tu le trouveras . . . Le voici, ce billet. (Il tire le billet de loterie.) Le voici; ainsi, monsieur Scapin! adieu! on n'aura plus l'honneur de vous revoir.

ARGENTINE, vivement.

Voyons . . . C'est un billet de loterie.

ARLEQUIN.

Ah! oui. Vous ne savez pas? le bonheur m'a écrasé aujourd'hui; j'ai gagné . . . . Mais où ai-je donc mis mon autre billet? Celui-là n'est pas le meilleur. L'aurois-je perdu? .

SCAPIN.

C'est peut-être moi qui l'ai trouvé. Tenez, mademoiselle, voilà un billet que je crois de vous.

ARGENTINE lit.

» Sois tranquille, mon bon ami! »

ARLEQUIN.

Ah! c'est le mien qu'on m'a volé.

ARGENTINE.

Qu'on t'a volé! tu crois donc m'abuser jusqu'au dernier moment? Non: traître! je te connois. Vas chez Violette, vas lui porter mes lettres, lui dire que tu me sacrifies à elle; et reviens ensuite me jurer que tu m'adores: ose y revenir, me parler, me regarder seulement. Traître, scélérat, tu m'as trompée; mais tu ne m'abuseras plus, et ma vengeance ne s'en tiendra pas là. Et vous, Scapin, gardez ce billet; j'ai promis ma main à celui qui en seroit possesseur, je tiendrai ma parole, vous pouvez y compter.

(Elle sort.)

SCENE VI.

ARLEQUIN, SCAPIN.

(Ils se regardent sans rien dire.)

ARLEQUIN.

Que veut dire tout ceci? D'où vient que je n'ai plus mon billet, que tu l'as, toi? et qu'à propos de rien, Argentine me traite comme cela?

SCAPIN.

Je n'en sais rien, mon ami! Argentine m'a donné elle-même ce billet, en me disant que c'étoit moi qu'elle vouloit épouser.

ARLEQUIN.

Mais ce billet est à moi; je le reconnois bien: il est presque tout effacé, tant nous nous étions embrassés. Comment Argentine a-t-elle pu l'avouer? Elle m'a fait entendre que j'aimois Violette; moi, qui n'ai jamais rien aimé dans le monde qu'Argentine! Suis-je assez malheureux! Ah! je le disois bien ce matin, que j'étois trop heureux: cela ne pouvoit pas durer. Tu vas donc l'épouser, toi?

SCAPIN.

Mais oui, puisqu'elle le veut.

ARLE-

ARLEQUIN.

Tiens, je te conseille de t'en aller; car je pourrois fort bien te rosser de manière à retarder ton mariage. Tout ceci n'est peut-être qu'une friponnerie de ta part: je l'avois dans ma poche, ce billet, et tu me l'auras volé.

SCAPIN.

Ah! mon ami, que tu me connois mal! Tu avois donc dans la même poche un billet de loterie qui vaut dix mille écus; assurément j'aurois pris celui-là si j'avois pu te voler.

ARLEQUIN.

Plût-à-Dieu qu'on me l'eût pris, et qu'on m'eût laissé ma lettre! Que deviendrai-je à présent! Elle ne m'aime plus, elle va en épouser un autre. (Il pleure.) Ah! ah! je vais être tout seul dans le monde. Allons, il faut tâcher de mourir avant que le mariage soit fait. (Il pleure.)

SCAPIN.

Tu me fais pitié, mon ami, et mon attachement pour toi l'emporte sur mon amour. Ecoute: Argentine a promis d'épouser celui qui lui rapporteroit son billet: je l'ai, ce billet; je te le donnerai, si tu veux me donner celui de la loterie.

ARLEQUIN.

Donne, donne vîte; tiens, le voilà: de ma vie je n'ai fait une si bonne affaire.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

(Ils changent de billet.)

ARLEQUIN, s'adressant à celui d'Argentine.

Ah! vous revoilà donc, monsieur! et pourquoi m'avez-vous quitté! Petit ingrat, petit étourdi, parlez, irez-vous encore courir le monde? Irez-vous encore vous mettre prisonnier chez les Arabes, afin que je paye votre rançon? Ne vous en avisez plus; car je n'ai plus rien. Allons, je veux bien pardonner vos fredaines; embrassons-nous, (Il le baise) et que tout soit fini.

SCAPIN.

Ah ça, le billet est à moi?

ARLEQUIN.

Eh! sans doute; c'est dit cela. Je t'ai donné un billet au porteur; tu m'as donné un billet au porteur: je souhaite seulement que le mien soit payé aussi aisément que le tien. Mais j'ai peur que ce drôle-là ne décampe encore; je vais le rapporter à sa maîtresse. Va-t'en, je t'en prie: car je voudrois lui parler seul.

SCAPIN.

Oh! cela est juste. Adieu, mon ami! en vérité, je suis charmé de t'avoir fait plaisir. Voilà comme je suis, moi: j'ai le coeur tendre; jamais je n'ai pu résister à des larmes.

ARLEQUIN.

Va, va te faire payer: ton coeur est à cette porte jaune où l'on donne de l'argent.

SCAPIN, à part.

Cachons-nous au coin de la rue, pour voir comment il sera reçu.

SCENE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN caché.

ARLEQUIN frappe.

ARGENTINE.

Qui est là?

(à la fenêtre.)

Comment! c'est vous? Vous osez encore regarder ma maison? Vous espérez peut-être y entrer? Vous croyez . . .

ARLEQUIN.

Non, je ne demande pas d'entrer, vous êtes trop en colère; je ne veux vous dire que quatre mots: donnez-vous la peine de descendre, et . . .

ARGENTINE.

Je ne veux rien entendre: laissez-moi en repos, et délivrez-moi de votre odieux visage. (Elle ferme la fenêtre.)

SCAPIN, à part.

Bon! je vais me faire payer: et je reviens trouver Argentine: j'espère bien l'épouser, et avoir les dix mille écus.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, seul.

Je suis bien malheureux! je ne pourrai seulement pas lui montrer mon billet! Si je perds ce moment-ci, tout est perdu; car ce coquin de Scapin va revenir, et il sera toujours ïci. Allons! du courage! je sens que j'étouffe, que je crève de chagrin; mais il faut remettre ma mort à ce soir. Voyons encore ... (Il frappe.)

ARGENTINE.

Qui est-là?

SCENE IX.

ARLEQUIN, ARGENTINE à la fenêtre.

ARGENTINE.

Encore vous!

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas: je ne demande plus de causer avec vous, puisque vous ne le voulez pas; mais je vous prie seulement de reprendre votre billet.

SCENE IX.

ARGENTINE.

C'est vous qui l'avez? Mais ce malheureux billet court le monde! Attendez, je descends.

ARLEQUIN.

Ah! je commence à reprendre un peu d'espoir. Je n'ai rien à me reprocher, je l'aime, je l'ai toujours aimée, elle m'a aimé: quand on consent à écouter quelqu'un qu'on a aimé et qui nous aime, c'est qu'on a envie de le croire.... La voilà.

ARGENTINE.

Souvenez-vous que je ne veux point d'explication sur le passé. Dites-moi seulement: comment il se fait que vous ayez mon billet?

ARLEQUIN.

Tenez, le voilà: il est bien à moi; il fait toute mon espérance et tout mon bonheur: mais comme le bonheur ne vaut rien quand on est heureux sans votre permission, je vous le rendrai, si vous ne consentez pas que je le garde.

ARGENTINE.

Non, assurément, je n'y consentirai pas. (Elle reprend le billet.) Vous en avez usé d'une manière si indigne! aller sacrifier mon billet à une autre femme!

ARLEQUIN.

Une autre femme? Ah! mon coeur m'est

témoin qu'il n'y a pour moi qu'une femme dans le monde; et quand je prends mon coeur à témoin, c'est tout comme si je vous prenois vous-même.

ARGENTINE.

Mais enfin, hier je vous envoyai ce billet, et aujourd'hui Scapin me l'a rapporté.

ARLEQUIN.

Scapin vous l'a rapporté? il m'a dit que c'étoit vous qui le lui aviez donné. Je suis sûr à présent qu'il me l'a volé.

ARGENTINE, à part.

Scapin en est bien capable. Ah! que je voudrois qu'il dît vrai!

ARLEQUIN.

Mais songez donc qu'il y a deux ans que je vous aime; que vous m'avez toujours vu le même. Croyez-vous que j'aurois pu me déguiser si long-temps? Ma bonne amie!... (Argentine le regarde.) mademoiselle, pardonnez-moi d'avoir été volé.

ARGENTINE.

Mais comment se fait-il que vous ayez ce billet? Qui vous l'a donné?

ARLEQUIN.

La loterie.

ARGENTINE.

La loterie! Est-ce que l'on a mis mon billet à la loterie? Scapin l'avoit tout-à-l'heure: il vous l'a donc rendu?

ARLEQUIN.

Non pas rendu, mais vendu.

ARGENTINE.

Expliquez-vous.

ARLEQUIN.

Tenez, il faut tout vous dire: j'avois gagné ce matin un terne de six francs à la loterie . . .

ARGENTINE.

Un terne de six francs! Cela fait une somme prodigieuse.

ARLEQUIN.

Oui, ils disent que cela fait beaucoup d'argent. Heureusement je n'étois pas encore payé: Scapin, voyant que je me désolois, m'a proposé de troquer mon billet de loterie contre votre billet.

ARGENTINE.

Et tu l'as fait?

ARLEQUIN.

J'aurois encore donné du retour, s'il m'en avoit demandé.

ARGENTINE *l'embrasse.*

Mon cher ami, tu es innocent: je t'aimerai toute ma vie; ce dernier trait me fait sentir ce que tu vaux.

ARLEQUIN.

Comment! diable! vous estimez donc bien les gens qui font de bons marchés?

ARGENTINE.

Je te demande pardon de ne pas t'avoir connu: garde mon billet; je te répète, je te jure que je t'aime, que je n'aimerai jamais que toi; et dès ce soir nous serons époux.

ARLEQUIN.

Vous me r'aimez! Ah! quelle joie! (Il lui baise la main.) Tiens, ma bonne amie! ne me le répète plus, il m'arriveroit encore quelque malheur. Laisse-moi te regarder; je le verrai bien sans que tu me le dises.

ARGENTINE.

Va, ton bonheur est certain, du moins tant que mon coeur te suffira.

ARLEQUIN.

Ah! comme il y a long-temps que tu n'as parlé comme cela! Ecoute, fais-moi le plaisir de me dire comment il y a là. (Il lui montre la lettre.)

ARGENTINE.

Je t'aime.

ARLEQUIN, (lazzis.)

Hé! comment dis-tu?

ARGENTINE.

Je t'aime.

ARLEQUIN.

Voyons que je lise aussi, moi. Je, je (Il épèle.) ta ta, i me, aime, t'aime, je t'aime....

Ce mot-là est trop court; je voudrois qu'il tînt tout l'alphabet.

ARGENTINE.

Je te le dirai toute ma vie. Mais laisse-moi m'occuper de te faire rendre le billet qu'il t'a volé.

ARLEQUIN.

Quoi! quel billet!

ARGENTINE.

Ton billet de loterie.

ARLEQUIN.

Oh! non! ma bonne amie: le marché est fait; tiens, n'en parlons plus; il voudroit peut-être revenir là dessus, et r'avoir celui-ci. Non, non: tout est fini: tu m'aimes . . . ma fortune est faite.

ARGENTINE.

St. . . . . j'entends Scapin. Cache-toi dans notre maison, et n'en sors que lorsque je t'appellerai.

ARLEQUIN, entrant dans la maison.

Appelle-moi donc bien vîte.

ARGENTINE.

Oui, oui, laisse-moi faire.

ARLEQUIN, revenant.

M'as-tu appelé?

ARGENTINE.

Eh! non! mon ami: cache-toi donc; le voici : le fripon tient encore le billet.

SCENE X.

ARGENTINE, SCAPIN.

SCAPIN.

Ces diables de directeurs vous renvoient toujours au lendemain. . . .

(Il aperçoit Argentine, et met le billet dans sa poche.) Ah! j'allois chez vous, ma belle Argentine.

ARGENTINE.

Je suis aussi bien aise de vous rencontrer. Vous ne savez pas ce qui s'est passé pendant votre absence?

SCAPIN.

Non: qu'est-il arrivé?

ARGENTINE.

Ce malheureux Arlequin a eu l'insolence de se présenter chez moi: je l'ai reçu de manière à lui ôter l'envie de revenir.

SCAPIN, riant.

J'ai vu tout cela, mademoiselle; j'étois au coin de la rue lorsque vous avez fermé votre fenêtre sans vouloir l'entendre. Mais parlons de quelque chose qui m'intéresse davantage: vous savez bien la promesse que vous m'avez faite tantôt?

ARGENTINE, à part.

Bon! (haut) Oui, je vous tiendrai parole; mais je suis bien aise de m'expliquer auparavant

avec vous. Je prends un époux pour être aimée; ainsi, mon cher Scapin, si vos sentimens pour moi sont bien sincères, j'espère que vous ferez mon bonheur. Grâces aux bontés de ma jeune maîtresse, mademoiselle Rosalba, je suis riche... et je n'exige pas que mon époux le soit; je veux lui donner mon coeur et tout mon bien, et je ne lui demande que son amour. Dites-moi donc bien franchement si vous m'aimez, et si vous m'aimez uniquement.

SCAPIN.

Ah! mademoiselle! je voudrois savoir tous les sermens possibles pour vous jurer que toute ma vie..

ARGENTINE.

Ecoutez. Je suis méfiante: en venant ici, vous aviez un papier à la main, que vous avez caché avec soin; je suis sûre que c'est une lettre de femme. Je veux que vous me la donniez, je l'exige; autrement il faut renoncer à moi. Mademoiselle Violette a bien trouvé un amant qui lui sacrifioit mes billets; je veux être aussi heureuse que mademoiselle Violette.

SCAPIN.

Il me sera difficile de vous satisfaire, car dans tout le cours de ma vie, jamais femme ne m'a écrit.

ARGENTINE.

Ceci est un détour pour ne pas me montrer

le papier que vous teniez à la main: et votre refus me confirme ce que je pensois.

SCAPIN.

Assurément je voudrois que vous missiez mon amour à des épreuves plus difficiles. Vous allez être bien étonnée quand vous verrez que ce n'est qu'un billet de loterie. (Argentine s'en saisit.)

ARGENTINE.

Je le tiens donc, et j'ai trompé le plus fourbe des hommes! Arlequin! Arlequin!

SCENE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Quoi! Qu'y a-t-il? Vous a-t-il volé quelque chose?

ARGENTINE.

Non! mon ami: j'ai au contraire rattrapé ton billet. Le voilà: tu es à présent le plus riche de nous deux, et c'est moi dont tu fais la fortune. Et vous, monsieur Scapin, qui me croyez votre dupe, et qui êtes la mienne, je vous exhorte à faire toujours d'aussi bons marchés que celui que vous aviez fait; mais il faut apprendre à mieux conserver votre bien. Adieu: nous allons nous marier, et jouir de nos richesses.

ARLEQUIN.

Ce pauvre diable! il me fait pitié. Ecoute, Scapin! madame a besoin d'un laquais; si tu veux, nous te donnerons la préférence.

ARGENTINE.

Ah! pour cela non: il n'est pas assez fidelle. Adieu, monsieur Scapin. Monsieur Pandolfe, le père de ma maîtresse, retourne à Bergame dans peu de jours: Arlequin et moi nous l'y suivrons. Si vous avez quelque commission à nous donner pour ce pays-là, nous nous en chargerons volontiers: mais si vous voulez réussir dans celui-ci, souvenez-vous bien qu'il ne faut jamais brouiller deux amans, parce qu'ils se raccommodent toujours aux dépens de celui qui les a brouillés.

(Ils sortent.)

SCENE XII.

SCAPIN, seul.

Ce qui me console, c'est que je n'ai rien risqué du mien; et je pouvois beaucoup gagner.

LE BON MÉNAGE,

OU

LA SUITE DES DEUX BILLETS.

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représentée devant leurs Majestés, par les Comédiens françois et italiens ordinaires du Roi, le samedi 28 décembre 1782.

A LA REINE.

MADAME,

Le titre de cette bagatelle peut seul excuser la hardiesse de l'offrir à *Votre Majesté.* Celle qui a porté sur le trône les vertus douces et simples qui font la consolation du pauvre, doit sourire à la foible esquisse que j'en ai tracée. Le bon mé-

nage appartient à *Votre Majesté*, par la même raison qu'Elle possède le coeur du Roi, et ceux de tous ses sujets.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ

le très-humble et très-obéissant serviteur et sujet,

FLORIAN.

LE BON MÉNAGE.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, bourgeois de Bergame.

ARGENTINE, femme d'Arlequin.

DEUX ENFANS d'Arlequin et d'Argentine, de l'âge de six à sept ans :

L'AÎNÉ.

LE CADET.

ROSALBA.

MEZZETIN.

La scène est à Bergame, dans la maison d'Arlequin.

LE BON MÉNAGE.

COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre meublée très-simplement, où l'on voit les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Argentine assise, festonne : ses deux enfans, sur des tabourets, sont à ses pieds; l'un feuillette un livre pour en voir les estampes; l'autre joue avec un jeu de cartes.

SCENE PREMIÈRE.

ARGENTINE, SES DEUX ENFANS.

LE CADET, montrant à sa mère un château de cartes.

Maman, regardez donc!

ARGENTINE.

Cela est fort joli, mon ami.

L'AÎNÉ.

Voyons. (Il souffle dessus et le renverse, puis il rit.) Ah, ah, ah!

LE CADET.

Maman, dites donc à mon frère de me laisser tranquille; il faut que je recommence tout.

ARGENTINE.

Pourquoi tourmenter votre frère? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse?

L'AÎNÉ.

Ba! c'est un enfant; il s'amuse à des bêtises.

ARGENTINE.

Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon!

L'AÎNÉ.

Je m'instruis, moi: je regarde des images. Quelle est celle-là, maman, où une femme présente à un aveugle un petit monsieur habillé comme un chevreau?

ARGENTINE.

C'est une mère qui se sert d'une ruse pour faire donner l'héritage à son fils cadet, parce qu'il étoit plus doux et plus aimable que l'aîné.

LE CADET, voulant voir l'estampe.

Ah! voyons donc, mon frère! elle est bien jolie, cette image-là.

L'AÎNÉ, tournant le feuillet.

Non, elle n'est pas jolie.

LE CADET.

Maman! où est donc mon papa?

ARGENTINE.

Il est sorti pour des affaires.

LE CADET.

Je suis bien sûr qu'il nous rapportera des joujoux.

L'AÎNÉ.

Oui, pour moi.

LE CADET.

Pour moi aussi.

L'AÎNÉ.

Oh! savoir?

LE CADET.

Oh! c'est tout su.

L'AÎNÉ.

J'entends quelqu'un; c'est peut-être lui. (Ils courent, et reviennent.) Non: c'est mademoiselle Rosalba.

(Argentine se leve, et va au devant d'elle.)

SCENE II.

ARGENTINE, ROSALBA, LES ENFANS.

ARGENTINE.

C'est vous, mademoiselle? Vous avez la bonté . , . .

ROSALBA.

Es-tu seule, ma chère amie?

ARGENTINE.

Oui: mon mari vient de sortir. Avez-vous quelque chose à me dire?

ROSALBA.

Assurément. Fais retirer tes enfans, je t'en prie.

ARGENTINE.

Allez-vous-en tous deux dans l'autre chambre, et ne vous battez pas.

(Ils s'en vont.)

SCENE III.

ROSALBA, ARGENTINE.

ROSALBA.

Lélio est de retour, il est dans la ville.

ARGENTINE.

Comment le savez-vous?

ROSALBA.

Par la dernière lettre qu'il m'a écrite sous ton adresse, et que tu m'as remise hier, il m'annonce qu'il doit arriver aujourd'hui à Bergame: et je n'oserai le voir! Ah! ma chère Argentine, qu'il est affreux pour une femme sensible de ne pouvoir pas voler au devant de son mari, après trois mois d'absence!

ARGENTINE.

Cela n'est que trop simple, lorsque l'on s'est marié à l'insçu de son père.

ROSALBA.

Ah! tu sais que c'est ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lélio; elle a été touchée de notre amour, et après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour obtenir le consentement de mon père, elle a pris sur elle de m'unir secrètement au seul homme que je pouvois aimer.

ARGENTINE.

Je sais tout cela, mademoiselle: mais madame votre tante est morte, et monsieur votre père ignore toujours votre mariage. Je suis la seule, à présent, chargée de ce grand secret, et je n'ose vous dire combien je suis fâchée d'être la seule. Ma chère maîtresse, je vous dois tout: élevée auprès de vous dans la maison de monsieur votre père, vous m'avez mariée à un époux qui fait le bonheur de ma vie, je tiens tout de vous seule, et je suis obligée de faire aveuglement tout ce que vous désirez: jusqu'à présent vous avez reçu, sous mon adresse, les lettres de M. Lélio; je n'ai jamais osé confier à mon mari que je vous rendois ce service: mais enfin...

ROSALBA.

Garde-t'en bien, ma chère Argentine! Arlequin n'a point de raisons pour m'être attaché;

il en a mille pour l'être à mon père: c'est mon père qu'il a servi, et son respect pour son ancien maître lui feroit trahir mon secret. D'ailleurs, je connois ton mari; aussi babillard qu'honnête homme, il n'imagine pas que l'on puisse cacher quelque chose. Tout seroit perdu s'il étoit instruit. Je te supplie donc, ma chère Argentine, par la tendre amitié que j'ai toujours eue pour toi, de me jurer ici de nouveau que, quelque chose qui puisse arriver, tu ne révèleras jamais mon secret à ton mari.

ARGENTINE.

Je vous en donne ma parole, quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Ma chère maîtresse, je vous conjure de faire cesser la peine et l'inquiétude où je suis. Vous ne doutez pas de mon zèle, vous connoissez ma tendresse pour vous.... passez-moi ce terme; on n'offense personne en l'aimant: vous êtes bien certaine que je ferai toujours tout ce qui pourra vous plaire; mais cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

ROSALBA.

Je le serai, ma chère amie, et j'ai grand besoin de l'être; car enfin il faut t'avouer que je porte dans mon sein un gage de mon amour.

ARGENTINE.

Je n'ose m'en rejouir: mais si tout le monde le savoit, j'en pleurerois de joie.

ROSALBA.

Je te demande un dernier service. Lélio doit être arrivé; je suis bien sûre que son impatience va lui faire tout hasarder pour me voir: va le trouver, va lui dire que je le supplie, que je lui ordonne de ne pas sortir de chez lui avant qu'il ait reçu de mes nouvelles. Cela est important pour le succès de mes projets. Tu lui diras que je souffre autant que lui de ne pas le voir; que je l'aime plus que ma vie; que . . .

ARGENTINE.

Oui, oui, mademoiselle! avant de lui dire ce que vous voulez qu'il sache, je lui dirai tout ce qu'il sait. Je comprends tout cela à merveille: dès que mon mari sera rentré, j'irai parler à M. Lélio.

ROSALBA.

J'ai encore une prière à te faire. Mon père est dans l'usage de me donner, pour en disposer à ma volonté, le vingtième de tous les profits un peu considérables qu'il fait dans son commerce. Il vient de gagner cent mille écus; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs dont je suis maîtresse absolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire?

ARGENTINE.

Non.

ROSALBA.

Si je ne te devois pas tant, je serois bien plus hardie à te les offrir.

ARGENTINE.

A moi?

ROSALBA.

Oui, ma bonne amie; ajoute ce plaisir à tous ceux que je te dois; souffre que cette bagatelle soit mise en rente viagère sur ta tête: j'ai déjà donné des ordres à mon notaire, et je t'enverrai ce soir ton contrat.

ARGENTINE.

Ma chère maîtresse! je n'ose ni accepter ni refuser vos bienfaits; mais....

ROSALBA.

Si tu me refuses, je ne veux plus de tes services.

ARGENTINE.

Ecoutez. Je suis heureuse, je ne manque de rien, et j'ai déjà, grâces à vous, assuré le sort de mes enfans. Si mon mari venoit à me perdre, il ne seroit pas à son aise: que ce soit lui qui profite de vos bienfaits; mon coeur et ma délicatesse y trouveront mieux leur compte.

ROSALBA.

A la bonne heure: je vais dès ce moment tout arranger selon tes intentions. Adieu, ma chère Argentine! c'est aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.

SCENE IV.

ARGENTINE, seule.

Je donnerois ma vie pour la voir heureuse; mais nous ne le serons jamais, tant que son père ne saura pas tout. Mes enfans, revenez!

(Les deux enfans reviennent.)

SCENE V.

ARGENTINE, LES ENFANS.

ARGENTINE.

Avez-vous été bien sages?

L'AÎNÉ.

Oh! oui, maman, car nous nous sommes bien ennuyés.

LE CADET.

Mon papa tarde aujourd'hui bien longtemps.

ARGENTINE.

Il va rentrer.

L'AÎNÉ.

Ah! pour le coup, maman, c'est lui, je l'entends.

SCENE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

(Arlequin arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, sur lequel il bat d'une main; de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux ou trois fois le tour du théâtre.)

LES DEUX ENFANS, courant après lui.

Ah! papa, papa! c'est pour nous?

ARLEQUIN, à sa femme.

Veux-tu danser une contredanse à quatre?

ARGENTINE.

Non, mon ami.

ARLEQUIN, à son aîné.

Tiens, le tambour est pour toi: la trompette pour ton frère.

LES DEUX ENFANS, l'embrassant.

Bien obligé, mon papa! (Ils se retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tant qu'Arlequin cause avec sa femme.)

ARLEQUIN, à sa femme en lui donnant un sac d'argent.

Tiens, voilà pour toi: car il faut bien t'apporter aussi quelque chose; tu es le plus grand enfant de la maison.

ARGENTINE.

Qu'est-ce que cela, mon ami?

ARLEQUIN.

Ce sont ces cinquante écus que nous prêtâmes à ce pauvre homme que l'on alloit arrêter pour ses dettes: il a travaillé pour gagner cet argent-là, pendant le temps qu'il auroit passé en prison à ne rien faire; de sorte qu'il est quitte avec nous, avec son créancier: nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu que le géolier.

ARGENTINE, *prenant le sac.*

A te dire le vrai, je n'y comptois guère.

ARLEQUIN.

En ce cas-là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez... (*Les enfans font du bruit avec leur tambour.*) Taisez-vous donc, vous autres! on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine: elle dit qu'on ne te voit jamais, que tu es toujours renfermée avec tes enfans ou ton mari, que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfans et à ton mari: il faut convenir qu'elle a raison: je suis juste, moi. (*Le bruit redouble.*) Mais voilà des enfans bien bruyans!

ARGENTINE.

Pardi! pour les faire jouer doucement, tu leur apportes un tambour et une trompette. (*Les enfans continuent.*)

ARLEQUIN, aux enfans.

Allez-vous-en battre la générale de l'autre côté.

(Les enfans s'en vont.)

SCENE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Vas-tu rester ici, mon ami?

ARLEQUIN.

Oui: pourquoi cela?

ARGENTINE.

C'est que j'ai à sortir.

ARLEQUIN.

Où vas-tu?

ARGENTINE.

Faire une commission pour mademoiselle Rosalba.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cette commission?

ARGENTINE.

Je ne peux pas te le dire; elle me l'a défendu.

ARLEQUIN.

Voilà, par exemple, un de tes avantages sur moi: tu sais garder un secret; moi, je ne

le

le sais pas. Aussi, je te confie tous les miens pour qu'ils soient en sureté.

ARGENTINE.

Mon bon ami! tout ce que je pense t'appartient: mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à mademoiselle Rosalba; c'est elle qui nous a mariés. Il me semble qu'après un tel bienfait, je suis obligée de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque chose.

ARLEQUIN.

Ah! je me doute de ce que c'est. J'ai vu ce matin M. Pandolfe; il m'a dit qu'il avoit donné quinze mille livres à sa fille pour en faire ce qu'elle voudroit. Mademoiselle Rosalba a le meilleur coeur du monde: et quand on a un bon coeur et de l'argent mignon, on a toujours de petites choses à faire en cachette.

ARGENTINE, à part.

Hélas! (haut) Mon ami! ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerois, je serois obligée de te mentir; et tu ne voudrois pas que ma reconnoissance pour mademoiselle Rosalba me coûtât si cher.

ARLEQUIN.

Allons, va-t-en; je resterai avec les enfans. Les as-tu fait lire aujourd'hui?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est bon: je les ferai jouer, moi. Allons, va-t'en donc.

ARGENTINE.

Adieu, mon ami.

ARLEQUIN.

Allez-vous-en, madame! et reviens vîte, au moins. Quand je cours la ville, je ne passe de toi: mais je ne peux plus m'en passer, dès que je ne cours plus; entends-tu? (Il l'embrasse. Elle sort.)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, seul.

Cette mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions; et elle ne m'en donne jamais, à moi. Cependant elle sait bien avec quel plaisir je trotterois pour elle . . . Ah! c'est qu'elle aime mieux ma femme que moi: elle a raison; j'en fais bien autant . . . . Oh! Arlequinets! venez-vous-en ici me tenir compagnie; mais laissez votre tambour.

SCENE IX.

ARLEQUIN, LES DEUX ENFANS.

ARLEQUIN.

Avez-vous bien lu ce matin?

L'AÎNÉ.

O! oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Votre maman a-t-elle été contente de vous?

LE CADET.

Elle a dit que oui: mon papa.

ARLEQUIN.

Vous ne l'avez pas fait enrager? elle ne vous a point grondés ni l'un ni l'autre?

L'AÎNÉ.

Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

ARLEQUIN, les embrassant avec tendresse.

Cela étant, venez me baiser aussi. (Arlequin, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ceux de ses enfans; il les baise presque à chaque parole.) Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mère bien contente. Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous; ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir, d'abord, et puis notre bien: c'est tout ce qu'il nous faut; n'est-il pas vrai?

L'AÎNÉ.

Oui, mon papa. Mais puisque nous avons été bien sages, vous devriez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.

LE CADET.

Ah! oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Volontiers : aussi bien, nous nous ennuyons quand elle nous laisse seuls ; cela nous fera passer le temps. Allons, asseyons-nous. (*Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes ; les deux petits garçons écoutent attentivement.*) Il y avoit une fois un roi et une reine qui s'aimoient beaucoup, et que tout le monde aimoit . . . . Ceci n'est pas un conte, au moins.

LE CADET.

Oh ! nous vous croyons bien, mon papa.

L'AÎNÉ.

Nous vous croyons comme si nous le voyions.

ARLEQUIN.

La reine étoit aussi belle, que le roi étoit bon ; mais ils n'avoient point d'enfans, et cela leur faisoit du chagrin. Un jour que la reine étoit toute seule dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. (*Les enfans se serrent contre leur papa, qui retire aussi ses jambes, et continue avec la voix moins assurée.*) La reine eut un peu peur : elle regarde, et voit descendre un beau petit carrosse, traîné par six petits épagneuls verts avec les oreilles lilas. Dans le petit carrosse étoit une petite vieille fée, qui n'avoit pas un pied de haut, et qui dit à la reine : Madame la reine, vous aurez un enfant, si vous voulez

consentir à devenir laide et vieille. Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon coeur. Je suis contente de vous, répondit la petite fée: non seulement vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, les six petits épagneuls verts remontèrent la cheminée ventre à terre; et la reine eut effectivement un beau petit prince et une belle petite princesse, qui furent charmans parce qu'ils ressemblèrent à leur mère.

L'AÎNÉ.

Ah! mon papa! voilà une bien jolie histoire: mais elle est bien courte: vous devriez nous en raconter une autre.

LE CADET.

Oh! oui, mon papa! encore une, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Un moment. Je vous ai donné il n'y a pas long-temps un petit livre tout rempli d'histoires: tu m'avois promis d'en apprendre quelqu'une par coeur; m'as-tu tenu parole?

L'AÎNÉ.

Oui: mon papa! j'en ai appris une bien belle.

ARLEQUIN.

Je crois que tu mens, car tu rougis.

L'AÎNÉ.

Non: mon papa! et je vais vous la raconter si vous voulez.

ARLEQUIN.

A la bonne heure. Tant que vous serez des enfans, mon métier est de vous amuser; mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire.

L'AÎNÉ.

Ecoutez bien, mon frère! Il y avoit une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme...,

ARLEQUIN.

Comme vous deux.

L'AÎNÉ.

Encore plus jolis que nous.

ARLEQUIN.

C'est un peu fort.

L'AÎNÉ.

Ces deux petits garçons avoient une bonne mère; mais ils n'avoient pas un bon père, et ce n'étoit pas comme nous. (Arlequin le baise.) La mère de ces deux petits garçons étoit très-pauvre. Un jour qu'ils étoient allés ramasser du bois pour leur mère, ils trouvèrent une vieille femme qui étoit tombée dans un fossé, et qui ne pouvoit pas s'en retirer. Sur le bord du fossé étoit une belle poule blanche qui cloquetoit, cloquetoit, comme pour demander du secours pour la vieille :

les deux petits garçons se jettent dans le fossé, et en retirent la bonne femme. Aussitôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons un bel oeuf d'or. La vieille, qui étoit une fée, leur dit: Mes enfans! pour vous récompenser de ce que vous venez de faire, ma poule vous a donné un oeuf d'or; mais moi, je veux vous donner ma poule, à une condition cependant: c'est que celui de vous deux qui l'aura, ne pourra pas donner de ses oeufs à l'autre. L'aîné lui répondit: Madame! je ne veux point d'un trésor que je ne peux pas partager avec mon frère. Le cadet dit: Ni moi non plus: madame! Mais il y a manière de nous arranger: donnez la poule à ma mère; comme cela, nous l'aurons tous deux. Alors la bonne fée . . . .

(L'on entend frapper.)

LE CADET.

Mon papa! on frappe.

ARLEQUIN.

Je vais ouvrir. Allez dans votre chambre.

(Les enfans s'en vont.)

SCENE X.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN.

N'est-ce pas ici, monsieur, que demeure une madame Argentine?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

MEZZETIN.

Est-elle chez elle, monsieur?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Peut-on l'attendre, monsieur?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Vous êtes son domestique, monsieur?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur! son premier domestique.

MEZZETIN.

Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de M. Lélio: et vous prendrez le moment où elle sera seule; vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maîtresse le plus secrètement que vous pourrez; parce que, entre nous, je crois que c'est une lettre d'amour: et peut-être que madame Argentine a quelque père, ou quelque frère.... Je n'en sais rien, moi: je ne suis à M. Lélio que depuis huit jours. Mais vous devez être au

fait de tout cela, et prendre des précautions, pour: . . . Enfin . . . . vous me comprenez?

ARLEQUIN.

Je commence à vous comprendre.

MEZZETIN.

Ah ça! n'allez pas faire quelque étourderie: je vous ai tout confié, parce que vous savez bien qu'entre nous autres nous n'avons rien de caché, et que le secret de nos maîtres appartient toujours à toute la compagnie.

ARLEQUIN.

Sans doute.

MEZZETIN, s'en va et revient.

Je pense à une chose: allons attendre au cabaret le retour de madame Argentine.

ARLEQUIN.

Je vous suis bien obligé; je n'ai pas soif.

MEZZETIN.

Ce sera donc pour un autre soir. Adieu, mon camarade.

ARLEQUIN.

Ecoutez donc, monsieur!

MEZZETIN.

Quoi?

ARLEQUIN.

Etes-vous marié?

MEZZETIN.

Oui, depuis long-temps.

ARLEQUIN.

Et votre femme est jolie?

MEZZETIN.

Très-jolie. Pourquoi cela?

ARLEQUIN.

Pour rien. (Il le salue.) Adieu, mon camarade.

(Mezzetin sort.)

SCENE XI.

ARLEQUIN, seul.

Ce domestique-là est surement menteur comme un laquais. Mais pourquoi M. Lélio écrit-il à ma femme? Voilà bien l'adresse: A madame, madame Argentine. J'ai bien envie de la décacheter..... Non, ce seroit manquer de respect à ma femme. D'ailleurs, si je n'y trouvois rien, je serois fâché de l'avoir décachetée; et si j'y trouvois quelque chose, j'en serois encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cependant.... Non.... Il faut être plus que sûr avant de faire voir à sa femme qu'on la soupçonne. Attendons-la; je lui donnerai cette lettre, et nous verrons ce qu'elle me dira.... Nous verrons.... La voici.

SCENE XII.

ARGENTINE, ARLEQUIN.

ARGENTINE.

Je n'ai pas été long-temps, mon bon ami! du moins, j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfans?

ARLEQUIN.

Ils sont de l'autre côté.

ARGENTINE.

Comme tu es sérieux! Que t'est-il arrivé?

ARLEQUIN.

Je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé.

ARGENTINE.

As-tu reçu de mauvaises nouvelles? Est-il venu quelqu'un?

ARLEQUIN.

Oui: il est venu un domestique qui m'a laissé une lettre pour vous.

ARGENTINE.

Pour moi? Et que dit cette lettre?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien: la voilà.

ARGENTINE, regardant.

Ah! . . . .

ARLEQUIN.

Reconnoissez-vous l'écriture?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

De qui est-elle ?

ARGENTINE.

Elle est . . . (à part) Que lui dirai-je?

ARLEQUIN.

Eh bien! . . . . . cela vous embarrasse?

ARGENTINE.

Mon ami! me crois-tu capable de te tromper?

ARLEQUIN.

Répondez-moi d'abord: de qui est cette lettre?

ARGENTINE.

Je la crois de M. Lélio.

ARLEQUIN.

Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble.

(Argentine ouvre la lettre, et la lit avec beaucoup d'émotion.)

Eh bien?

ARGENTINE, lui donnant la lettre.

Tenez, vous allez me croire coupable; vous aurez le droit de le penser: et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête qui m'empêche de me justifier.

ARLEQUIN.

Voyons. (Il prend la lettre en tremblant.) Cette lettre donne le frisson à tout le monde. (Il la lit

d'une voix altérée, jetant de temps en temps des regards sur sa femme.) »Ma chère amie, j'arrive; et »j'ai besoin de toute ma raison pour ne pas voler »dans tes bras. Si je ne craignois que de me »perdre, rien ne me retiendroit: mais je pour»rois te compromettre; et mon amour même »est moins fort que cette crainte. Il est si im»portant pour nous de tromper celui qui dé»truiroit notre bonheur! Le nom sacré qui l'at»tache à toi suffit à peine pour modérer ma »haine. J'espère qu'un jour viendra, et ce jour »n'est pas loin, où nous pourrons nous livrer »publiquement à notre amour, et dévoiler à »tous les yeux les liens qui nous attachent l'un »à l'autre. Adieu: tâche de venir me voir, si »tu peux échapper aux yeux du barbare qui te »veille: je t'attends. Tu sais si je t'aime. *Lélio.*«

Et moi je ne sais si je dors ou si je veielle: mais si je dors, je fais un vilain rêve; et si je suis éveillé.... Oh! je le suis. (Il relit l'adresse.) A madama Argentine. (Il se frotte les yeux.) A madame Argentine. Tenez, madame!

ARGENTINE.

Mon ami!....

ARLEQUIN.

Je ne le suis plus, votre ami: vous m'avez trompé; et c'est d'autant plus affreux, que je ne vivois que pour vous croire. Comment! vous,

qui me parliez toujours de votre tendresse pour moi; vous, qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous faisiez semblant de m'aimer pour mieux me trahir! vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir clair! Voilà ce qui m'indigne le plus; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

ARGENTINE.

Eh bien! . . . (à part) Non: je serai fidelle à ma bienfaitrice. (haut) Je vous demande, je vous supplie de suspendre votre colère; je me justifierai, soyez-en sûr; et vous verrez alors . . . .

ARLEQUIN, avec colère.

Comment vous seroit-il possible de vous justifier? Vous sortez sans vouloir me dire où vous allez: un domestique apporte cette lettre; il me recommande de vous la donner en secret... Vous venez de l'entendre cette lettre, elle est claire; il n'y a pas une seule phrase, pas un seul mot qui ne dise intelligiblement que vous êtes une infidelle. Elle est bien pour vous cette lettre: voilà votre nom, le voilà: je le vois, je le lis; je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. M. Lélio vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de le recevoir; car vous venez de chez M. Lélio, j'en suis sûr, je le sais, je l'ai vu, je vous ai suivie. Osez m'assurer que vous ne venez pas de chez M. Lélio.

ARGENTINE.

Je ne veux pas vous mentir; il est vrai, je viens de parler à M. Lélio: mais . . . .

ARLEQUIN, au désespoir.

Et pourquoi me le dire? Je n'en étois pas sûr.

ARGENTINE.

Ecoutez-moi.

ARLEQUIN, furieux.

Je ne veux rien entendre: je veux m'en aller; je veux vous quitter . . . . Mon parti est pris; ma colère est passée. Je n'en ai plus de colère, parce que je n'ai plus d'amour; je suis de sang froid . . . . Mais, comme je me sens le plus fort désir de meurtrir ce visage-là qui est la cause de tous mes chagrins, vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille . . . . Vous sentez bien . . . (Argentine effrayée s'éloigne; il la prend par le bras et la ramène fortement à lui) N'ayez pas peur, je sais me posséder . . . . Je ne suis plus votre ami, votre meilleur ami; et je vous parle comme un ami . . . Je vous abhorre, je vous déteste, je vous méprise: je ne peux plus soutenir votre vue; je ne peux plus vous regarder sans me dire: Voilà une femme qui en aimoit deux, et qui leur faisoit croire qu'ils étoient un. Séparons-nous dès ce moment. Restez ici, gardez vos enfans; je ne pourrois jamais les embrasser sans

vous pleurer; j'aime encore mieux renoncer à les embrasser. Gardez tout le bien: il vient de vous; il me seroit odieux. Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon coeur; et comme, si je vous parlois plus long-temps, je vous le laisserois peut-être, je vous quitte pour jamais.

ARGENTINE, court après.

Mon ami! . . .

ARLEQUIN, la repousse.

Laissez-moi: je ne vous crois plus.

SCENE XIII.

ARGENTINE, seule.

Malheureuse! Que devenir? que faire? Il me croit coupable; et je ne puis . . . . Courons nous jeter aux pieds de mademoiselle Rosalba: elle aura pitié des maux qu'elle me cause; elle ira me justifier elle-même aux yeux de mon mari: c'est à elle . . . . Mais la voici . . .

SCENE XIV.

ARGENTINE, ROSALBA.

ARGENTINE.

Mademoiselle! . . .

ROSALBA.

Je viens de rencontrer ton mari.

ARGENTINE.

Où alloit-il?

ROSALBA.

Chez mon père. Je lui ai donné moi-même ce petit contrat que j'ai fait faire pour lui, selon tes intentions. Mais à peine m'a-t-il regardée; il a pris le papier d'un air égaré, et a poursuivi son chemin sans me parler. Eh quoi! ... tu pleures, ma chère Argentine! Qu'est-il donc arrivé? réponds-moi vîte.

ARGENTINE.

Le plus affreux des malheurs. Mr. Lélio vous a écrit, comme à l'ordinaire, sous mon adresse. Mon mari a reçu la lettre; il me croit coupable; il m'abandonne: et je n'ai pas trahi votre secret.

ROSALBA.

O ciel! que me dis-tu? Arlequin va chez mon père: je le connois, il lui dira tout; et mon père sera plus irrité que jamais contre Lélio. Peut-être même soupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir . . . Ma chère amie! pardon, pardon mille fois. Mais je te supplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler.

(Elle sort précipitamment.)

SCENE XV.

ARGENTINE, seule.

Et lui .... reviendra-t-il? irai-je le chercher? . . . Il reviendra; j'en suis sûre; mon coeur me le dit, et mon coeur ne m'a jamais trompée toutes les fois qu'il m'a parlé de lui . . . Attendons . . . Je suis au supplice . . . Mes enfans, revenez; mes pauvres enfans, venez embrasser et consoler votre mère.

(Les deux enfans reviennent.)

SCENE XVI.

ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

LE CADET.

Ah! maman! qu'avez-vous donc? Vous pleurez comme quand j'ai été malade.

L'AÎNÉ.

Ma chère maman, avez-vous du chagrin?

ARGENTINE. (Elle pleure.)

Non, mes enfans; non, mes bons enfans: ce n'est rien; cela se passera.

L'AÎNÉ.

Nous avons entendu mon papa qui grondoit bien fort. Est-ce lui qui vous fait pleurer comme cela? (Ici Arlequin entre, et Argentine continue sans le voir.)

SCENE XVII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

ARGENTINE.

Vous savez bien que jamais aucun chagrin ne peut me venir par votre papa; au contraire, c'est toujours lui qui les dissipe.

LE CADET.

Ah! le voilà! (Il court à lui.) Venez donc vîte, mon papa! Maman pleure, et elle dit que vous seul pouvez la consoler.

ARLEQUIN, les repoussant tout doucement.

Laissez-moi, laissez-moi.

L'AÎNÉ.

Ah! mon frère! comme il a du chagrin! (Ils se retirent tous deux au fond du théâtre, et y restent pendant toute la scène d'Arlequin et de sa femme.)

ARLEQUIN.

Madame, vous êtes fâchée de me revoir; je le suis plus que vous: mais, comme j'ai le projet de vous oublier entièrement, je viens vous rendre tout ce qui pourroit me rappeler que nous nous sommes aimés. (Il déboutonne son habit, et ouvre un petit sac qui lui pend au cou.) Tout est dans ce petit sac: je l'avois mis là, (Il montre son coeur) pour que tout ce que nous nous étions donné fût ensemble. Je vais vider le sac devant vous, afin que vous n'imaginiez pas que je garde quel-

que chose. (Il tire un portrait.) Voici d'abord votre portrait. Il n'a pas changé comme vous; il est toujours joli: il vous ressembloit encore ce matin; mais il ne vous ressemble plus. Le voilà, madame! (Il le pose sur une table; et tire un papier plié.) Voici le premier billet que vous m'avez écrit, que Scapin me vola, et que j'eus le bonheur de rattraper. Le voilà, madame, je vous le rends; je n'aime pas à vivre avec des menteurs. (Il tire un bouquet flétri.) Voici encore un vieux bouquet de violettes, que je vous donnai le premier jour où je vous fis ma déclaration. Après l'avoir porté toute la journée, vous le jetâtes le soir; j'allai le ramasser .... Tenez, il sent encore bon .... Je n'aurois jamais cru que ces violettes-là dureroient plus que votre amour. Les voilà, madame. (Il lui montre le sac.) Il n'y a plus rien: regardez! Ce petit sac, qui avoit été des années à se remplir, s'est vidé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah! diable! j'oubliois ce qui doit vous être le plus cher .... la lettre de M. Lélio; et puis encore un contrat que mademoiselle Rosalba vient de me donner; car c'est surement pour vous, ce contrat-là.

ARGENTINE.

Non: il est à vous.

ARLEQUIN.

A moi? Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGENTINE.

Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne soit pas le moment. Mademoiselle Rosalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs; je lui ai demandé que ce don fût pour vous seul: c'est le contrat que vous tenez.

ARLEQUIN, jetant le contrat.

Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrois d'une main les lettres de M. Lélio, et de l'autre des présens pour me consoler? Avez-vous cru me dédommager avec de l'argent, de votre coeur que vous m'avez ôté? Non, madame, non: personne n'est assez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

ARGENTINE.

Mon coeur est toujours à vous; il n'a pas cessé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage, mais vous devriez me deviner.

ARLEQUIN.

Vous deviner! cela étoit bon quand nous nous aimions: ce n'est que dans ce temps-là qu'on se devine.

ARGENTINE.

Voulez-vous m'écouter un seul moment?

ARLEQUIN.

Oh! parlez: votre ami, M. Lélio, s'est donné la peine d'écrire ma réponse à tout ce que vous direz.

ARGENTINE.

Une femme assez malheureuse pour tromper son mari, n'en vient pas au dernier crime sans lui avoir donné des sujets de plaintes moins graves: ce n'est qu'à force de négliger ses devoirs qu'elle parvient à les oublier. Si j'étois capable de vous avoir trahi, avant d'en aimer un autre, j'aurois cessé de t'aimer toi-même, j'aurois repoussé ta tendresse, j'aurois cherché à te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon désir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaisir de te revoir? Rappelle-toi tous les instans de ma vie: en ai-je été un seul sans te dire, sans te répéter, sans te prouver que je t'adore? Ton coeur peut-il m'accuser?

ARLEQUIN.

Il n'est pas question de mon coeur; il ne vous accusera jamais. La vieille habitude qu'il a de vous croire, fait qu'il me parle toujours pour vous.... Mais je ne l'écoute pas: voilà la lettre qui vous condamne; cette lettre est de M. Lélio; M. Lélio vous aime; vous vous cachez de moi pour aller voir M. Lélio: tout cela est clair... Et tenez, M. Pandolfe lui-même, à qui je viens de tout raconter, parce que je ne peux pas garder mes chagrins, moi; M. Pandolfe a été plus

affligé que surpris : il m'a dit que M. Lélio s'amusoit à être l'amoureux de toutes les femmes qu'il voyoit. Car il ne faut pas que vous vous imaginiez être la seule que M. Lélio adore. Il se moque de vous, tout comme des autres. Il en aime peut-être dix dans ce moment-ci; et cette lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin, M. Pandolfe m'a dit qu'il avoit un peu tourné la tête à mademoiselle Rosalba.

ARGENTINE.

Et vous pensez que j'aurois été capable d'enlever un amant à mademoiselle Rosalba, à ma bienfaitrice, à celle à qui je dois tout! Vous imaginez que j'aurois sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos, pour avoir le plaisir de chagriner mademoiselle Rosalba! Non, mon ami! l'amitié seule m'auroit défendue : mais je l'étois assez par mon amour, qui est aussi vif, aussi tendre qu'au premier jour de notre mariage. Il est possible qu'une femme trompe son époux; mais elle ne peut pas tromper son amant : l'amour est une sauve-garde encore plus sûre que la vertu. Mon ami! je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfère la mort à ton indifférence... Réponds-moi... A quoi penses-tu?

ARLEQUIN, la regardant.

Je pense qu'il seroit bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

ARGENTINE.

Livre-toi au mouvement de ton coeur; reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me relève pas que tu ne m'ayes pardonné.

(Elle tombe à genoux; les deux enfans accourent, et se mettent aussi à ses genoux.)

LES ENFANS.

Ah! mon papa, pardonnez à notre maman!

ARLEQUIN, ému, relève sa femme et se met à genoux.

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

LES ENFANS, à leur mère.

Ah! maman, pardonnez à notre papa!

ARGENTINE.

(Elle l'embrasse.)

Enfin me voilà heureuse. Mon ami! je te promets qu'il ne restera pas le moindre nuage; je te jure que tout sera éclairci.

ARLEQUIN.

Tout l'est, puisque tu m'as embrassé.

(Il remet dans son sac tout ce qu'il en avoit ôté.)

ARGENTINE.

Non, mon ami! j'exige de toi que tu ne me

quittes pas une seule minute, jusqu'au moment de ma justification . . . Mais voici mademoiselle Rosalba. Comme elle est agitée! Eh! mademoiselle! qu'allez-vous nous apprendre?

SCENE XVIII.

ROSALBA, ARLEQUIN, ARGENTINE, LES ENFANS.

ROSALBA.

Qu'il ne manque plus rien à mon bonheur. Laisse-moi reprendre haleine; je ne me possède pas de joie.

ARGENTINE.

Je brûle d'apprendre . . .

ROSALBA.

Ma tendresse pour toi pouvoit seule me donner le courage que je viens d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon père: Arlequin en sortoit; il lui avoit tout dit, car mon père irrité donnoit à Lélio des noms qu'il est loin de mériter. Je me suis précipitée à ses pieds: C'est moi, me suis-je écriée, c'est moi qui l'ai épousé; je suis sa femme . . . La femme de qui? a-t-il dit en me repoussant . . . La femme de Lélio. A cette parole mes forces m'ont abandonnée, mais non pas mon père; il m'a relevé avec fureur et tendresse, ses mains trembloient et n'o-

soient pas presser les miennes; il sembloit avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué; je lui ai dit que je portois dans mon sein le gage de notre union, que cet enfant étoit le sien; et qu'il lui demandoit, par ma voix, la permission de naître pour l'aimer. Mon amie! cette idée a fait évanouir sa colère; il est resté un moment incertain sur ce qu'il alloit dire. Mes yeux étoient fixés sur les siens, mon coeur battoit de toute sa force; je le regardois sans parler, il me regardoit de même: enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenoit depuis long-temps. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il alloit pardonner: je me suis élancée à son cou, et les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon visage, ont été: Ma fille, je te pardonne.

ARGENTINE, embrassant Rosalba avec transport.

Ah! rien ne manque à mon bonheur.

ROSALBA.

Venez, mes amis, venez avec moi: je cours chercher Lélio; je vais le conduire aux pieds de mon père. Soyez les témoins d'une félicité que je dois à ma chère Argentine.

ARLEQUIN.

Mais je n'entends pas bien tout cela. M. Lélio est donc le mari de mademoiselle Rosalba!

ARGENTINE.

Voilà ce grand secret que j'avois promis de te cacher. De peur qu'il ne fût découvert, je recevois sous mon adresse les lettres de M. Lélio pour sa femme. Celle d'aujourd'hui . . .

ARLEQUIN.

Chut, chut, je comprends toute ma méprise: je ne me la pardonnerois pas si j'avois eu besoin d'explication pour me raccommoder avec toi. (Il embrasse Argentine, et puis il prend par la main ses deux enfans.) Mes enfans, vous vous marierez un de ces jours; si vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, souvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux. Sans cela point de bon ménage.

LE BON PÈRE,

OU

LA SUITE DU BON MÉNAGE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représentée sur un théâtre de société, le 2 février 1783.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC

DE PENTHIÈVRE.

MONSEIGNEUR.

Quand même je voudrois cacher que j'ai eu la hardiesse de peindre Votre Altesse Sérénissime; tout le monde, et surtout votre auguste fille le devineroit, puisque mon tableau s'appelle *le bon père*. Il vaut mieux avouer ma faute, et en solliciter le pardon. La tentation étoit trop grande: assez heureux pour vivre auprès de vous, MONSEIGNEUR, je vous ai vu avec vos enfans, avec vos vassaux, avec les pauvres; par tout j'ai vu le bon père: j'ai mis par écrit ce que je vous ai entendu dire. Dé-

dier cet ouvrage à Votre Altesse, c'est lui rendre son propre bien.

Je suis avec un profond et tendre respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

le très-humble et très-obéissant serviteur.

FLORIAN.

LE BON PÈRE.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, père de Nisida.

NISIDA.

CLÉANTE, amant de Nisida.

NÉRINE, suivante de Nisida.

La scène est à Paris dans la maison d'Arlequin.

LE BON PÈRE.

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je ne vous comprends pas, monsieur Cléante! Quand toute la maison est dans la joie, quand nous sommes tous occupés de la fête que monsieur Arlequin notre maître donne à sa fille mademoiselle Nisida; vous, que votre esprit et vos talens peuvent si bien servir dans cette occasion, vous paroissez plus triste que jamais.

CLÉANTE.

J'ai sujet de l'être, ma chère Nérine! Je viens de recevoir des nouvelles très-affligeantes.

NÉRINE.

De qui?

CLÉANTE.

De mon régiment.

NÉRINE.

Mais contez-moi donc tout cela: ne suis-je plus votre confidente? Avez-vous oublié que c'est moi seule qui vous ai fait entrer dans cette maison? que sans moi vous n'auriez jamais pu parler à mademoiselle Nisida? Ce n'est pas pour vous reprocher mes bienfaits que je vous les rappelle; mais puisque je n'ai rien négligé pour votre bonheur, j'ai le droit de partager vos peines.

CLÉANTE.

J'ai toujours présent à ma mémoire tout ce que tu fis pour moi. Sans ton amitié, sans ton adresse, je n'aurois pas revu Nisida depuis le jour où, pour la première fois, je l'aperçus à la promenade. Ce seul moment lui livra mon coeur. Tous mes efforts, toutes mes tentatives pour m'introduire ici, furent inutiles: toi seule eus pitié de moi; tu daignas protéger cet amour si tendre, si pur, qui ne finira qu'avec mes jours; tu fus la première à me travestir et à me présenter pour secrétaire à ton maître, monsieur Arlequin. Depuis six mois je jouis du bonheur inexprimable de vivre et de respirer auprès de celle que j'adore, de la voir tous les jours, de lui parler quelquefois. Elle ne se doute pas que je l'aime et que je suis digne de l'aimer: n'importe, j'étois heureux, je bénissois mon sort; une

lettre que je reçois de mon colonel vient détruire cette illusion.

NÉRINE.

Que vous écrit ce colonel ?

CLÉANTE.

Tu sais que depuis trois mois j'ai reçu l'ordre de retourner au régiment : je n'ai pu m'y résoudre : et mon colonel, qui s'intéresse véritablement à moi, a découvert, je ne sais comment, que j'étois dans la maison de monsieur Arlequin sur le pied d'un secrétaire, d'un domestique, tranchons le mot ; et que j'oubliois tous mes devoirs pour un fol amour qui ne peut être heureux. Il vient de m'écrire avec toute la sévérité d'un chef et toute la vivacité d'un ami, que, si je n'ai pas rejoint dans huit jours, il fera nommer à ma compagnie.

NÉRINE.

Eh bien ! qu'il y nomme. Votre compagnie la plus chère, c'est nous ; et votre premier colonel, c'est mademoiselle Nisida. Je ne m'y connois pas, moi ; mais il me semble qu'il vaut bien autant être le mari d'une demoiselle jeune, charmante, riche, aimable, que d'être capitaine de cavalerie.

CLÉANTE.

Tu parles toujours de mariage, Nérine, et tu ne veux pas comprendre qu'il est presque impossible que j'épouse mademoiselle Nisida.

NÉRINE.

La raison, s'il vous plaît? On épouse tout le monde, excepté sa soeur.

CLÉANTE.

Je te l'ai dit cent fois. Nisida est jeune, belle, aimable, fille unique d'un père très-riche: et moi, militaire obscur, sans fortune, presque sans nom; car le sort, qui m'a poursuivi dès le berceau, me défend d'oser porter le nom de mon père; moi, destiné à vieillir dans un régiment, ou à trouver la mort à la guerre, j'ose aimer Nisida: je me travestis, je me dégrade, je vais perdre pour elle le seul bien que je possède, le seul qui me fait vivre, mon état; et quand il ne me restera plus rien dans le monde que mon amour, comment oser le déclarer à celle qui pourroit croire que c'est sa fortune que j'aime!

NÉRINE.

J'approuve cette délicatesse, sans voir les choses comme vous les voyez. Mademoiselle Nisida est assurément tout ce que vous avez dit; mais vous, monsieur Cléante, vous n'êtes pas si fort au dessous d'elle. D'abord, pour les qualités et les agrémens, sans vous flatter, vous vous ressemblez beaucoup. Je sais que ce petit article, qui fait tout dans le mariage, est compté pour rien dans le contrat: mais monsieur Arlequin, le père de mademoiselle Nisida, convient

lui-même qu'il n'est qu'un simple bourgeois d'une petite ville d'Italie, et qu'il ne possède ses richesses que par un hasard singulier. Vous êtes un homme de condition, capitaine de cavalerie à vingt ans, aimé, considéré de tous ceux qui vous connoissent: jamais votre réputation n'a été effleurée par la moindre étourderie...

CLÉANTE.

A cela je n'ai point de mérite; quand on est pauvre, on n'a que la ressource d'être sage.

NÉRINE.

Cela peut être; mais bien des gens ignorent leurs ressources. La fortune est donc la seule qui ne vous ait pas bien traité. C'est un malheur pour vous, et un bonheur pour celle qui vous épousera: car vous lui devrez tout; et il me semble qu'il faut bien estimer quelqu'un pour consentir à lui devoir tout.

CLÉANTE.

Ces réflexions-là ne me sont pas permises.

NÉRINE.

Ecoutez-moi, monsieur! J'ai toujours eu une manière de me conduire qui m'a réussi. Mon grand principe, c'est qu'il faut céder à son coeur toutes les fois qu'il est plus fort que notre raison. Examinez-vous bien. Si vous croyez pouvoir oublier mademoiselle Nisida, il faut re-

tourner à votre régiment, suivre le service, et reprendre par votre mérite la place que le sort vous a ôtée: s'il vous est impossible de vivre sans mademoiselle Nisida, ma foi, il faut rester ici plutôt que de mourir; il faut lui parler, lui découvrir qui vous êtes, lui dire que vous l'aimez. . .

CLÉANTE.

Oh! jamais je n'oserois, Nérine! . . .

NÉRINE.

Oh! si la peur vous prend, tout est perdu. Mettez-vous donc bien dans la tête que, depuis que le monde est monde, il n'y a jamais eu d'homme étranglé par une femme, pour lui avoir dit qu'il l'aimoit. De tous les tours qu'on peut nous jouer, c'est celui-là que nous pardonnons le plus aisément: je vous dis le secret du corps, moi; c'est à vous d'en profiter.

CLÉANTE.

Mais . . .

NÉRINE.

Mais j'en sais plus que vous, et votre bonheur m'est aussi cher que le mien: car je ne sais pas pourquoi l'on s'intéresse toujours à ceux qui ne sont bons qu'à nous donner du chagrin: croyez-moi, suivez mes avis; vous réussirez.

CLÉANTE.

Je ne demande pas mieux: que faut-il faire?

NÉRINE.

Commencez par aller écrire à votre colonel, et demandez un mois de délai. Pendant ce temps, je me charge de vous faire expliquer, vous et mademoiselle Nisida. (Cléante la regarde, et ne sort point.) Allez donc, ne perdez pas de temps. Faut-il que ce soit moi qui écrive à votre colonel?

CLÉANTE.

Comme tu es vive! Attends un moment . . .

NÉRINE.

Il n'y a point à attendre, allez écrire; reposez-vous sur moi du reste, et reprenez cette gaieté charmante qui vous fait aimer de tout le monde. Songez que c'est aujourd'hui la fête de votre maîtresse: occupez-vous du bouquet, du compliment que vous devez lui faire. Je veux bien me charger de tout ce que vous trouvez de difficile; mais j'exige que vous soyez très-aimable, parce que cela vous est fort aisé.

CLÉANTE.

Je ne le serai jamais tant que toi: mais du moins je t'obéirai aveuglément.

(Il lui baise la main, et sort. Arlequin paroît, et voit Cléante baiser la main de Nérine.

Arlequin doit être en habit de velours noir, veste de drap d'or, perruque à trois marteaux, culotte et masque d'Arlequin.)

SCENE II.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Fort bien; je ne m'étonne plus, Nérine, si tu me fais si souvent l'éloge de Cléante.

NÉRINE.

Je vous assure, monsieur, que ce qui nous lie le plus, monsieur Cléante et moi, c'est notre extrême attachement pour vous et pour mademoiselle votre fille.

ARLEQUIN.

Je ne te demande pas son secret: vous êtes libres tous deux; vous vous convenez; vous avez raison de vous aimer; c'est une des plus douces consolations de la vie. Où est ma fille?

NÉRINE.

Elle est renfermée dans son cabinet; depuis quelque temps elle aime beaucoup à être seule.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas la déranger. Crois-tu qu'elle se doute de la petite fête que je lui prépare pour ce soir?

NÉRINE.

Je ne le crois pas, monsieur.

ARLEQUIN.

Nos musiciens viendront-ils?

NÉRINE.

Ils doivent être ici de bonne heure, et je les ferai cacher dans le petit salon, pour que mademoiselle Nisida ne puisse pas les voir.

ARLEQUIN.

C'est bien. L'important est que ma fille ne s'attende à rien, et qu'en sortant de table, elle trouve le salon tout en fleurs, tout en lumières, avec une musique terrible, et son nom écrit par tout en guirlandes. Ensuite les marchands entreront, et tu auras soin de faire porter dans la chambre de Nisida tout ce qui aura l'air de lui plaire. Je payerai tout; je suis riche, et je ne trouve bien employé que l'argent dépensé pour ma fille. Avoue que j'ai raison, et que ma Nisida est charmante.

NÉRINE.

Tout le monde n'a qu'un avis là dessus.

ARLEQUIN.

C'est qu'elle ressemble à sa mère, ma pauvre Argentine, que j'ai tant pleurée. Hélas! après vingt ans de mariage, je l'ai perdue au moment où je fis ma grande fortune. Nous n'avions jamais eu qu'une seule querelle; encore étoit-ce moi qui avois tort. Tiens, voilà son portrait, voilà tout ce qui m'en reste . . . Ah! Nérine, ne te marie jamais; il est si affreux de s'aimer, et de mourir l'un après l'autre!

NÉRINE.

Allons, monsieur, pourquoi vous affliger ! . . .

ARLEQUIN, pleurant.

Ce n'est pas s'affliger que de pleurer ceux que l'on regrette ; au contraire, Nérine, j'ai du plaisir à me rappeler ma femme et mes deux petits garçons. Comme j'étois heureux quand ils vivoient ! Nous n'étions pas riches ; mais nous avions la paix, la joie et l'amour : avec cela, on ne manque pas de grand'chose. Hélas ! ils ont tout emporté.

NÉRINE.

Comment pouvez-vous oublier ce qui vous reste ? L'estime générale, une grande fortune, des amis, une fille unique dont vous devez être fier, tout vous assure une vieillesse douce et honorable. Mademoiselle Nisida ne tardera guère à se marier ; elle sera heureuse, car vous êtes assez riche pour lui laisser choisir un époux selon son coeur. Votre gendre, votre fille, vos petits-enfans vous béniront, vous soigneront ; vous serez au milieu d'eux le point de réunion de leur bonheur et de leur tendresse. Allez, allez, monsieur ! c'est peut-être le plus doux moment de la vie ; et je crois qu'un vieillard entouré de ceux qu'il a comblés de biens, a cent fois plus de vrais plaisirs que le plus heureux jeune homme.

ARLEQUIN.

J'espère que tu as raison: d'ailleurs, je me dis tous les jours que les pleurs ne servent de rien. Aujourd'hui il ne m'est pas permis d'être triste; parlons de ma fille. Je voudrois bien pouvoir trouver quelque joli couplet que je lui chanterois ce soir: mais je n'ai jamais fait de vers; et il ne suffit pas de bien penser, pour bien dire.

NÉRINE.

Pardonnez-moi, cela suffit quand c'est pour sa fille que l'on travaille.

ARLEQUIN.

Depuis hier au soir, je rumine ce projet-là; mais ces diables de rimes ne viennent point: voilà tout ce qui m'embarrasse: car, sans la rime, je ferois des vers comme de la prose... Ecoute, appelle Cléante, pour qu'il vienne écrire sous ma dictée, et va-t'en; oui, va-t'en, je crois que je suis dans un bon moment.

NÉRIRE.

Dépêchez-vous d'en profiter: je vais vous envoyer monsieur Cléante.

(Elle sort.)

SCENE III.

ARLEQUIN, seul.

Voyons donc si je ne pourrai pas faire un petit madrigal; quand il ne seroit que de quatre

vers... Il y a tant de jolies choses à dire de ma fille! Voyons... (Il se met à son bureau, et rêve.) C'est le commencement qui est toujours le plus difficile... Il faut pourtant bien commencer... O ma fille!... Cela n'est pas mal: O ma fille!... c'est fort bien... (Il écrit.) Cependant, O ma fille, c'est trop grand, trop poétique: je m'en vais ôter l'O. Ma fille! c'est plus simple et plus doux: ma fille! Oui: mais cela ne suffit pas; il faudroit encore quelque chose. Ma fille! c'est une belle pensée; mais c'est trop court... Où est donc ce Cléante? Depuis six mois que j'ai un secrétaire, voici la première fois que j'en ai besoin, et il n'est pas là. C'est bien la peine... Ah! le voici.

SCENE IV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

Arrive donc, mon ami, j'ai tout plein de choses à te dicter; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉANTE, *s'assied.*

Quand vous voudrez, monsieur.

ARLEQUIN.

Mon ami! ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir; ils ne sont pas encore

finis, mais il faut toujours les écrire, parce que je n'ai point de mémoire, et mes vers m'échappent.... avant d'être faits. Allons, prends du grand papier, le plus grand, et écris: Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

CLÉANTE, écrivant.

Le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Ma fille...

CLÉANTE.

Ne faut-il pas écrire d'abord sur quel air vous les avez faits?

ARLEQUIN.

Sur quel air?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

L'air ne me regarde pas: je ne me charge que des paroles.

CLÉANTE.

Mais puisque vous voulez que ces paroles se chantent, vous les avez faites sur un air?

ARLEQUIN.

Non, en vérité: je n'y ai pas songé.

CLÉANTE.

Cela est pourtant nécessaire.

ARLEQUIN.

Oh bien! tu feras l'air, toi, quand j'aurai fait les paroles. Je ne peux pas tout faire.

CLÉANTE.

Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Fort bien; écris à présent: Ma fille . . .

CLÉANTE.

Ma fille . . .

ARLEQUIN.

As-tu mis?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

Un moment . . . Tu as mis, Ma fille?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN, rêvant.

C'est très-bien . . . Mets une virgule.

CLÉANTE.

J'attends, monsieur.

ARLEQUIN.

Moi aussi.

CLÉANTE.

Comment?

ARLEQUIN.

Sans doute; je n'ai fait que cela encore.

CLÉANTE.

Vous n'êtes pas très-avancé.

ARLEQUIN.

J'ai toujours mon commencement . . . Tu devrois bien m'aider un peu.

CLÉANTE.

CLÉANTE.

Vous avez trop de sensibilité, vous aimez trop mademoiselle Nisida, pour avoir besoin d'un aide. Il est si facile de la louer! dites-moi ce que vous pensez pour elle, je l'écrirai; les vers s'arrangeront d'eux-mêmes.

ARLEQUIN.

Je crois que tu dis vrai; voyons: je voudrois lui faire un petit compliment sur sa figure, ses qualités, son esprit... que cela fût tourné... d'une manière gentille, avec un peu.. Charge-toi de mettre des rimes à ces vers-là.

CLÉANTE, *rêvant.*

Je vous entends bien.

ARLEQUIN.

Tu entends bien? Voilà mon premier couplet.

CLÉANTE.

Il est écrit.

ARLEQUIN.

Fort bien; à présent je m'en vais faire le second. Ecris ces vers-ci: Que ce n'est pas à son père à la louer; mais que tout le monde parleroit comme son père.... et rime toujours, au moins.

CLÉANTE.

Il le faut bien. (*Il rêve et écrit.*) C'est écrit, monsieur!

ARLEQUIN.

Me conseilles-tu d'en faire encore un?

CLÉANTE.

Il me semble que deux suffisent.

ARLEQUIN.

Tu n'as qu'à dire, je suis en train; mais je crois qu'en voilà bien assez. Prends cette mandoline, et chante-moi les couplets que je viens de faire, pour que je corrige.

CLÉANTE.

(Il chante en s'accompagnant de la mandoline.)

Ma fille unit aux grâces de son âge
Des dons plus sûrs pour fixer le bonheur;
Et l'on ne sait que chérir davantage,
De sa beauté, son esprit, ou son coeur.

ARLEQUIN.

C'est mot-à-mot ce que j'ai dit; je croyois cela plus difficile. Voyons l'autre couplet.

CLÉANTE, chante.

Je peux flatter une fille si chère,
Mais l'on pardonne à ce doux sentiment:
Si je la vois avec les yeux d'un père,
Tout autre aura les yeux d'un tendre amant.

ARLEQUIN, surpris.

C'est moi qui ai fait celui-là?

CLÉANTE.

Vous venez de me le dicter.

ARLEQUIN.

Cela est vrai; mais il n'avoit pas l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort bien, fort bien;

je ne vois rien là-à corriger. Sans me flatter, conviens qu'ils ne sont pas mal.

SCENE V.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Monsieur, on vous demande.

ARLEQUIN.

Comment! je ne peux pas travailler une minute en repos! Il faut toujours qu'on me dérange! Qui me demande?

NÉRINE.

C'est ce monsieur habillé de noir qui est venu hier matin.

ARLEQUIN.

Ah! c'est différent: cette affaire-là est plus intéressante que toutes les miennes; elle regarde ma fille.

NÉRINE.

Il vous attend dans votre cabinet.

ARLEQUIN.

J'y vais. (à Cléante.) Mon ami, je suis on ne peut pas plus content de moi, et de toi aussi; et je te prépare quelque chose qui te prouvera mon amitié: laisse-moi faire, sois tranquille. Ce petit couplet de l'amant qui est le père; le père, l'amant; c'est très-joli, très-joli.

(Il s'en va en chantant les couplets.)

SCENE VI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Monsieur Arlequin paroît enchanté de vous; tant mieux: continuez à vous en faire aimer. Ou je me trompe fort, ou sa fille pourroit bien lui en donner l'exemple.

CLÉANTE.

Et sur quoi juges-tu? . .

NÉRINE.

Sur ce que je viens de voir. Vous souvenez-vous de cette chanson si tendre que vous fites, il y a un mois, que monsieur Arlequin trouva charmante, et sur laquelle mademoiselle Nisida ne dit pas un seul mot? .

CLÉANTE.

Oui: eh bien?

NÉRINE.

Tout-à-l'heure, j'ai été, par hasard, jusques à la porte du cabinet de mademoiselle Nisida; elle y étoit enfermée. J'ai entendu sa guitare, j'ai écouté: elle chantoit votre chanson, tout doucement, à demi-voix, mais avec un accent bien tendre, et qui prouvoit qu'elle y prenoit plaisir. Monsieur! quand les auteurs nous sont indifférens, on n'a pas peur de louer leurs ouvrages, et l'on ne va pas s'enfermer pour chanter tout bas leurs chansons.

CLÉANTE.

Voilà une belle preuve!

NÉRINE.

Plus claire que vous ne pensez ; . . . . Mais la voici : allons, tâchez de lui parler, de lui faire entendre que vous l'aimez. Vous avez de l'esprit avec tout le monde, excepté avec elle.

CLÉANTE.

C'est que je n'ai de l'amour que pour elle.

NÉRINE.

La voilà : du courage ; je vous aiderai tant que je pourrai.

SCENE VII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE.

NISIDA.

Je croyois mon père ici, Nérine.

CLÉANTE.

Il y étoit tout-à-l'heure, mademoiselle ; mais il est enfermé avec un homme d'affaires.

NÉRINE.

Il nous a même dit que c'étoit pour quelque chose qui vous regardoit.

NISIDA.

Il est toujours occupé de mes plaisirs ou de mon bonheur.

NÉRINE.

Que sait-on? Peut-être songe-t-il à se donner un aide pour vous rendre heureuse.

NISIDA.

Que veux-tu dire?

NÉRINE.

Je veux dire qu'il s'occupe sans doute de vous chercher un mari.

NISIDA, *vivement.*

Ah! j'espère que non.

NÉRINE.

Cela vous feroit du chagrin?

NISIDA, *froidement.*

Tout changement à mon sort ne pourroit que m'être désagréable. Je suis heureuse avec mon père, je n'aime que lui, je ne veux aimer que lui: il ne respire que pour moi. Ce sentiment suffit à mon coeur, comme à ma félicité.

CLÉANTE.

Ajoutez à tant de raisons la certitude de ne jamais trouver un époux digne de vous. Quand même sa fortune et son sang seroient au dessus des vôtres; quand même il seroit le plus aimable des hommes; vous feriez encore un mariage inégal.

NISIDA.

Vous me louez toujours, Cléante; j'en suis fâchée; car j'aime à causer avec vous, et cela m'en empêche.

NÉRINE, bas à Cléante.

Allez donc... Oh! le poltron! (haut.) Moi, qui ne vous loue point, mademoiselle, et qui ne vous en suis pas moins attachée, je n'approuve pas cet éloignement pour le mariage. Vous êtes faite pour vous marier; mais je veux que ce soit avec un homme dont l'âge et les qualités vous conviennent. Monsieur votre père est trop vieux pour le chercher, vous êtes trop jeune pour le choisir; si vous voulez, je le trouverai, moi, je m'en charge.

NISIDA.

Tu es folle, Nérine.

NÉRINE.

Non, je parle très-sérieusement; je vois d'ici ce qu'il vous faut. Dites un seul mot, et je vous amène un jeune homme, bien fait, d'une jolie figure, d'un caractère doux et sensible, d'un esprit fin et aimable; en un mot, un époux rempli d'honneur, de grâce et d'amour. Si cela vous convient, vous n'avez qu'à parler.

NISIDA.

Et tu répondras de toutes ces qualités, même de l'amour qu'il aura pour moi?

NÉRINE.

Oh! c'est justement ce que je garantis le plus.

CLÉANTE.

C'est pourtant le plus difficile à prouver.

Quand on est la fille unique d'un homme opulent, on a le droit malheureux de ne jamais se croire aimée. La fortune fait payer ses bienfaits même à l'amour-propre: vous avez beau être jeune, belle, charmante; vous êtes riche, ce mot seul arrêtera tout amant tendre et délicat. Il doit être bien difficile de ne pas vous aimer, mais il est impossible d'oser dire que l'on vous aime.

NISIDA.

Ce n'est pas à mon âge que l'on fait de si tristes réflexions; et si jamais . . .

CLÉANTE, vivement.

Si jamais . . . .

SCENE VIII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bon jour, ma chère enfant, je te souhaite une bonne fête: mais tu n'auras ton bouquet que ce soir, parce que je veux te surprendre. Je t'ai fait des couplets, nous aurons de la musique, feu d'artifice, illumination: tu verras, tu verras quelque chose à quoi tu ne t'attends pas.

NISIDA.

Comment, mon père! vous avez la bonté...

ARLEQUIN.

Ne me questionne point, parce que je ne veux pas que tu saches un seul mot de tout cela. D'ailleurs j'ai à te parler d'affaires plus importantes, que, grâces au ciel, je viens de terminer. Cléante et Nérine y sont pour quelque chose, ainsi je peux m'expliquer devant eux. Tu connois bien ce marquis d'Yrville, dont tout le monde dit du bien, que tu m'as souvent vanté toi-même, et qui te fait un peu la cour depuis quelques mois?

NISIDA.

Eh bien, mon père?

ARLEQUIN.

Eh bien! ma chère amie! je viens d'arrêter ton mariage avec lui.

CLÉANTE, à part.

O ciel!

NISIDA.

Avec le marquis d'Yrville?

ARLEQUIN.

Oui, mon enfant; j'ai eu de la peine à en venir à bout: mais pour applanir les difficultés, je te donne, le jour du mariage, tout ce que je possède.

NISIDA.

Et vous, mon père?

ARLEQUIN.

Oh! moi! la plus sûre manière pour que je ne manque de rien, c'est que tu ayes tout. D'ailleurs, tu me rendras service : car, si tu veux que je te parle franchement, mon argent m'ennuie ; c'est toujours la même chose, il faut passer sa vie à compter. Si l'on n'avoit pas quelquefois le plaisir de donner, cela seroit insupportable.

NÉRINE.

Mais êtes-vous sûr, monsieur, que mademoiselle votre fille . . .

ARLEQUIN.

Quant à toi, Nérine, je ne t'ai pas oubliée : j'ai remarqué depuis long-temps l'amitié qui règne entre Cléante et toi ; j'ai profité de l'occasion pour faire votre bonheur à tous deux. Je t'assure une dot fort honnête, et tu épouseras Cléante le jour même du mariage de ma fille.

NÉRINE.

J'épouserai monsieur Cléante, moi ?

ARLEQUIN.

Oui. Tu ne t'y attendois pas, n'est-il pas vrai ? J'ai voulu vous surprendre, parce que les choses qu'on désire, font cent fois plus de plaisir quand elles viennent sans qu'on y pense. Eh bien ! . . . vous voilà tous interdits . . . Vous ne me remerciez seulement pas . . . Qu'as-tu donc, Cléante ? Je ne t'ai jamais vu comme te voilà.

NÉRINE.

Il faut lui pardonner, monsieur! c'est l'amour .... la joie .... Ce pauvre garçon ne s'attendoit pas à m'épouser si promptement.

ARLEQUIN.

Ma chère Nisida, tu n'as pas l'air d'être contente de ce que je viens de t'apprendre. Ecoute donc: je désire vivement de te voir la femme du marquis d'Yrville, et je t'en dirai les raisons; mais si cela ne te convient pas, tu me diras les tiennes, qui seront les meilleures.

NISIDA.

Mon père! je suis pénétrée de reconnoissance et d'amour pour vous . . . mais je voudrois vous parler sans témoin.

ARLEQUIN.

Tu m'inquiètes, ma fille! (à Cléante et Nérine) Elle dit qu'elle veut me parler sans témoin: je crois qu'il faut que vous vous en alliez.

CLÉANTE, en sortant.

Nérine, que devenir?

NÉRINE.

Rien n'est encore perdu.

SCENE IX.

ARLEQUIN, NISIDA.

ARLEQUIN.

J'avois cru te plaire en arrangeant ce mariage; me serois-je trompé? N'aimes-tu pas le marquis?

NISIDA.

Je ne l'ai jamais aimé. Il s'est occupé de moi, et j'ai rendu justice à ses qualités estimables: mais, qu'il y a loin de l'estime à l'amour!

ARLEQUIN.

Ma foi, je me suis donc trompé. Tu m'en as toujours dit du bien; je le vois te chercher dans toutes les maisons où nous allons; quand il cause avec toi, tu as un air contraint et embarrassé; j'avois pris tout cela pour de l'amour. Il n'en est rien; je retirerai ma parole, parce que la première condition étoit que le mariage te conviendroit. Pardonne-moi, je t'en prie, le petit moment de chagrin que je t'ai causé; j'en suis plus fâché que toi-même.

(Il lui tend la main, que Nisida baise avec tendresse.)

NISIDA.

Ah! mon père!

ARLEQUIN.

Je te promets que je ne ferai plus pareille étourderie. Dorénavant, je te rendrai compte

tous les matins de ceux qui t'auront demandé en mariage la veille, et je ne ferai les réponses que sous ta dictée.

NISIDA.

Mais pourquoi vous occuper de m'établir? Je suis si heureuse avec vous; je n'ai pas un désir, je ne forme pas un souhait, que vous ne l'accomplissiez. Laissez-moi dans cette douce position: je ne connois pas le bonheur d'une femme, et celui de la plus heureuse des filles me suffit. Oui, quand bien même, ce qui est impossible, vous me donneriez un époux qui vaudroit mon père, je serois fâchée de partager mon coeur; je ne veux aimer que vous, je ne veux rien devoir qu'à vous.

ARLEQUIN.

Ma chère enfant, tu n'as pas besoin de m'attendrir pour faire de moi tout ce que tu voudras. D'abord, mariée ou non mariée, tu ne me quitteras jamais; j'en mourrois tout de suite, et je veux vivre encore quelques années. Quant à ta répugnance pour prendre un époux, tu conviendrois peut-être qu'il est nécessaire de la surmonter si tu savois l'histoire de ma fortune. Ecoute-la d'abord; ensuite nous raisonnerons ensemble comme deux bons amis qui n'ont qu'un même intérêt. Je conseillerai, et tu décideras.

NISIDA.

Ah! mon père! ... je vous écoute.

(Ils s'asséyent.)

ARLEQUIN.

Ma chère amie! j'ai toujours été un honnête homme; mais je n'ai pas toujours été de ceux que l'on appelle les honnêtes gens, car les gens riches sont convenus de s'appeler ainsi exclusivement. J'étois pauvre, moi, et j'habitois avec ta mère la petite ville de Bergame. Tu n'étois pas encore née, lorsqu'un seigneur françois, nommé le comte de Valcour, vint s'établir dans notre ville, et acheta la maison où nous avions un appartement: il nous le conserva. Il me fit amitié; je le lui rendis du meilleur de mon coeur: au bout de six mois il ne pouvoit plus se passer de moi. Ce comte de Valcour étoit un fort bon homme, mais il avoit épousé secrètement en France une fort mauvaise femme qui se conduisoit très-mal. Un beau matin, le comte s'en alla, en laissant à cette femme la moitié de sa fortune pour elle et pour un fils de six mois qu'elle avoit, et dont le comte n'a jamais voulu entendre parler. J'ai demeuré douze ans avec ce monsieur de Valcour dans la plus tendre intimité; il y en a douze qu'il est mort, et qu'il m'a fait héritier de tout le bien qu'il avoit apporté en Italie.

NISIDA.

Je n'en suis pas étonnée.

ARLEQUIN.

Tant que j'avois été pauvre, j'avois été heureux; sitôt que je fus riche, les chagrins vinrent: je perdis ta pauvre mère et tes deux frères. Tout cela me fit prendre mon pays en aversion: je réalisai mon bien, et je vins m'établir à Paris avec toi, qui n'avois pas alors plus de six ans. Je plaçai bien mon argent; mes fonds sont à-peu-près doublés depuis dix ans: de sorte, ma chère fille, que j'ai, ou pour mieux dire, tu as soixante mille livres de rente qui ne doivent rien à personne. Cela est fort joli. Mais si je venois à mourir, tu te trouverois seule, étrangère, sans appui, dans la ville la plus dangereuse du monde, et dans un âge où la plus légère étourderie feroit le malheur du reste de tes jours. Voilà pourquoi, ma chère fille, je voudrois te voir mariée à un homme estimable, considéré, comme le marquis d'Yrvile, qui ne sera occupé que de te rendre heureuse, et remplacera du moins ton pauvre père qui se fait déjà bien vieux. Voilà mes raisons, ma chère amie! et si tu n'as pas de répugnance pour le marquis, je te demande comme une grâce d'assurer ton bonheur après moi.... Tu pleures! tu ne me réponds pas!

NISIDA.

Ah! mon père! je ferai ce que vous voudrez: mais si vous pouviez lire dans mon coeur, si j'avois la force de vous dire . . .

ARLEQUIN.

Quoi! ma fille! as-tu quelque secret pour moi? Cela ne seroit pas juste; tu sais bien que je n'en eus jamais pour ma Nisida.

NISIDA.

Non. Je ferai mon devoir; j'en aurai la force: moins vous ordonnez, plus je veux obéir. Mais j'ai deux grâces à vous demander: elles sont importantes, elles sont nécessaires au repos de ma vie: c'est de différer ce mariage, et de me mettre au couvent.

ARLEQUIN.

Au couvent! (Ils se lèvent.)

NISIDA.

Oui, mon père! j'en ai besoin; j'ai besoin de solitude et de réflexion.

ARLEQUIN.

Tu n'y songes pas, Nisida! toi, au couvent! cela est bon pour les filles que leurs pères n'ont pas le temps d'aimer. Eh! que deviendrois-je quand je ne te verrois plus? Ma chère enfant! d'où peut te venir une résolution si cruelle pour moi? Ton coeur s'est-il donné? aimes-tu quelqu'un?

NISIDA, se cachant le visage.

Oui . . . mon père.

ARLEQUIN.

Eh bien! voilà un grand malheur! Tu n'as qu'à me le nommer, je m'en vais l'aimer aussi.

NISIDA.

Ah! il m'est impossible de le nommer sans rougir.

ARLEQUIN.

Tu ne peux pas rougir avec moi: ne suis-je pas ton père? ton honneur n'est-il pas le mien? Ouvre-moi ton coeur, ma fille! peut-être à nous deux, nous viendrons à bout de te rendre heureuse.

NISIDA.

Eh bien! mon père, apprenez ce que j'ai voulu cent fois me cacher à moi-même; guérissez-moi d'une passion que je combats sans cesse, et qui renaît toujours plus violente. J'aime . . . J'aime . . . .

ARLEQUIN.

Qui donc?

NISIDA.

Cléante.

ARLEQUIN.

Mon secrétaire?

NISIDA.

Il n'est pas fait pour l'être, j'en suis sûre: mais je n'en sens pas moins tout le malheur de mon choix. Je ne vous demande que de me

secourir, et j'ose vous répondre que je surmonterai cet invincible penchant. Eloignez-moi de Cléante; j'espère tout de mon courage, du temps, et surtout de l'absence.

ARLEQUIN.

As-tu confié ce secret à quelqu'un?

NISIDA.

Comment pouvez-vous le penser, puisque vous ne le saviez pas?

ARLEQUIN.

Il est vrai, j'ai tort. Ecoute-moi: je n'ai pas oublié que je ne vaux pas mieux que Cléante; et si j'étois encore en Italie, où tout le monde sait qui je suis, je n'hésiterois pas à te le donner: mais ici, où, par amour pour toi, j'ai fait la sottise d'avoir de la vanité, cela devient plus difficile. Cependant . . . .

NISIDA.

Non, mon père, non: c'est à moi de mettre des bornes à votre excessive bonté. Plus vous faites pour moi, plus je dois faire pour vous. Je surmonterai ma passion, je l'immolerai au bonheur de votre vieillesse. Eloignez-moi de Cléante, je vous le demande, je vous en supplie; donnez-moi du temps . . . . et j'épouserai le marquis d'Yrville.

ARLEQUIN.

Tu n'épouseras point le marquis d'Yrville;

mais il faut essayer de te guérir. Tu es bien malade, mon enfant! je serai ton médecin: et si les remèdes te font trop de mal, nous les cesserons tout de suite: c'est t'en dire assez. Adieu: laisse-moi, et viens m'embrasser encore.

NISIDA, l'embrassant.

Ah! je ne le verrai plus!

(Elle sort en pleurant.)

SCENE X.

ARLEQUIN, seul.

Je suis bien malheureux. Je vais affliger ma fille; mais il faut pourtant bien la sauver. Holà! quelqu'un!

(Nérine paroît.)

SCENE XI.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Dites à Cléante que je veux lui parler.

NÉRINE.

Est-ce pour gronder, monsieur?

ARLEQUIN.

Faites ce que je vous dis.

NÉRINE.

C'est que vous avez un air . . .

ARLEQUIN.

Allons, je vois bien que vous ne voulez pas y aller; je vais l'appeler moi-même.

NÉRINE.

J'y vais, j'y vais, monsieur! (à part.) Jamais je ne l'ai vu si en colère.

SCENE XII.

ARLEQUIN, seul.

Je n'aurai jamais la force de lui donner son congé: cependant il est nécessaire qu'il s'en aille; cela est impossible autrement. Ce pauvre garçon! C'est ma faute aussi d'avoir pris chez moi un jeune homme charmant qui doit tourner la tête à toutes les femmes qui le verront. Je ne sais comment il arrive qu'avec la meilleure intention du monde je fais toujours tout de travers. Le voici! je n'oserai jamais le prier de s'en aller.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

CLÉANTE.

Vous m'avez demandé, monsieur?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami; j'ai à te parler: il faut

même que nous soyons seuls. Laisse-nous, Nérine!

NÉRINE, à part.

Que signifie tout ceci?

(Elle reste.)

ARLEQUIN.

Mon ami! je suis fort embarrassé... (à Nérine) Je t'ai déjà dit de t'en aller, Nérine!

NÉRINE.

Je le sais bien, monsieur.

ARLEQUIN.

Eh bien! que fais-tu là?

NÉRINE.

Vous le voyez bien, monsieur; je m'en vais.

(Elle sort.)

SCENE XIV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

Mon cher ami! je ne sais comment t'apprendre une nouvelle qui te fera de la peine, et qui m'afflige beaucoup aussi.

CLÉANTE.

Je n'ai jamais été gâté par la fortune; aucun revers ne peut m'étonner.

ARLEQUIN.

J'avois espéré que nous ne nous quitterions jamais, et que ton mariage avec Nérine te fixeroit dans ma maison pour toujours: mais tout est changé.

CLÉANTE.

S'il n'y a que ce mariage de rompu, je suis trop vrai pour vous cacher qu'il ne pouvoit pas avoir lieu.

ARLEQUIN.

Hélas! je me suis donc trompé dans cela comme dans bien d'autres choses. Mais ce qui me coûte le plus à te dire, ce qui me cause le plus de chagrin, c'est que je suis forcé de te demander un service.

CLÉANTE.

Ah! monsieur! ordonnez, parlez; que faut-il faire?

ARLEQUIN.

J'en suis bien fâché, j'en suis désespéré; mais il faut que tu ayes la bonté de t'en aller.

CLÉANTE.

De quitter votre maison?

ARLEQUIN.

Oui, mon cher ami.

CLÉANTE.

Ai-je eu le malheur de vous déplaire?

ARLEQUIN.

Au contraire, je t'ai voué la plus tendre

amitié; je ne sais même comment je ferai pour me passer de ta société: ton esprit, ton travail me sont agréables et nécessaires, je t'estime, je t'aime, je sens mieux que personne tout ce que tu vaux: mais, quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE.

Ai-je offensé quelqu'un dans votre maison? vous a-t-on fait quelque plainte?

ARLEQUIN.

Pour cela, il s'en faut bien; tu es doux, serviable, toujours prêt à obliger, tu n'as de querelle avec personne que pour leur éviter de la peine; aussi tout le monde s'intéresse à toi, tout le monde t'estime et te chérit: hélas! c'est à cause de cela qu'il faut que tu t'en ailles.

CLÉANTE.

Permettez-moi de vous représenter, monsieur, que tout ce que vous me dites a l'air de la plus cruelle ironie. Vous êtes le maître de me faire quitter votre maison; mais pourquoi m'insulter en me rendant malheureux? Mon respect, ma tendresse pour vous ne méritoient pas ce traitement, et je ne devois pas m'attendre . . . .

ARLEQUIN.

Moi, t'insulter! mon cher ami! comment peux-tu l'imaginer? Je te répète que je t'estime

comme moi-même; que je donnerois la moitié de mon bien pour passer ma vie avec toi; que tu m'as inspiré, dès le premier jour où je t'ai vu, une amitié, un attachement qui m'arrachent des larmes dans ce moment-ci, parce qu'enfin il faut que tu t'en ailles, vois-tu . . . il le faut absolument. J'en pleure, mais il le faut. Laisse-moi t'embrasser pour la dernière fois. (*Il l'embrasse en sanglottant.*) Adieu, mon ami, mon bon ami! je te regretterai toute ma vie; mais va t'en le plutôt que tu pourras. Adieu, adieu: compte sur moi pour toujours; mais que je ne te revoie plus.

(*Il sort en pleurant.*)

SCENE XV.

CLÉANTE, *seul.*

Que signifient ces pleurs et ce congé, ces protestations de tendresse et l'ordre de quitter sa maison? Suis-je découvert? me suis-je perdu? Ah! je ne sais rien, si ce n'est que je suis le plus malheureux des hommes.

SCENE XVI.

CLÉANTE, NERINE.

NÉRINE.

Que s'est-il donc passé? Monsieur Arlequin vient de rentrer chez lui tout en larmes, et il m'a dit de venir vous consoler.

CLÉANTE.

Il m'a ordonné de quitter sa maison dès ce moment, il m'a embrassé, m'a juré une éternelle amitié, et m'a défendu de reparoître ici.

NÉRINE.

Je n'y comprends rien. Et qu'allez-vous faire?

CLÉANTE.

Obéir: Nérine, je n'y survivrai pas; mais je partirai. Ah! du moins puis-je compter que tu parleras quelquefois de moi à ta maîtresse? Tu connois mon coeur, tu pourras lui répondre que jamais on ne l'aimera comme je l'aime; tu lui raconteras tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai souffert pour elle; peut-être donnera-t-elle quelques larmes à mon sort.

NÉRINE, pleurant.

Hélas! que nous sommes malheureux! D'abord, vous pouvez compter sur moi jusqu'à la mort.

CLÉANTE.

Tu es la seule dans le monde qui se soit intéressée à moi. Un de mes plus grands malheurs, c'est de ne pouvoir reconnoître ton amitié: prends du moins ce diamant; c'est le seul bien que m'a laissé ma mère, le seul dont je puis disposer: jamais il ne m'a été si cher que dans ce moment où je peux te l'offrir.

NÉRINE.

Eh! monsieur! je n'ai pas besoin de diamant, et j'ai besoin de vous voir heureux. Ne vous en allez pas; dites qui vous êtes: que risquez-vous? Tout est perdu; vous n'avez rien à ménager.

CLÉANTE.

Si je me découvre, Nérine, crois-tu que Nisida et son père me pardonnent de m'être introduit ici? Ils m'accableront de leur colère, au lieu que j'emporte peut-être leur pitié. Cependant . . . .

SCENE XVII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

ARLEQUIN, un papier à la main.

Je te demande pardon, mon cher ami, de venir te tourmenter encore; mais la douleur de te perdre m'avoit tellement troublé la cervelle, que je n'ai pas songé à t'offrir une légère marque d'amitié. Prends ce billet, mon pauvre Cléante! et regarde-le, non comme le récompense de tes services, mais comme le bienfait de ton ami.

CLÉANTE.

Eh quoi! monsieur, vous me mettez au désespoir en m'assurant que vous m'aimez: vous

me punissez en disant que je suis innocent: et vous venez m'offrir des secours! Non monsieur, je ne peux pas les accepter.

ARLEQUIN.

Ah! Cléante! ce n'est pas bien, et je ne mérite pas ce refus.

CLÉANTE.

Il m'est affreux de vous déplaire; le ciel m'est témoin que rien au monde ne m'est cher au prix de votre amitié: mais une raison invincible me défend d'accepter vos bienfaits.

ARLEQUIN.

Quelle est cette raison? Il ne peut pas y en avoir de bonnes pour affliger les gens qui nous aiment.

NÉRINE.

Allons, monsieur, parlez: voilà le moment.

ARLEQUIN.

Que dis-tu, Nérine?

NÉRINE.

Je l'exhorte à vous ouvrir son coeur: votre franchise, votre bonté doivent l'encourager. D'ailleurs, vous avez trop bien aimé madame Argentine pour ne pas pardonner les fautes que fait commettre l'amour.

ARLEQUIN.

L'amour?

CLÉANTE.

Oui, monsieur! apprenez tout. Je ne suis

point ce que vous me croyez. Une passion violente, profonde pour mademoiselle votre fille, s'est emparée de moi depuis plus d'un an : désespérant de m'introduire chez vous, je me suis présenté pour être votre secrétaire. Voilà mes crimes, punissez-moi.

ARLEQUIN.

Comment! vous avez abusé de ma crédulité pour venir séduire ma fille, pour oser . . .

NÉRINE.

Ah! monsieur! je suis témoin qu'il ne lui a jamais parlé d'amour.

ARLEQUIN.

En a-t-il moins risqué de la perdre de réputation? Si l'on sait, comme il est impossible qu'on ne le sache pas, que vous avez passé six mois dans ma maison, avec la liberté de voir, de parler à ma fille à toute heure; qui voudra croire au respect que vous avez eu pour elle? Ma pauvre Nisida sera punie de la faute que vous avez seul commise. Et voilà le prix de l'amitié que j'avois pour vous! Vous déshonorez ma vieillesse, vous rendez ma fille malheureuse, vous empoisonnez mes derniers jours, tandis que je ne m'occupois que de rendre les vôtres heureux!

CLÉANTE.

L'amour seul est mon excuse; et cet amour . .

ARLEQUIN.

Ingrat que vous êtes! pourquoi ne pas me le dire? pourquoi préférer la peine de me tromper, au plaisir de m'ouvrir votre coeur?

CLÉANTE.

Vous ne m'auriez pas permis de l'aimer!

ARLEQUIN.

Quel étoit donc votre espoir?

CLÉANTE.

De vous plaire en vivant avec vous, de m'attirer votre estime et vos bontés, d'attendre, en vous aimant, que votre coeur me jugeât digne d'être aimé, et quand, à force de respect et de tendresse, j'aurois été certain d'un peu d'amitiés; alors je n'aurois pas craint de vous découvrir mes sentimens; alors, ma pauvreté, mes malheurs, tout ce qui m'empêchoit de parler, seroient devenus des motifs d'espérance: je vous aurois raconté mes chagrins; votre ame sensible se seroit émue, vous auriez écouté l'aveu de mon amour, non comme le père de Nisida, mais comme l'ami d'un malheureux.

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous donc? Parlez, expliquez-vous.

CLÉANTE.

Je suis le fils d'un homme de qualité, et j'ai payé bien cher ce funeste avantage. Abandonné par mon père dès les premiers jours de ma vie,

victime des fautes d'une mère qui dissipa tout le bien qu'on lui avoit laissé pour moi, je me suis trouvé dans le monde, à l'age où l'on a tant besoin de ses parens, sans fortune, sans guide, sans appui, seul, isolé dans la nature, n'ayant pour tout bien que la connoissance de mes malheurs, et n'osant pas même porter le nom d'un père qui m'avoit ôté sa tendresse avant que j'eusse vu le jour.

NÉRINE.

Monsieur, vous vous attendrissez . . .

ARLEQUIN.

Point du tout, mademoiselle! . . . Eh bien?

CLÉANTE.

Ce n'est pas tout. A l'instant où un ancien ami de mon père alloit s'employer auprès de lui pour m'obtenir la permission de l'aller embrasser; (et c'eût été la première fois de ma vie;) nous apprîmes que mon père étoit mort en Italie, et qu'il avoit laissé toute sa fortune à un étranger.

ARLEQUIN.

A un étranger? . , . Quel soupçon!

CLÉANTE.

Voilà sur quoi je fondois l'espérance de vous intéresser un jour. Cette fatale illusion m'empêcha de sentir que je vous offensois. Ah! du moins, ne me refusez pas mon pardon; c'est à vos genoux que je le demande. (Il se met à genoux.)

ARLEQUIN, ému.

Répondez-moi: Comment s'appeloit votre père?

CLÉANTE.

Le comte de Valcour.

ARLEQUIN.

Le comte de Valcour?

CLÉANTE.

Oui, monsieur! j'ai les preuvrs.....

ARLEQUIN.

O ciel! vous, le fils de mon bienfaiteur!... Ah, relevez-vous, monsieur, relevez-vous; c'est moi qui vous dois du respect.

CLÉANTE.

Quoi! vous l'avez connu?

ARLEQUIN.

Si je l'ai connu! Et vous êtes son fils? Ah! mon ami! (Il embrasse Cléante.) mon cher ami! je dois tout à votre père: je l'ai aimé pendant quinze ans: c'est moi qu'il a fait héritier de toute sa fortune: grâces au ciel! c'est moi qui ai tout votre bien: et c'est fort heureux pour vous, mon cher ami! car je vais vous le rendre; il est à vous, votre père n'a pu me le donner.

(Nisida arrive.)

SCENE XVIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NISIDA, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Viens, ma fille! Voilà le fils de celui qui nous avoit laissé sa fortune; voilà celui à qui appartient tout ce que nous possédons. Nous étions riches ce matin, mon enfant! nous allons être pauvres: mais il le faut bien; car sans cela nous ne serions plus honnêtes gens.

CLÉANTE.

Comment! que dites-vous? Je n'ai rien à prétendre: le mariage de mon père ne fut jamais déclaré; et la loi...

ARLEQUIN.

Que me fais la loi quand mon coeur parle! vous voyez bien qu'il me crie que votre bien n'est pas à moi. Comment! je serois riche, et le fils de mon bienfaiteur seroit pauvre? Non, mon ami! non, monsieur! je vais tout vous rendre. Mais je vous supplie d'assurer de quoi vivre à ma fille: je mourrois de douleur si je la laissois dans l'indigence; et puisque vous êtes le fils du comte de Valcour, vous ne le souffrirez pas.

CLÉANTE.

Votre fille! o ciel! Eh bien, oui, je reprends ma fortune; mais c'est pour la mettre à ses pieds.

Et

Et vous, digne et vertueux homme, qui n'hésitez pas à vous dépouiller de vos biens dans la crainte de me voir malheureux; je le serai toute ma vie, et vous n'avez rien fait pour moi, si vous me refusez votre fille.

ARLEQUIN.

Quoi! vous voudriez . . .

CLÉANTE.

Je veux trouver mon père; vous seul pouvez le remplacer.

ARLEQUIN.

Mais je ne demande pas mieux: et je vais même te dire un secret qui te fera plus de plaisir que d'avoir retrouvé ta fortune, (à voix basse) c'est que je ne te renvoyois de chez moi que parce qu'elle m'avoit avoué qu'elle étoit folle de toi. Ne lui dis pas que je te l'ai répété.

CLÉANTE.

Ah! Nisida! vous m'aimiez donc?

NISIDA.

Heureusement je l'ai dit ce matin.

NÉRINE.

Grâces au ciel! tout est arrangé; et j'en pleure de joie.

ARLEQUIN.

Ma chère Nérine, tu vois bien que je ne peux plus te donner Cléante selon mes premiers projets; mais tu me permettras de doubler la

dot que je te destinois, et tu resteras avec nous pour être la bonne amie de la famille. Quant à vous, mes enfans, vous allez être unis, et vous serez sans doute heureux : mais souvenez-vous bien qu'aucun plaisir dans le monde ne vaut celui de faire son devoir d'honnête homme et de bon père.

LA BONNE MÈRE.

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Représentée sur un théâtre de société, le 2 février 1785.

A. S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE

D'ORLEANS.

J'avois juré cent fois d'abandonner Thalie :
    Et je vous offre en ce moment
    Une nouvelle comédie,
A vous, qui n'oubliez jamais votre serment.
Mais c'est *la bonne mère :* acceptez-en l'hommage.
    En voyant ce titre si doux,
On vous soupçonnera d'avoir part à l'ouvrage ;
Et surtout vos enfans croiront qu'il est de vous.

LA BONNE MÈRE.

PERSONNAGES.

MATHURINE, fermière du pays de Caux.

LUCETTE, fille de Mathurine.

ARLEQUIN, paysan du village.

DUVAL, neveu du bailli.

LE TABELLION.

UN VALET DE FERME; rôle joué par un enfant.

La scène est au royaume d'Yvetot, dans le pays de Caux.

LA BONNE MÈRE.

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, MATHURINE.

ARLEQUIN.

Allez, madame Mathurine! j'ai bien du chagrin.

MATHURINE.

Je m'en doute, mon pauvre ami.

ARLEQUIN.

Je ne m'y serois jamais attendu de la part de mademoiselle Lucette. Après la promesse qu'elle m'avoit faite de m'aimer toujours, après la permission que vous lui en aviez donnée; comment est-il possible qu'une fille élevée par vous, qu'une fille, qui est votre fille, soit une perfide et une changeuse?

MATHURINE.

Mais es-tu bien sûr que Lucette ne t'aime plus?

ARLEQUIN.

Ah! Madame Mathurine! il y a long-temps

que je fais tout ce que je peux pour ne la pas voir, mais cela me crève les yeux et le cœur. On dit que l'amour ne peut pas se cacher; croyez que quand on cesse d'en avoir, cela se cache encore bien moins.

MATHURINE.

Je serois aussi fâchée que toi du changement de ma fille: ton mariage avec elle étoit arrangé depuis si long-temps! Lorsque ton père vint s'établir dans le pays de Caux, je fus la première à l'accueillir, à l'aider, à lui donner des secours pour faire valoir sa ferme. Je suis devenue veuve presque en même temps que ta mère: je l'aimois déjà beaucoup, ta mère; mais on s'aime bien mieux quand on a pleuré ensemble. Tu es son fils unique; je n'ai d'enfant que Lucette: ton caractère franc, ton bon cœur m'ont toujours plu; j'ai vu qu'ils plaisoient à ma fille: âge, fortune, inclination, tout se rapportoit entre vous deux: tout sembloit assurer votre bonheur et celui de vos mères; car tu sais bien que les mères ne sont heureuses que quand les enfans sont contens. Juge du chagrin que j'aurois de renoncer à de si douces espérances.

ARLEQUIN.

Eh bien! je suis fâché de vous dire que vous ne risquez rien d'avoir du chagrin.

MATHURINE.

Peut-être aussi t'affliges-tu sans sujet. Les amoureux et les enfans pleurent souvent à propos de rien ; tu es bien amoureux, et tu es un peu enfant.

ARLEQUIN.

Je suis oublié de votre fille, et voilà ce qu'il y a de pis. Depuis que ce monsieur Duval, le neveu de notre bailli, est arrivé de Paris, avec son catogan, son gilet à fleurs, sa petite badine, et son air d'importance et d'impertinence, votre fille n'est plus la même. Elle est toujours avec monsieur Duval ; elle apprend toutes les chansons qu'il dit ; elle rit de tous les contes qu'il fait. Dimanche dernier, ils ont toujours dansé ensemble : moi, je pleurois derrière le joueur de violon ; elle ne s'en est seulement pas aperçue. Le soir, on a joué à colin-maillard : c'étoit moi qui étois le colin-maillard ; je l'ai resté toute la soirée, parce que vous sentez bien qu'on n'a plus ni bras ni jambes quand on est sûr de n'être plus aimé. J'entendois fort bien que mademoiselle Lucette et monsieur Duval se moquoient et rioient ensemble de moi : et quand je l'ai voulu reprocher à mademoiselle Lucette, pour toute justification elle m'a dit que j'avois triché, puisque j'y avois vu clair. C'est-il clair, madame Mathurine ?

MATHURINE.

Tout cela peut être un enfantillage que tu auras pris trop au sérieux. Au lieu de gronder Lucette, il vaudroit mieux faire semblant de ne t'apercevoir de rien, et redoubler d'efforts pour être aimable.

ARLEQUIN.

Mon dieu! madame Mathurine! je ne la gronde jamais: je pleure quelquefois, parce que je ne peux pas empêcher les larmes de venir; mais sitôt que mademoiselle Lucette me regarde, je me mets tout de suite à rire, de peur que cela ne l'impatiente. Quant à être aimable, je fais tout ce que je peux, madame Mathurine! je mets tous les jours mon habit des dimanches: vous le voyez bien. Ma mère m'a donné tous ses joyaux; je ne les tiens pas dans mon coffre, je les porte tous sur moi: je me fais le plus brave que je peux: mais je n'ai point de catogan, comme monsieur Duval; je ne sais pas siffler tous les petits airs qu'il siffle. Il a appris à Paris je ne sais combien de chansons qu'il compose ensuite dans le moment pour mademoiselle Lucette. Je n'en sais point, moi: j'ai voulu essayer d'en composer une, j'y ai passé toute ma journée d'hier; mais je n'ai pu trouver aucune chose, sinon que: J'aime Lucette plus

que ma vie. Quand j'ai dit cela une fois; bon soir! j'ai dit tout ce que je savois.

MATHURINE.

Tu m'affliges beaucoup, mon ami; car ce petit Duval ne convient point du tout à ma fille.

ARLEQUIN.

Non, surement.

MATHURINE.

C'est un assez mauvais sujet . . .

ARLEQUIN.

Je vous en réponds.

MATHURINE.

Que son séjour à Paris n'a fait que gâter encore.

ARLEQUIN.

Oh! je le sais de très-bonne part.

MATHURINE.

Il est d'une jolie figure.

ARLEQUIN.

Ma foi, comme cela: je ne le trouve pas joli, moi.

MATHURINE.

Il a de l'esprit.

ARLEQUIN.

Tout le monde le dit; mais, savoir si c'est vrai!

MATHURINE.

Toutes les jeunes filles du village courent après lui.

ARLEQUIN.

Qu'elles courent: je ne m'y oppose pas, pourvu que Lucette se tienne tranquille.

MATHURINE.

Duval n'est pas riche.

ARLEQUIN.

Ça n'a rien que son catogan.

MATHURINE.

Ma voisine, qui le connoît bien, m'a dit qu'il étoit fort intéressé, et que la dot de ma fille lui plaisoit pour le moins autant que son visage.

ARLEQUIN.

Oh! tous ces drôles-là qui aiment l'argent, n'ont point de goût.

MATHURINE.

Écoute: il ne faut pas encore nous désespérer. Lucette a pu être flattée de la préférence que lui a donnée monsieur Duval sur toutes les filles du village. Chez nous autres femmes, mon ami, la vanité est presque toujours la cause de toutes nos sottises. Lucette n'en est pas exempte: mais son coeur est bon, j'en suis sûre; et avec un bon coeur et une bonne mère, une fille revient toujours. Tu sais comment j'ai élevé Lucette. J'ai commencé par lui persuader la vérité: c'est que je l'aime beaucoup plus qu'elle ne peut s'aimer elle-même. D'après cette idée, sa con-

fiance en moi est sans bornes; elle me dit tout ce qu'elle pense. Je saurai bientôt quelle espèce de sentimens elle a pour Duval; et sois bien sûr que je ne négligerai rien pour la rendre à la raison et à toi.

ARLEQUIN.

Oh! si vous allez me mettre en compagnie avec la raison, vous ne ferez rien qui vaille. Je ne veux pas que votre fille m'aime par raison; je veux que ce soit par plaisir, comme c'étoit autrefois. Tenez, madame Mathurine! je ne suis point du tout d'avis que vous alliez prêcher mademoiselle Lucette: tous ces sermons-là me feront du tort. Vous feriez beaucoup mieux de m'enseigner la manière d'être plus genti que je ne suis; d'avoir de l'esprit . . . . de petites façons . . . . de petites grâces . . . . enfin toutes ces drôleries-là dont vous faites tant de cas, vous autres. J'ai déjà prié ma mère de me les apprendre; mais ma mère dit qu'il ne me manque rien, et que je suis charmant.

MATHURINE.

Elle a raison, ta mère; et je t'en dirai autant.

ARLEQUIN.

Oh! c'est que vous êtes aussi ma mère, vous. Je ne vous crois pas plus l'une que l'autre. Pardi! oui, voilà une belle manière d'être charmant, qui plaît aux mères, et ne plaît pas

aux filles! Comment! madame Mathurine, vous ne voulez pas me donner quelques bons avis?

MATHURINE.

Quels avis veux-tu que je te donne?

ARLEQUIN.

Mais on vous a fait l'amour tout comme à une autre. Vous pouvez bien vous souvenir de ce qui vous plaisoit le mieux; dites-le-moi, je le ferai pour plaire à votre fille.

MATHURINE.

Là dessus, mon enfant, il n'y a point de règle sûre; et ce qui plaît à l'une, ennuie l'autre. Mais j'entends Lucette: laisse-moi seule avec elle, je vais travailler pour toi.

ARLEQUIN.

Ah ça! n'allez pas lui dire que je vous aye parlé de rien, parce qu'elle m'en voudroit peut-être; et j'aimerois mieux qu'elle me fît souffrir toute ma vie, que de la mettre en colère un seul moment.

MATHURINE.

Sois tranquille, et va-t-en.

ARLEQUIN, regardant venir Lucette.

La voilà qui s'approche! Mon dieu! comme elle est jolie! Madame Mathurine! c'est tout votre portrait, au moins. (Il soupire.) Ce drôle de Duval me fera mourir de chagrin.

MATHURINE.

Eh! non, te dis-je: j'y mettrai ordre.

ARLE-

ARLEQUIN.

Ah! je vous en prie, occupez-vous-en; quand ce ne seroit qu'à cause de ma mère, qui mourra de chagrin d'abord si elle ne me voit pas heureux. Adieu, madame Mathurine! (*Il s'en va en soupirant.*)

MATHURINE.

Adieu, mon fils!

ARLEQUIN, *revenant.*

Eh! comment avez-vous dit?

MATHURINE.

Adieu, mon fils!

ARLEQUIN.

Ah! j'aime bien cet adieu-là. (*Il sort.*)

SCENE II.

MATHURINE, LUCETTE.

LUCETTE, *embrassant sa mère.*

Bon jour, ma mère! Arlequin n'étoit-il pas avec vous?

MATHURINE.

Oui, ma fille.

LUCETTE.

Il vous a peut-être fait des plaintes de moi?

MATHURINE.

Non: il ne m'en a fait que de lui-même. Il a peur de t'avoir déplu.

LUCETTE.

Il ne sait ce qu'il dit.

MATHURINE.

Je l'ai rassuré. Tu l'aimes toujours? n'est-il pas vrai?

LUCETTE.

Depuis quelque temps il est bien moins aimable.

MATHURINE.

Bon! tu ne me l'as pas encore dit, toi qui me dis tout.

LUCETTE.

Oh! c'est que cela seroit bien long à vous raconter.

MATHURINE.

Mais nous avons le temps.

LUCETTE.

Tenez, ma mère! c'est qu'il ne faut pas croire que M. Arlequin soit sans défauts, au moins. Depuis quelques jours je lui en ai découvert beaucoup.

MATHURINE.

Dis-les moi donc, je t'en prie.

LUCETTE.

Il a le coëur excellent, c'est vrai; c'est le plus honnête garçon du monde, c'est encore vrai: il aime sa mère de tout son ame, il vous aime de même: il se jetteroit au feu pour moi: je conviens de tout cela, parce que je suis juste, moi. Mais....

MATHURINE.

Eh bien! ses défauts? . . . .

LUCETTE, embarrassée.

Ses défauts . . . c'est que . . . je crois que je ne l'aime plus.

MATHURINE.

Celui-là est le pire: mais tu fais bien de m'en avertir; parce qu'à nous deux, nous verrons bien mieux le parti qu'il nous faudra prendre, s'il nous est impossible de corriger Arlequin de ce défaut-là.

LUCETTE.

Que vous êtes bonne, ma mère! j'avois peur que cela ne vous fâchât.

MATHURINE.

Tu me connois bien mal, Lucette. Rien ne peut me fâcher, quand c'est ma fille qui me le dit: comme rien ne peut me plaire, quand c'est un autre.

LUCETTE, l'embrassant.

Ah! vous savez que je ne vous cache rien.

MATHURINE.

Revenons à ton amour: tu n'en as donc plus pour Arlequin?

LUCETTE.

Je ne vous assurerai pas la chose: mais voici tout bonnement ce qui m'arrive. Monsieur Duval est un très-joli garçon, qui a beaucoup d'esprit, qui a vécu dans le beau monde à Paris, où il m'a

dit que toutes les dames de la cour étoient folles de lui. Ce M. Duval est amoureux de moi : toutes les filles du village en crèvent de dépit, cela me fait plaisir ; Arlequin en a du chagrin, cela me fait peine : je ne sais comment arranger tout cela. Je voudrois bien aimer toujours Arlequin, mais je voudrois aussi être toujours aimée de M. Duval.

MATHURINE.

C'est difficile, mon enfant. Mais en supposant que cela pût s'arranger, ton coeur ne te feroit-il pas quelque petit reproche?

LUCETTE.

Non, ma mère ; parce que je vous le dirois, et dès-lors il n'y auroit plus de mal.

MATHURINE.

Il est certain que je le préviendrois, en te faisant voir combien tu serois injuste : car chacun de tes deux amans te donneroit son coeur tout entier ; et toi, tu ne pourrois donner à chacun d'eux que la moitié du tien : ce marché seroit-il égal ?

LUCETTE.

Non, assurément : je tricherois, et cela n'est pas honnête. Il faut donc que je me décide entre Arlequin et M. Duval.

MATHURINE.

Je le crois : et je te conseille, quand tu seras

décidée, de ne plus changer; car ce seroit encore une injustice.

LUCETTE.

Comment cela?

MATHURINE.

C'est bien aisé à comprendre. Quand le seigneur du village m'a donné sa ferme, il m'a dit: Madame Mathurine! je vous donne tant de journaux à faire valoir, et vous me rendrez tant d'écus par an. Si au moment de la moisson il venoit me dire: je vous rends vos écus et je reprends mes journaux; n'est-il pas vrai qu'il agitoit en mal-honnête homme? puisque c'est la moisson qui doit me payer non seulement de mes écus, mais de mes peines et de mon travail.

LUCETTE.

Sans doute.

MATHURINE.

Et bien! quand tu auras choisi ton amoureux, et que tu lui auras dis: je reçois votre amitié et je vous donne la mienne; si au moment où il compte t'épouser, tu vas lui dire: je vous rends votre amitié, et je veux reprendre la mienne; tu fais le même trait que le seigneur, c est-à-dire une très-grande injustice.

LUCETTE.

Vous avez raison, ma mère. Ah! mon dieu! comme il est difficile d'être juste.

MATHURINE.

Pas tant que tu le crois.

LUCETTE.

Mais, ma mère, vous me faites penser à une chose: j'avois déjà donné mon amitié à Arlequin.

MATHURINE.

Je le sais bien: apparemment que tu as de bonnes raisons pour la reprendre.

LUCETTE.

Non, je n'en ai point de raisons, et voilà ce qui me fâche.

MATHURINE.

Consulte bien ton coeur.

LUCETTE.

Mon coeur est pour Arlequin, ce n'est pas là l'embarras: mais c'est que si je congédie M. Duval, il deviendra l'amoureux de quelque fille du village, qui croira me l'avoir enlevé, et à cause de cela être plus jolie que moi; cela n'est point agréable, ma mère.

MATHURINE.

N'as-tu que cette raison?

LUCETTE.

Oh! j'en ai encore une autre: c'est que j'ai tort avec Arlequin; il faudroit en convenir, et je ne peux pas souffrir cela. Cependant . . . . Mais j'entends quelqu'un: c'est M. Duval qui m'apporte un bouquet.

SCENE III.

MATHURINE, DUVAL, LUCETTE.

DUVAL, d'un ton très-fat.

Oui, mademoiselle. (A Mathurine) Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect. (à Lucette) Depuis que vous m'avez permis de vous offrir des fleurs, elles viennent d'elles-mêmes dans le jardin de mon oncle.

LUCETTE.

Vous êtes bien honnête, monsieur Duval.

MATHURINE, à part.

Ces fleurs-là vont détruire tout mon ouvrage.

DUVAL.

J'espère que madame Mathurine me permettra bien de faire deux parts de mon bouquet. Je mettrai d'un côté les roses pour la mère, et de l'autre les boutons pour la fille: chacun aura ce qui lui ressemble. Quoiqu'en vérité, quand vous êtes l'une auprès de l'autre, je vous prends toujours pour les deux soeurs; et j'ai de la peine à distinguer l'aînée.

LUCETTE.

Ma mère! entendez-vous?

MATHURINE.

Tenez, monsieur Duval, vous croyez me faire un compliment; et vous vous trompez. Je serois

bien fâchée d'être sa soeur, car je ne serois plus sa mère; et je ne connois pas dans le monde un nom plus doux, ni un plus bel état.

DUVAL.

En ce cas les roses vous appartiennent.

(Il chante à Mathurine.)

En approchant de vous ces fleurs,
Vous allez ternir leurs couleurs
Bien moins brillantes que les vôtres.

(A Lucette.)

Ces tendres boutons s'ouvriront,
Quand sur votre sein ils seront
Accompagnés de quelques autres.

LUCETTE.

Eh bien; ma mère; a-t-il de l'esprit?

DUVAL.

A propos, madame Mathurine! mon oncle m'a chargé de vous dire qu'il avoit trouvé, dans de vieux papiers, un titre par lequel vous avez des droits certains sur les biens d'un nommé Arlequin, un paysan de ce village; une espèce d'imbécille, à ce qu'on dit. Mon oncle vous offre de commencer le procès, et vous promet de le gagner.

MATHURINE.

Monsieur votre oncle a bien de la bonté.

DUVAL.

Cela vaut la peine d'y penser. (A Lucette) Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé ce matin?

LUCETTE.

Non.

DUVAL.

J'ai reçu une lettre fort tendre de la fille de ce gros paysan . . . comment l'appelez-vous donc? . . . qui a l'honneur de vous appartenir.

LUCETTE.

Qui? mon oncle Thomas?

DUVAL.

Justement. Sa fille, qui n'est pas trop mal, en vérité, m'écrit qu'elle m'adore, que mon amour pour vous la fait mourir de chagrin, qu'elle est fille unique et fort riche, qu'elle s'estimera la plus heureuse des femmes si je veux bien... (Il s'aperçoit que Mathurine l'écoute, et il s'interrompt pour lui dire:) Mon oncle m'a recommandé de vous dire, au sujet de ce titre, que son frère, procureur à Paris, vous servira de tout son coeur. Et c'est un homme sur lequel on peut compter, un homme du plus grand mérite; il a ruiné plus de vingt familles avec bien moins de moyens que ce titre-là n'en fournit.

MATHURINE.

Oh! je le crois.

DUVAL.

Je vous conseille de vous en occuper. (A Lucette) J'ai répondu que mon coeur étoit pris,

que je la plaignois de toute mon ame; mais que j'avois déjà l'habitude de vous faire des sacrifices, puisqu'enfin vous seule m'empêchiez de retourner à Paris, où cinq ou six femmes de la première volée sont malades de mon absence . . . (à Mathurine) Que faudra-t-il dire à mon oncle?

MATHURINE.

Vous le remercierez de ma part, et vous lui direz qu'avant toutes choses je serois bien aise de voir le titre dont il s'agit. Si vous voulez me l'apporter tantôt, nous en raisonnerons ensemble.

DUVAL.

Ecoutez: c'est aujourd'hui dimanche, tout le monde est déjà assemblé sur la place pour danser; je vais y mener mademoiselle Lucette, et de là je cours chercher le titre, que je vous apporte dans l'instant.

LUCETTE.

Mais vous reviendrez danser après?

DUVAL, *à demi-voix.*

N'en doutez pas. (*haut*) Mademoiselle, il faut que les affaires marchent avant les plaisirs: mais on peut tout arranger, en s'y prenant bien.

MATHURINE.

Je vais vous attendre ici.

LUCETTE, à sa mère.

Comme il est raisonnable pour son âge, et comme il est poli!

DUVAL.

Eh bien! venez-vous sur la place? Je suis sûr que tout le monde vous désire.

(Il chante.)

Allons danser sous ces ormeaux,
Venez, venez, belle Lucette!
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déjà les chalumeaux:
A tous les jeux que l'on apprête
Vous seule donnez des appas;
Si l'on ne vous voyoit pas,
Dimanche ne seroit point fête.

LUCETTE, à Mathurine.

Comme il est aimable! Oh! ma mère! me voilà décidée; et vous n'avez qu'à dire à l'autre de prendre son parti. (Lucette donne le bras à Duval, et ils s'en vont en chantant:)

Allons danser sous ces ormeaux,
Venez, venez, belle Lucette!
Allons danser sous ces ormeaux,
J'entends déja les chalumeaux.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

MATHURINE, seule.

Tout est perdu : ma fille aime Duval ; et ce qui la séduit en lui me prouve clairement qu'elle sera malheureuse. Si je voulois me servir un moment de mon autorité de mère, je suis bien sûre que Lucette obéiroit. Obéir ! Ce mot-là tue tout. D'ailleurs, c'est un mauvais moyen. En m'opposant à son amour, je ne le rendrai que plus fort ; je ferai haïr Arlequin en ordonnant qu'il soit aimé. Ah ! Lucette, Lucette ! je ne veux que te rendre heureuse ; et pour y parvenir, il faut que je ruse avec toi. Hélas ! que nous payons cher le bonheur d'avoir des enfans ! A peine sont-ils nés, que mille maux les menacent ; ils n'en souffrent que lorsque ces maux sont venus, leur mère en souffre même avant qu'ils viennent. Dans la jeunesse, des dangers plus grands ; passionnés pour tout ce qui peut leur nuire, travaillant avec ardeur à devenir malheureux, et ne se souvenant de leur mère que quand ils ont à l'affliger. Je sais tout cela, je me le répète souvent ; et un sourire de ma fille me le fait toujours oublier. Allons, prenons courage : puisque nous les aimons tant, il faut cependant bien que le plaisir passe la peine. Mais voici ce pauvre Arlequin : il me fait pitié.

SCENE V.

MATHURINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, pleurant.

Ah! mon dieu! mon dieu! que je suis à plaindre!

MATHURINE.

Qu'as-tu donc, mon ami? tu pleures?

ARLEQUIN.

Sans doute, je pleure; et je n'en ai que trop sujet.

MATHURINE.

Que t'est-il arrivé?

ARLEQUIN.

Vous savez bien, ce sansonnet que j'élevois depuis plus d'un an, et qui disoit si bien: j'aime Lucette, j'aime Lucette! . . .

MATHURINE.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Eh bien! comme mademoiselle Lucette a l'air de ne plus m'aimer, j'ai cru que c'étoit le moment de lui donner le sansonnet, afin qu'au moins elle se souvînt de moi, quand le sansonnet lui diroit: j'aime Lucette! En conséquence, je l'ai tiré de sa cage: je lui ai attaché à la patte le plus beau ruban de ma mère, et j'ai été pour le porter à mademoiselle votre fille . . . .

Ah! mon dieu! mon dieu! c'est bien à présent qu'il n'y a plus d'espérance!

(Il pleure.)

MATHURINE.

Eh bien! as-tu vu ma fille?

ARLEQUIN.

Surement, je l'ai vue, je l'ai rencontrée avec M. Duval, qui s'en alloit à la danse. Pardi! ils chantoient tous deux comme deux rossignols; cela m'a fait un peu de peine: mais cependant je n'ai pas dit autre chose que d'ôter mon chapeau, et j'ai présenté le sansonnet à mademoiselle Lucette. Ah! c'est là, c'est là que j'ai bien vu que j'étois perdu.

MATHURINE.

Explique-toi donc, car tu m'impatientes. Que t'a dit ma fille?

ARLEQUIN.

Ce qu'elle m'a dit? je le sais bien ce qu'elle m'a dit, et je m'en souviendrai long-temps.

MATHURINE.

Mais, si tu veux que je le sache, il faut aussi me le dire.

ARLEQUIN.

Elle m'a dit qu'elle n'aimoit point tous ces animaux-là qui disoient toujours la même chose. Ainsi, a-t-elle ajouté, vous et votre sansonnet, pouvez vous aller promener, je vous donne la clef des champs. En disant ces paroles, elle a

lâché le ruban, et le sansonnet s'est envolé, en répétant: j'aime Lucette, j'aime Lucette!

MATHURINE.

Ce trait-là n'est pas de ma fille. Et qu'as-tu fait?

ARLEQUIN.

Moi, je n'ai pu m'envoler; je suis resté pétrifié: et malgré cela, mon coeur disoit toujours comme le sansonnet: j'aime Lucette!

MATHURINE.

C'est ce malheureux Duval qui a surement engagé ma fille à une si mauvaise action.

ARLEQUIN.

Oh! madame Mathurine, tout est fini: ce dernier trait me fait voir clair; votre fille ne m'aime plus du tout. Il faut que je prenne mon parti, et il est pris.

MATHURINE.

Je n'ose te donner beaucoup d'espérance; il ne m'en reste guère à moi-même. Cependant. . .

ARLEQUIN.

Oh! après l'histoire du sansonnet, il n'y a plus de *cependant*: mon parti est pris, madame Mathurine, mon parti est pris. Dès que le sansonnet a vu qu'on ne l'aimoit plus, il s'en est allé tout de suite: le sansonnet a eu raison.

MATHURINE.

Ecoute-moi: j'imagine un moyen dont l'exé-

cution est difficile; je risque même beaucoup à l'entreprendre; mais s'il me réussit, avant la fin du jour nous serons tous heureux.

ARLEQUIN.

Excepté moi.

MATHURINE.

Le serions-nous, sans toi, nigaud? Mais, n'est-ce pas Duval qui vient là-bas?

ARLEQUIN.

Eh, mon dieu, oui; cette figure-là me poursuit toujours.

MATHURINE.

Laisse-nous seuls; je vais lui tendre un piège, où j'espère qu'il sera pris. Va m'attendre chez ta mère.

ARLEQUIN.

Oh! je n'attends plus, je suis décidé. Mais je vous reverrai, madame Mathurine, je vous reverrai, car je vous aime beaucoup, et je viendrai vous dire adieu. Adieu, madame Mathurine; je reviendrai vous dire adieu.

(Il sort.)

SCENE VI.

MATHURINE, seule.

Voici Duval; il doit être bien difficile de le tromper: puisse ma tendresse pour ma fille me donner tout l'esprit dont j'ai besoin!

SCENE

SCENE VII.

MATHURINE, DUVAL.

MATHURINE.

Ah! vous voilà, M. Duval! je ne vous attendois plus.

DUVAL.

J'avois à vous remettre quelque chose qui peut vous être utile; vous m'avez promis de causer avec moi: voilà deux motifs bien puissans pour me rappeler près de vous.

MATHURINE.

Oui: mais vous étïez avec ma fille, et je m'étonne que vous vous soyez souvenu de moi.

DUVAL.

Il est certain qu'en regardant mademoiselle Lucette, il est permis de tout oublier: elle vous ressemble beaucoup.

MATHURINE.

Ah! monsieur Duval, vous lui volez cette douceur-là. Pour ne plus vous obliger à mentir, parlons d'autre chose. Où est ce titre avec lequel je pourrois réclamer les biens de la famille d'Arlequin?

DUVAL.

Le voici, madame. (Elle veut le prendre; Duval s'y oppose.) Mais je ne peux vous le laisser qu'autant que vous en ferez usage, et que mon

oncle sera chargé du procès. Telle est sa volonté que je n'ai pu faire changer. Si, par exemple, vous veniez à marier mademoiselle votre fille, et que vous fussiez bien aise d'augmenter sa dot en lui abandonnant ce titre; alors mon oncle se feroit un plaisir de vous le céder.

MATHURINE.

On ne peut pas être plus obligeant. Mais, monsieur Duval, ce titre est personnel à moi; c'est à moi seule qu'il appartient: il ne pourroit servir à ma fille, que dans le cas où je la ferois mon héritière en la mariant.

DUVAL.

Cela va sans dire: mais personne ne doute de vos intentions à ce sujet. On vous connoît trop bien, madame Mathurine, pour n'être pas sûr que vous donnerez tout à mademoiselle Lucette, que vous lui laisserez choisir l'époux qui lui plaira, et qu'enfin vous n'avez amassé vos richesses que pour avoir le plaisir de lui en faire dot une.

MATHURINE.

Il est certain que, sans moi, ma fille n'auroit pas grand'chose. Son père étoit pauvre quand je l'épousai; je fis sa fortune. Plaisir bien doux, monsieur Duval! plaisir que je n'ai éprouvé qu'une fois, et qui est le plus grand, sans doute, que la richesse puisse donner.

DUVAL.

Vous retrouverez ce plaisir, madame Mathurine, vous le retrouverez, quand vous direz à l'époux qu'aura choisi mademoiselle Lucette : mon ami, tu es aimable, et ma fille t'aime ; c'est son métier : mais, tu es pauvre, et je te donne toute ma fortune ; voilà le mien. En prononçant ces paroles, vous remettrez dans ses mains vos contrats, vos baux, vos billets, votre argent ; vous jouirez de sa surprise, de sa reconnoissance. Ah ! quel moment, madame Mathurine ! quelle satisfaction pour monsieur votre gendre et pour vous ! Tenez, moi, je suis né très-sensible, et mon coeur est ému à cette seule idée. Il me semble que je vois tout cela, et je sens la joie .... les transports .... le plaisir ..... Oh ! c'est un beau moment, madame Mathurine !

MATHURINE.

J'en conviens. Mais je n'ai pas trente-quatre ans : j'ai un coeur tout comme un autre : il est possible que je trouve quelqu'un qui me plaise ; il est encore possible que je plaise à quelqu'un. N'est-il pas vrai, monsieur Duval ? on a vu des choses plus extraordinaires.

DUVAL.

Pour cela, madame, ce ne seroit point du tout singulier.

MATHURINE.

Eh bien? si après avoir mis d'un côté le bien qui revient à ma fille, je mettois d'un autre le reste de ma fortune, qui est quatre fois plus considérable, et par là dessus le titre que vous tenez; et que je vinsse avec cette dot trouver un aimable garçon comme vous, je suppose; il ne faut pas que cela vous fâche, ce n'est qu'une supposition; et que je vous disse: mon cher ami, vous me plaisez, c'est votre métier; je vous donne tout ce que j'ai, c'est mon plaisir; et qu'en prononçant ces mots, je vous misse en possession de tous mes biens, de tout mon argent, de tous mes contrats: c'est une supposition, comme vous entendez bien; mais vous conviendrez que dans cette supposition-là, je jouirois bien mieux de la surprise, de la joie, de la reconnoissance de celui que j'enrichirois. Ah! quel moment, monsieur Duval! quelle satisfaction pour mon époux et pour moi! Tenez, je ne le cache pas, je suis encore sensible, et mon coeur tressaille un peu à cette idée; il me semble que j'y suis .... et je sens .... en vérité.... Oh! c'est un joli moment, monsieur Duval!

DUVAL.

Oui, oui, madame Mathurine, et plus joli encore pour celui qui le passeroit avec vous, que pour vous-même.

MATHURINE.

Allons donc, vous vous moquez. Parlons de quelqu'un qui vaut bien mieux que moi, de ma fille: car si je m'occupe jamais de la supposition que j'ai faite, ce ne sera qu'après l'avoir établie. Tous mes arrangemens sont pris là dessus: l'argent qui lui revient est prêt, j'y ajouterai même quelque chose, parce qu'une mère est toujours obligée de faire plus que son devoir: on me permettra de disposer ensuite de ce qui me reste en faveur de la personne que mon cœur aimera le plus.

DUVAL.

Vous raisonnez si bien, madame Mathurine, que chacune de vos paroles pénètre jusqu'à mon ame. Mais votre grand malheur, celui dont je ne puis me consoler, c'est que vous êtes trop riche. Comment voulez-vous qu'un amant un peu délicat ose vous faire sa cour?

MATHURINE.

Oh! vous sentez bien que je n'irai pas raconter ainsi toutes mes affaires à un homme qui pourroit m'aimer. Je vous ai tout dit, à vous, parce que l'on ne peut se flatter de rien avec un homme aussi couru, avec l'amant fidelle de mademoiselle Lucette. Allons, allons, changeons de propos, car cela m'impatiente. Vous venez ici me demander ma fille, me dire qu'elle vous

aime, et que vous l'adorez. Eh bien, tant mieux pour vous. Je vous la donne, sa dot est prête, le mariage se fera quand vous voudrez.

DUVAL.

Mais, madame Mathurine! qui vous dit un mot de cela? Voulez-vous me faire la grâce de m'entendre un moment, et de me croire?

MATHURINE.

Vous croire, c'est bien fort. Mais voyons, dépêchez-vous.

DUVAL.

Il y a trois mois que je suis dans ce village, et que je pourrois être à Paris, où je jouis, sans vanité, d'une existence fort agréable. Il faut donc qu'un puissant motif me retienne ici; et ce motif, que peut-il être, sinon l'amour?

MATHURINE.

Eh! je le sais, monsieur, je le sais; ce n'est pas la peine de me le répéter.

DUVAL.

Non, vous ne le savez pas; je n'ai jamais osé vous le dire: mais daignez l'apprendre aujourd'hui, puisque vous n'avez pas voulu le deviner. En arrivant dans ce village, je vis une veuve de trente ans à-peu-près, plus jolie, plus fraîche que toutes les filles de quinze: un visage rond, un nez retroussé, des yeux vifs et spirituels, trente-deux dents blan-

ches et bien rangées, l'air de la franchise et de la gaieté; avec tous ces charmes, un caractère doux, bon, vrai, sensible, passionné pour faire du bien. Vous jugez que cet être-là me tourna la tête: mais comment oser le lui dire, moi, jeune étourdi, sans figure, sans esprit, sans aucun de ces agrémens qui compensent le défaut de fortune. Je résolus donc de ne jamais parler à cette veuve de l'amour qu'elle m'avoit inspiré. Peu de jours après je rencontre une jeune fille qui lui ressembloit à s'y méprendre; cette seule raison me la fait préférer à toutes les beautés du village; je la distingue, je lui marque des attentions, elle m'accueille, elle accepte mon hommage; et moi, n'osant porter mes voeux jusqu'à l'original, je me trouve trop heureux de les addresser au portrait. Voilà l'histoire de mon amour pour mademoiselle votre fille.

MATHURINE.

Monsieur Duval! il est impossible de se fâcher d'une pareille déclaration, surtout quand on n'a pu s'empêcher de laisser voir qu'on la désiroit: mais enfin c'est le portrait que vous voulez, c'est le portrait qu'il vous faut, et vous ne seriez pas homme à le sacrifier à l'original.

DUVAL.

Ah! dites un mot, un seul mot; et vous verrez...

MATHURINE.

Vous abusez de vos avantages. Mais écoutez,

monsieur Duval! vous m'avez raconté l'histoire de vos amours, il faut que je vous raconte la mienne. Quand mon mari vint à m'aimer, il faisoit la cour à une petite paysanne du village, qui apparemment me ressembloit aussi. Je lui fis entendre que je n'aimois point ces distractions; et j'exigeai qu'il écrivît à mon portrait une lettre bien claire, par laquelle il lui annonçoit qu'il ne l'avoit jamais aimée, et que tout son coeur étoit à moi.

DUVAL.

Quel fut le prix de ce sacrifice?

MATHURINE.

Ma main.

DUVAL.

Vous lui signâtes sans doute en même temps qu'il écrivit la lettre, une promesse de l'épouser le lendemain?

MATHURINE.

Le jour même.

DUVAL.

Avez-vous une plume et de l'encre chez vous?

MATHURINE.

Tout ce qu'il faut.

DUVAL.

Donnez-vous la peine de passer dans votre maison; nous terminerons notre conversation par écrit.

MATHURINE.

De tout mon coeur, monsieur Duval. Eh!

que ne parliez-vous ? Souvenez-vous cependant qu'avant tout, il faut que ma fille soit mariée, et que le titre soit dans mes mains.

DUVAL.

Avant tout, il faut vous plaire et vous adorer à jamais.

(Ils entrent dans la maison.)

SCENE VIII.

LUCETTE, seule.

Duval est avec ma mère; sans doute, il lui demande ma main. Je ne sais si j'en serai bien aise. Duval est aimable; mais son coeur ne vaut pas son esprit: il a trop ri quand j'ai lâché le sansonnet d'Arlequin. Ah! ce que j'ai fait là n'étoit pas bien. Je vois encore ce pauvre malheureux, interdit, les larmes aux yeux, me regardant sans se plaindre: ce souvenir fait couler les miennes. Ah! qu'on est malheureux quand on l'a fait quelque chose de mal! on y pense toute la journée.... C'est ce Duval qui l'a exigé. Quand j'aimois Arlequin, il n'exigeoit jamais rien qui pût me donner du chagrin.... Je ne sais que faire; je suis bien à plaindre. Il faut attendre ma mère, je lui dirai tout; cela me soulagera.

SCENE IX.

LUCETTE, ARLEQUIN en habit de dragon, avec le casque et le sabre.

LUCETTE.

Mais, que vois-je! c'est Arlequin .... Oui, c'est lui.... Je ne me trompe pas. Et comment?...

ARLEQUIN, se retirant.

Je vous demande pardon, mademoiselle, c'est madame votre mère que je cherchois.

LUCETTE.

Arlequin, arrêtez, répondez-moi. Que veut dire cet habit? que vous est-il arrivé? Je tremble de frayeur.

ARLEQUIN.

Ne tremblez pas, mademoiselle, ne tremblez pas, je n'ai pas le projet de tuer M. Duval. Je ne veux la mort de personne, que la mienne.

LUCETTE.

Mais expliquez-vous donc, et tirez-moi d'inquiétude. Pourquoi cet uniforme? Vous êtes-vous engagé?

ARLEQUIN.

Engagé! je l'étois avec vous; c'étoit tout mon bonheur, c'étoit toute ma joie.... Vous m'avez donné mon congé; vous m'avez cassé

avec ignominie: j'ai été chercher un autre capitaine, bien moins aimable, mais un peu plus sûr.

LUCETTE.

Est-il possible que vous ayez fait cette folie? Est-il possible? . . .

ARLEQUIN.

Mademoiselle, j'ai fait quelquefois des folies plus dangereuses; car enfin je n'ai engagé que ma vie à mon capitaine: ce qui peut m'arriver de pis, c'est de la perdre; et une fois mort on ne souffre plus. Mais quand on engage son coeur, quand on le donne, quand on le livre tout entier à celle que l'on cherit plus que soi-même; et qu'apres l'avoir accepté, elle le dédaigne, le déchire, le pique de cent coups d'épingle dans les endroits qu'elle connoît les plus sensibles; mademoiselle, cela fait plus de mal que de mourir, et cela fait mal bien plus long-temps.

LUCETTE.

Et que dira votre mère? Vous ne songez pas qu'en m'abandonnant, vous l'abandonnez aussi?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas moi qui vous abandonne, puisque je vous emporte dans mon coeur, et que vous m'avez dit: va-t-en! Quant à ma mère, je n'ai point d'excuse, je le sais, et j'en pleure. Mais, madame Mathurine la consolera, prendra

soin d'elle pendant mon absence. Je venois l'en prier, je venois lui demander de remplir ma place auprès de ma mère. Ce n'étoit pas vous que je cherchois, mademoiselle! je voulois partir sans vous voir.

LUCETTE.

Partir! Quoi! vous voulez partir dès aujourd'hui?

ARLEQUIN.

Tout-à-l'heure. Il le faut bien: le capitaine m'a dit que le général étoit à la veille de donner bataille, et qu'il n'attendoit plus que moi pour cela. Vous jugez bien que je ne peux pas faire attendre cet honnête homme.

LUCETTE.

Mais, Arlequin, l'on vous a trompé. Soyez sûr...

ARLEQUIN.

Oh! je le sais bien que l'on m'a trompé; mais ce n'est pas le capitaine. Mademoiselle, ne me retenez pas plus long-temps; je vous le répète encore, ce n'est pas vous que je cherchois; c'est madame Mathurine, votre mère, à qui je veux remettre ce papier. Est-elle chez elle?

LUCETTE.

Elle est en affaire. (Arlequin s'en va.) Vous me quittez donc?

ARLEQUIN, s'arrête.

Je tâche de m'en aller; mais je ne vous quitte pas.

LUCETTE.

Arlequin! . . .

ARLEQUIN.

Eh bien! (Il revient.)

LUCETTE.

Que je suis malheureuse!

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais cru que c'eût été à moi de vous consoler aujourd'hui.

LUCETTE.

N'en parlons plus, puisque votre parti est pris . . . (Elle pleure.) Dites-moi seulement ce que c'est que ce papier que vous voulez donner à ma mère.

ARLEQUIN, refusant de le montrer.

Oh! ce n'est rien, mademoiselle, ce n'est rien.

LUCETTE.

Comment! je ne peux pas le voir?

ARLEQUIN.

Vous le verrez quelque jour: ce n'est pas mon intention que vous le voyiez dans ce moment.

LUCETTE.

Je vous en prie.

ARLEQUIN.

Vous me priez! vous me priez de quelque chose! Voici donc encore un petit moment de bonheur.

LUCETTE.

Laissez-moi lire. (Elle prend le papier et lit:)

»*Mon testament.*« Comment! votre testament?

ARLEQUIN.

Sans doute: puisque l'on m'attend pour cette bataille, il faut bien mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

LUCETTE, lit.

»Comme ainsi soit que, dès que l'on n'est plus aimé dans ce monde, on n'a rien de mieux à faire que d'en sortir, j'ai pris mon parti de profiter des bontés d'un capitaine qui veut bien m'envoyer à la bataille. J'espère qu'aussitôt que j'y serai arrivé, mon affaire sera finie le plus promptement possible; et c'est alors que je prie madame Mathurine, mère de mademoiselle Lucette, de vouloir bien être mon exécutrice testamentaire.

»D'abord, je demande pardon à ma mère de m'être fait tuer sans sa permission: mais, comme c'est le premier chagrin que je lui ai donné, j'espère qu'elle me le pardonnera pour cette fois; l'assurant bien, du fond de mon ame, que jamais il ne m'arrivera plus de rien faire qui lui déplaise, et que je ne regrette de ce monde, que le bonheur et le plaisir de l'aimer.

»Je donne et lègue à mademoiselle Lucette, tout le bien paternel dont je peux disposer, sans mettre ma mère mal à son aise; lui pardonnant

ma mort et tout ce qu'elle m'a fait souffrir; et désirant de toute mon ame qu'elle soit heureuse avec celui qu'elle m'a préféré. Je mets pourtant la condition à ce legs, que le premier garçon de mademoiselle Lucette sera nommé Arlequin, et qu'elle pensera quelquefois à moi, en aimant et en caressant Arlequin, ce qui m'empêchera de m'ennuyer dans l'autre monde.

»Je donne encore et lègue une pension alimentaire au petit chien Aza que j'ai donné à mademoiselle Lucette, sentant fort bien que ce petit chien ne sera plus aimé de sa maîtresse, quand elle aura épousé mon rival; et ne voulant pas que ce bon petit chien, qui a été mon camarade, meure de faim, pour avoir déplu comme moi.

Voilà à quoi se réduisent toutes mes volontés; c'est la première et la dernière fois que j'en ai d'autres que celles de mademoiselle Lucette.«

Signé, *Arlequin.*

(Arlequin veut reprendre le testament; Lucette le retient.)

Arlequin! gardez votre bien, mais laissez-moi cet écrit: il ne me quittera jamais; je le lirai toute ma vie, du moins jusqu'à ce que mes larmes l'ayent effacé.

ARLEQUIN.

Vos larmes? Quoi! vous pleurez! Et de quoi pleurez-vous? Que vous est-il arrivé.

mademoiselle Lucette? Ah! parlez, contez-moi vos peines: j'ai bien cédé votre bonheur à M. Duval; mais je ne veux céder à personne vos chagrins.

LUCETTE.

Mon ami! . . .

ARLEQUIN.

Oui, je le suis, votre ami, je le suis toujours, je le serai tant que je vivrai. Vous n'avez plus voulu être mon amie, vous m'avez ôté votre amitié; c'est un bien grand malheur pour moi: mais ce qui l'a un peu soulagé, c'est que je n'ai jamais pu vous ôter la mienne. Répondez-moi donc? Qu'avez-vous? Qu'est-ce qui vous chagrine?

LUCETTE.

Le repentir, la honte d'avoir pu vous méconnoître un moment, d'avoir été ingrate envers vous. Ma vanité, mon âge m'ont égarée: mon coeur n'a pas été coupable, mon coeur vous a toujours aimé, Arlequin; soyez-en bien sûr: et cet amour si vrai . . .

ARLEQUIN.

Que dites-vous donc, Lucette? Répétez, répétez, je vous en prie. Je n'ai surement pas bien entendu. Vous m'aimeriez, vous m'aimeriez encore! Hélas! mon dieu! votre changement a pensé me faire mourir de douleur! votre retour me feroit mourir de joie. Je n'ai pas besoin d'aller

d'aller à la bataille, vous me tuerez quand vous voudrez.

LUCETTE.

Oui, je t'aime, je t'ai toujours aimé, je pleurerai toute ma vie le malheur de t'avoir perdu; je te le dis, je te le répète, je trouve du plaisir à te l'avouer dans l'instant où je n'espère plus de pardon, où je ne me flatte plus. . . .

ARLEQUIN.

De pardon! ma bonne amie! Qu'est-ce que c'est que ce mot-là? Quoi! j'allois mourir; tu m'accordes la vie, et tu me parles de te pardonner! Mais c'est à moi de te remercier, puisque c'est moi qui reçois ma grâce.

LUCETTE.

Quoi! tu daignerois? . . ,

ARLEQUIN.

Oui, je daignerai être heureux. Car, il ne faut pas t'abuser, toute perfide, toute infidelle que tu étois, je n'ai jamais pu te haïr. Tu l'aurois été cent fois davantage, que je t'aurois toujours chérie; il dépendoit de toi, mon amie, de m'ôter mon bonheur, mais non pas mon amour.

LUCETTE.

Faisons donc la paix: veux-tu?

ARLEQUIN.

De toute mon ame. Mais vous ne danserez plus avec M. Duval?

LUCETTE.

Je ne lui parlerai de ma vie. Mais tu n'iras point à la guerre?

ARLEQUIN.

Ah! dame! c'est difficile à arranger, à cause de ce général qui m'attend. Mais écoute: je lui écrirai qu'il donne toujours sa bataille, parce que j'ai eu des affaires, et que je me suis arrangé avec toi; et s'il lui falloit absolument quelqu'un, nous pourrions lui envoyer à ma place Duval. Ma mère arrangera tout cela avec M. le capitaine, qui est un bon homme.

LUCETTE.

Et le sansonnet?

ARLEQUIN.

Il est revenu chez nous. Ce drôle-là s'est douté que nous nous raccommoderions.

LUCETTE.

Puisque tu me pardonnes, je suis heureuse, et je te promets bien que M. Duval ne te donnera jamais de chagrin. Je veux lui déclarer devant toi...

SCENE X.

ARLEQUIN, LUCETTE, UN VALET DE FERME.

LE VALET, une lettre à la main.

Mademoiselle, voici un billet que M. Duval m'a chargé de vous remettre.

LUCETTE.

Je n'en ai que faire; vous pouvez le lui reporter.

LE VALET.

Oh! je m'en garderai bien. M. Duval me gronderoit; il m'a dit de vous le donner: le voilà. Il faut que je m'accoutume à obéir à M. Duval: à présent qu'il va être le gendre de madame Mathurine, il nous feroit enrager tout à son aise.

ARLEQUIN.

Que parles-tu de gendre de madame Mathurine?

LE VALET.

Je dis ce qui est vrai, que M. Duval va épouser mademoiselle Lucette.

ARLEQUIN.

M. Duval va épouser Lucette! qui t'a dit cela?

LE VALET.

Je le sais bien, peut-être, puisque j'ai ordre d'aller chercher M. le tabellion pour le contrat de mariage, et d'amener en même temps les ménétriers. Madame Mathurine fait là une sottise: si elle m'avoit consulté, je lui aurois dit de vous donner plutôt sa fille; car en vérité, quoique vous soyez un petit peu innocent, je vous aimerois cent fois mieux pour maître que ce petit freluquet. Mais je perds mon temps à ba-

biller; vous avez votre lettre. Bon soir: Dieu vous maintienne en joie!

(Il s'en va.)

SCENE XI.

ARLEQUIN, LUCETTE.

ARLEQUIN.

Comment! vous me promettez de ne plus danser avec M. Duval, et vous allez vous marier avec lui!

LUCETTE.

Mon ami, je te réponds, je te jure que je l'ignore; que ma mère ne m'en a pas parlé, et que rien au monde ne pourra m'y faire consentir . . .

ARLEQUIN.

Je vous crois, Lucette, je vous croirai toujours; voilà pourquoi ce seroit bien mal à vous de me tromper. Mais lisez votre lettre; que je ne vous gêne pas.

LUCETTE.

Non, mon ami, c'est à toi de la lire, c'est à toi d'en faire tout ce que tu voudras.

ARLEQUIN.

Point du tout: elle n'est pas pour moi . . .

LUCETTE.

Elle est pour toi, puisqu'elle me regarde. Je ne puis ni ne veux avoir de secret pour le

maître de mon coeur: prends cette lettre, lis, et ne te fâche pas des expressions de tendresse qu'elle contient. Duval croit m'épouser, il m'adore; il parle surement de son bonheur avec toute la vivacité de son amour; pardonne-le lui, mon ami, et sois bien sûr que plus cette lettre est tendre, plus j'ai de plaisir à te le sacrifier.

ARLEQUIN.

Allons! voyons donc, puisque vous le voulez... Cela me fait pourtant un peu de peine; je n'aime pas à entendre dire par un autre ce que je voudrois penser et dire tout seul. Mais, allons, il faut s'y résoudre; quand ce ne seroit que pour m'instruire, et voir un peu avec quelles douceurs M. Duval tourne si bien la tête aux jeunes filles. (Il ouvre et lit.)

Mademoiselle,

J'ai été poli et galant avec vous comme je le suis avec toutes les femmes, et vous avez pris cette galanterie pour de l'amour. J'en suis d'autant plus fâché, que vous m'avez offert votre coeur, et qu'il m'est impossible de l'accepter, puisque le mien est tout entier à celle à qui je vais m'unir. *Duval.*

LUCETTE, riant.

C'est toi qui t'amuses à faire cette lettre-là.

ARLEQUIN.

Moi? je n'ai jamais fait ni écrit de pareilles impertinences. Je lis ce qu'il y a.

LUCETTE, prend la lettre.

Cela n'est pas possible.

ARLEQUIN.

Voyez vous-même !

LUCETTE, après avoir lu.

Ah ! le traître ! Mon ami, ne m'accable pas ! Je n'avois pas encore reçu cette lettre, je ne m'attendois pas à la recevoir, quand je t'ai rendu mon amour, quand je t'ai dit . . .

ARLEQUIN.

Ne parlons plus de rien, Lucette. Si ta faute n'avoit pas été punie, j'aurois pu te la rappeler quelquefois pour te faire enrager : mais après cette lettre-ci, je mériterois que tu m'oubliasses tout-à-fait si je pouvois m'en souvenir un seul moment. (Il déchire la lettre.) Parlons de notre mariage. Je t'aime plus que jamais ; je ne t'ai jamais vue si belle, si jolie qu'aujourd'hui; et tout mon bonheur, toute ma confiance, toute ma gaieté sont revenus dans mon coeur.

LUCETTE.

Ah, mon cher Arlequin ! combien je sens ton procédé ! . . .

ARLEQUIN.

Ne sens que ma joie, c'est tout ce que je demande, et oublie à jamais tout ce qui n'est pas ta mère ou moi ! . . . Mais voici madame Mathurine avec M. le tabellion, et . . . toujours ce monsieur !

SCENE XII.

LUCETTE, ARLEQUIN, MATHURINE, LE TABELLION.

MATHURINE.

Ma fille, voici le moment de terminer bien des affaires. M. le tabellion nous aidera; il porte avec lui ton contrat, où le nom de ton mari est en blanc; c'est à toi, comme de raison, à le remplir; vois si tu veux du temps pour te décider, ou si tu peux t'expliquer tout de suite.

LUCETTE.

Grâces au ciel, ma mère; je n'ai pas besoin de réflexion pour faire écrire sur ce papier le nom qui a toujours été dans mon coeur. (*Au tabellion*) Monsieur le tabellion, écrivez que mon mari, mon amant, mon ami, s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, entendez-vous? et n'oubliez aucune de mes qualités.

LE TABELLION.

Je vous en fais mon compliment. Mais est-ce là votre habit de nôces?

ARLEQUIN.

Non, non: c'est mon habit de la veille.

MATHURINE.

Ta mère sort de chez moi: elle savoit déjà

la folie que tu as faite, et elle est allée chez le capitaine pour acheter ton congé.

ARLEQUIN.

Elle a raison, ma mère: car voici mon colonel; et je quitte le capitaine pour suivre le colonel. Je sais ce que c'est que la subordination.

MATHURINE.

Ce n'est pas tout. Voici un titre avec lequel je pouvois ruiner ta bonne mère et toi même. Tant que tu le saurois dans mes mains, tu te croirois obligé de m'aimer, pour que je n'en fasse pas usage. Il faut que tu m'aimes, comme tu le disois tantôt, seulement pour ton plaisir: tiens, voilà ton titre. (*Elle le déchire.*)

DUVAL.

Ah, madame!

MATHURINE.

Un moment. Sais-tu ce qu'il m'en a couté, ma fille, pour assurer le repos du bon Arlequin, de sa mère, et pour faire avouer à monsieur qu'il ne t'avoit jamais aimée? Une promesse de mariage qu'il faudra bien tenir, si monsieur l'exige après certaines dispositions que je veux faire auparavant. Monsieur le tabellion, écrivez que, par dessus la dot qui revient à ma fille, je lui donne dès aujourd'hui tout ce que je possède dans le monde, tout ce que je pourrai jamais

posséder; que je me remets entièrement à sa disposition: et expliquez cela de manière qu'il soit aussi clair que tout mon bien est à ma fille, comme il est tout clair qu'elle a tout mon coeur.

LUCETTE.

Ah, ma mère!

MATHURINE.

Laisse-moi parler. (à Duval) A présent, monsieur, qu'il ne me reste plus que les appas qui vous ont séduit, si vous voulez ma main, vous n'avez qu'à dire, je subirai mon sort. Mais notre fortune dépendra de mademoiselle Lucette; c'est à elle à me faire une dot pour me forcer à un mariage que je déteste. Demandez-lui donc ses intentions: voilà ma mère.

DUVAL.

Madame, il m'est impossible de vous exprimer à quel point cette plaisanterie-là m'enchante. Je suis ravi d'y être pour quelque chose. Je vous rends votre promesse. En vous épousant nous serions tous deux malheureux; en ne vous épousant pas, nous sommes tous les quatre contens: il n'y a pas de comparaison. Et d'après ce calcul, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de prendre congé de la compagnie.

MATHURINE.

Vous devinez notre avis.

ARLEQUIN, le rappelle.

Monsieur! monsieur!

DUVAL.

Quoi?

ARLEQUIN.

Comme vous avez beaucoup d'esprit, et que je ne suis qu'une bête, ne pourriez-vous pas me faire quelques petits couplets sur mon mariage? Je vous serois bien obligé.

MATHURINE, à Arlequin.

Allons, mon ami, allons faire la nôce chez ta mère; je veux lui porter un bouquet, et en recevoir un de sa main: le jour du bonheur des enfans est la fête des bonnes mères.

LE BON FILS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Représentée sur un théâtre de société, le 1 novembre 1785.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE PRINCE

HENRI DE PRUSSE.

MONSEIGNEUR,

Je n'apporte point aux pieds de Votre Altesse royale le tribut d'admiration et de louanges que l'on doit aux héros : l'Europe entière vous l'a payé. Des milliers d'hommes vous ont vu vaincre; moi, je vous ai vu pleurer à l'aspect d'un malheureux, au récit d'une bonne action. C'est à votre sensibilité, à votre bienfaisance, à votre humanité (dons si rares dans les héros), que je présente UN BON FILS, qui, suivant pour toute règle la morale de son coeur, sacrifie sa maîtresse

à sa mère. Protégez-le, MONSEIGNEUR! il est utile que la vertu soit sous la garde de la gloire.

Je suis avec un profond et tendre respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

le très-humble et très-obéissant serviteur,

FLORIAN.

LE BON FILS.

PERSONNAGES.

MARCELLE, vieille paysanne.
FIRMIN, son fils.
THIBAUT, paysan du village.
AGATHE, sa fille.
GIRAUT, fermier.

La scène est à Paris, dans un village.

LE

LE BON FILS.

COMÉDIE.

ACTE I.

Le théâtre représente des arbres et des maisons; celle de Marcelle se distingue sur un des côtés de la scène. Marcelle, assise devant sa porte, file sa quenouille; Firmin, son fils, assis auprès d'elle, tient un livre dans ses mains.

SCENE PREMIÈRE.

MARCELLE, FIRMIN.

FIRMIN.

Ces fables sont assez jolies, ma mère; voulez-vous que j'en lise encore une?

MARCELLE.

Comme tu voudras, mon fils: mais il y a long-temps que tu lis haut; je crains que cela ne te fatigue.

FIRMIN.

Bon! fatiguer! Je m'interromps pour causer avec vous: cela me repose. Voyons encore celle-ci. (Il lit.)

LA BREBIS ET L'AGNEAU.

Fable.

Une brebis un jour disoit à son agneau:
Mon fils! je suis toute saisie
En songeant aux dangers qui menacent ta vie.
Tout le monde t'en veut: le maître du troupeau
Attend que tu fasses envie
A quelque bon boucher, autrement dit, bourreau,
Qui nous prend, nous achète, et sans cérémonie,
De sang-froid vient nous égorger.
Son confrère le loup t'épie,
Comme lui, voulant te manger.
Enfin contre mon fils tout à la fois conjure:
Tu vois le jour à peine; on va te le ravir;
Et, plus vieille que toi, je te verrai mourir
Contre l'ordre de la nature.
Hélas! répond l'agneau: c'étoit un de mes voeux:
Mourir jeune n'est pas un destin si contraire;
Je serois bien plus malheureux,
Si je survivois à ma mère.

Ah! ma mère, cette fable me plaît beaucoup; je suis le frère de cet agneau-là.

MARCELLE.

Celui qui l'a fait ainsi parler, t'avoit surement entendu. Mais laisse ton livre, mon ami, et viens m'embrasser; l'émotion où je suis m'empêcheroit d'être attentive.

FIRMIN, l'embrasse.

J'aime encore mieux cela que la fable.

MARCELLE.

Regarde, mon ami, combien ta tendresse me rend heureuse! Nous sommes pauvres, nous n'avons rien au monde que cette chaumière et notre petit jardin. J'ai perdu mon mari, je n'ai plus de parens, je suis souvent tourmentée par des créanciers de ton père, qui avoit un peu le défaut d'emprunter, et qui, de bons bourgeois que nous étions autrefois, nous a réduits à devenir des paysans pauvres. Tout ce qu'il a laissé de dettes me regarde, parce que je me suis engagée pour lui. J'ai soixante-neuf ans, et je commence à souffrir des infirmités de la vieillesse: eh bien! quand tu es près de moi, quand je t'entends, surtout lorsque tu m'embrasses, je suis jeune, riche, bien-portante; je retrouve tout ce que j'ai perdu; une seule de tes caresses me fait oublier dix ans de chagrin; et quand tu m'appelles ta mère, j'éprouve un plaisir cent fois au dessus de toutes les peines que j'ai souffertes. Je te dis cela, mon cher fils, parce que je m'aperçois bien que tu crois

m'avoir des obligations; que tu t'occupes sans cesse de me prouver ta reconnoissance; et il ne faut pas t'abuser, vois-tu! c'est ta mère qui t'en doit.

FIRMIN.

Eh bien oui, par exemple, voilà de jolis propos! Tenez, je vous parle en ami; n'allez pas dire ces choses-là devant du monde, car on se moqueroit de vous. Devant moi, à la bonne heure, il n'y a pas d'inconvénient, parce que je vous passe tout. Mais. . . .

MARCELLE.

Non: je veux que tu sois bien sûr . . . .

FIRMIN.

Oui, je le suis aussi que vous êtes pour moi ce qu'il y a de plus cher au monde; que sans vous je ne pourrois pas vivre; et que si vous ne m'aimiez pas, je n'aurois plus de plaisir à rien, pas même à aimer Agathe.

MARCELLE.

Tu l'aimes bien, ton Agathe?

FIRMIN.

Oh! c'est la seconde personne de mon coeur. D'abord vous, puis Agathe, puis moi, puis plus rien.

MARCELLE.

Heureusement qu'Agathe a un frère qui l'empêche d'être riche; et que son père, M. Thibaut, a déclaré qu'il ne lui donneroit point

de dot. Sans cela, tu n'aurois pu prétendre à Agathe. Mais, comme elle est pauvre, et toi aussi, on vous permettra d'être heureux.

FIRMIN.

Oui, ma mère, tout ira bien. Agathe, comme vous savez, est la filleule de madame la comtesse de Gircour à qui appartient ce village. Madame de Gircour m'a promis hier encore de parler pour moi à M. Thibaut. Cette bonne madame de Gircour, elle m'a dit qu'elle étoit bien fâchée de n'être pas riche: car, sans cela, elle auroit donné une bonne dot à Agathe. Oh! madame! lui ai-je dit: il ne faut pas vous gêner: je me porte bien; je suis en état de travailler, de nourrir ma mère et ma femme, et encore tous les petits drôles qui pourront venir par la suite augmenter la famille.

MARCELLE.

Madame de Gircour ne t'a pas menti. Elle n'a pour tout bien que cette terre, qui ne rapporte pas grand'chose; et son fils l'officier mange tous les ans plus que le revenu de la terre. Elle est bien moins heureuse que moi, madame de Gircour: elle vit loin de son fils, qui ne lui écrit jamais que pour demander de l'argent; je suis toujours avec le mien, et c'est lui qui me nourrit. Mais va te dissiper un peu, mon ami; va voir ton Agathe.

FIRMIN.

Non, ma mère; je suis bien aise de rester ici.

MARCELLE.

C'est que j'ai quelque chose à faire.

FIRMIN.

Quoi donc?

MARCELLE.

Je voudrois aller sarcler ce petit carré de légumes qui est auprès du mûrier.

FIRMIN.

Il est sarclé.

MARCELLE.

Comment cela donc? Il ne l'étoit pas hier au soir.

FIRMIN.

C'est vrai. Mais comme il n'y a rien de plus mal-sain à votre âge que de se tenir baissée pendant deux heures à arracher de mauvaises herbes, je me suis levé ce matin avant le jour, et j'ai sarclé le petit carré.

MARCELLE, à part.

Je m'en étois bien doutée. (haut) C'est égal, mon ami, va-t'en: j'ai beaucoup filé cette semaine; il faut que je mette mon fil en écheveau. Cela ne me fatiguera pas, et je n'ai pas besoin de toi.

FIRMIN.

Votre fil est en écheveau. J'avois les bras un peu engourdis ce matin d'avoir sarclé dans la rosée; pour les dégourdir, j'ai dévidé votre fil. Ensuite j'ai été chercher votre vache que ce

drôle de vacher n'avoit pas ramenée hier au soir du bois. Je l'ai mise dans notre étable; j'ai donné de la litière fraîche au petit veau; j'ai fait votre lit, le mien aussi; la vache a du foin; notre dîner cuit; vous n'avez rien à faire qu'à vous tranquilliser, et je ne veux pas m'en aller: c'est-il clair cela?

MARCELLE.

Mais écoute: je suis un peu fatiguée; et je voudrois dormir: tu ne peux pas dormir pour moi; et si tu restes, tu me réveilleras.

FIRMIN.

Je ne vous réveillerai point, parce que je vais m'amuser à lire ces fables; et en lisant des yeux, comme madame lit toujours quand elle se promène, je ne ferai point de bruit.

MARCELLE.

Si fait, si fait.

FIRMIN.

Non, non: ma mère.

MARCELLE.

Nous allons voir; je t'avertis que je dors.

FIRMIN.

Bonne nuit.

MARCELLE, à part.

Faisons semblant de dormir; c'est le seul moyen de le faire aller voir son Agathe. (Elle fait semblant de dormir: Firmin lit, et la regarde de temps

en temps; après un assez long silence, il se lève, s'approche doucement de sa mère, et dit à voix basse.)

FIRMIN.

Dors, dors, ma bonne et tendre mère; j'ai tant de plaisir à te voir reposer! Quand j'étois enfant, tu ne me quittois pas, tu veillois sur mon sommeil: il est bien juste qu'à mon tour je veille aussi sur le tien, et que je rende à ta vieillesse tous les soins que tu donnas à mon enfance. Dors, ma bonne mère, dors!

SCENE II.

AGATHE, FIRMIN, MARCELLE, endormie.

AGATHE.

Bon jour, mon ami. . . .

FIRMIN, à voix basse.

Chut donc! Ma mère dort. Ah! c'est toi, ma chère Agathe; que je suis aise de te voir! Mais parlons bas, je t'en prie.

AGATHE, à voix basse.

Est-ce qu'elle est malade, ta mère?

FIRMIN, à voix basse.

Non, mais cela lui fait du bien de dormir; prenons garde de la réveiller. Et toi, comment te portes-tu? Tu es encore plus jolie aujourd'hui

qu'hier ! Mets-toi là, ne fais pas de bruit, et dis-moi bien doucement si tu m'aimes toujours ?

AGATHE, à voix basse.

Voilà une bonne question ! Est-ce que l'on aime autrement que pour toujours ? Mais d'où vient n'es-tu pas venu ce matin ?

FIRMIN, à voix basse.

Ma bonne amie ! je n'ai pas pu ; j'ai travaillé pour ma mère.

AGATHE, haut.

En ce cas vous ne m'avez pas regrettée.

FIRMIN, à voix basse.

Chut donc ! . . . . Oh ! si fait ! dès que je ne te vois plus, je te regrette.

AGATHE, à voix basse.

J'avois tant de choses à te dire ! d'abord, notre mariage . . . .

FIRMIN, haut.

Ah ! ah ! notre mariage . . .

AGATHE, à voix basse.

Chut donc ! toi-même . . .

FIRMIN, à voix basse.

J'ai peur que nous ne la réveillions : tiens, ne causons pas ; embrassons-nous, cela fera moins de bruit.

AGATHE, haut.

Non pas, s'il vous plaît ! tenez-vous tranquille, ou je vais parler tout haut.

FIRMIN, à voix basse.

Paix donc, paix donc: quel train tu fais! tu vas réveiller ma mère.

AGATHE, à voix basse.

Ecoute donc ce que j'ai à t'apprendre. Tu connois bien M. Giraut, le fermier de ma marraine?

FIRMIN, à voix basse.

Oui: eh bien?

AGATHE, à voix basse.

Eh bien! il est amoureux de moi.

FIRMIN, haut.

M. Giraut est amoureux . . .

AGATHE, à voix basse.

Paix donc! quel train tu fais! tu vas réveiller ta mère. M. Giraut est amoureux de moi, et il est venu ce matin me demander à mon père. Il lui a conté, je ne sais pas quoi, qu'il étoit déjà bien riche; qu'il le seroit bientôt davantage, parce qu'aujourd'hui même ma marraine renouvelle ses baux, et que la ferme est excellente; enfin, il a fait le détail de tous ses journaux de terres, de tous ses quartiers de vignes, pour prouver que je serois heureuse avec lui. Mon père, qui est bon et brusque, comme tu sais, lui a répondu que c'étoit à moi à régler tous ces comptes-là; il m'a appelée, et m'a dit: Tiens, ma fille, voici encore un épouseur; tu m'as déjà parlé de Firmin: vois celui des deux

qui te plaît davantage, ce sera celui que je choisirai.

FIRMIN, *à voix basse.*

Ah! l'honnête homme que ce M. Thibaut! Oh! je me doutois bien que M. Giraut ne lui conviendroit pas; il a une trop mauvaise réputation.

AGATHE, *à voix basse.*

J'ai répondu à mon père que, par politesse pour M. Giraut, je ne m'expliquerois pas tout de suite; mais qu'avant ce soir il auroit une réponse. Mon père a dit que c'étoit bon; et j'ai vîte couru t'apprendre ces bonnes nouvelles.

FIRMIN, *à voix basse.*

Combien je te remercie! Mon Agathe, ma chère Agathe! nous serons donc mariés! tu seras donc à moi! et pour toujours encore! Ah! si, avec cela, ma mère peut se bien porter, si elle peut vieillir entre nous deux; je ne désirerai plus rien dans le monde, que de voir une petite Agathe qui ait le coeur et le visage de celle-là qui est à moi.

AGATHE, *à voix basse.*

Mon ami, si tu venois dire un petit bonjour à mon père, avant qu'il sache que c'est toi que j'ai choisi?

FIRMIN, *à voix basse.*

Je le veux bien: mais . . . c'est que . . . Il est vrai qu'elle n'a pas besoin de moi quand elle

dort...; et puis.... je serai de retour avant qu'elle soit éveillée.

AGATHE, à voix basse.

Oui, oui: viens toujours. (à Marcelle.) Bon jour, ma mère! je suis fâchée de m'en aller sans vous embrasser.

FIRMIN, à voix basse.

Baise-lui tout doucement la main, et viens vîte. (Agathe baise la main de Marcelle, et Firmin aussi. Ils s'en vont avec précaution.)

SCENE III.

MARCELLE, seule.

Ces pauvres enfans! que de plaisir j'aurois perdu, si je n'avois pas fait semblant de dormir! Quand mon mari vivoit, et qu'il me faisoit la cour, il y a bien long-temps de cela, je croyois que rien au monde ne pouvoit valoir le bonheur d'être aimée d'un mari tendre et bon: je me trompois; un fils vaut mieux encore. L'amour maternel n'est mêlé d'aucun de ces petits tourmens qui troublent souvent l'autre amour. Point de jalousie, point de défiance. On n'a pas même besoin d'être chérie autant qu'on chérit: on aime son fils, cela suffit; et quand on en est aimée, comme je le suis, c'est un surcroît de bonheur que notre ame a peine à soutenir. Mais que me veut M. Giraut?

SCENE IV.

MARCELLE, GIRAUT.

GIRAUT.

Dieu vous garde, madame Marcelle! Eh bien! comment va la santé?

MARCELLE.

Assez bien, monsieur Giraut. Et la vôtre?

GIRAUT.

Comme cela. Les temps sont bien durs, madame Marcelle!

MARCELLE.

Oui: les gens riches s'en plaignent beaucoup.

GIRAUT.

Le fils de madame la comtesse tire de temps en temps de petits mandats sur moi, qui ne me réjouissent guère. Je n'ose pas m'en plaindre à madame de Gircour, parce qu'elle est bien vieille, et que, si elle venoit à mourir, M. le comte, fâché contre moi, ne me laisseroit pas ma ferme: de sorte qu'il faut payer mes quartiers à madame, envoyer de l'argent à monsieur; et par dessus tout cela, renouveler mes baux aujourd'hui.

MARCELLE.

Mais cela ne vous coûtera rien, de renouveler vos baux.

GIRAUT.

Qu'appelez-vous, rien? Ne faut-il pas donner mille écus au factotum de madame? à ce M. Finaut qui fait si fort l'important? Si je ne lui donnois pas ce pot de vin, il seroit capable de me faire ôter le bail; et je perdrois alors, non-seulement ma ferme, mais toutes les avances que j'ai faites au fils de madame. Or, ces mille écus, il faut les trouver; et voilà justement ce qui m'embarrasse.

MARCELLE.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir pas vous les offrir.

GIRAUT.

Oh! ce n'est pas pour cela que je vous en parle: mais vous sentez que, dans une pareille circonstance, on ramasse tout son petit avoir: et en cherchant dans de vieux papiers que je n'avois pas encore eu le temps d'examiner depuis trois mois que mon père est mort, j'ai trouvé un petit billet de feu monsieur votre mari, dont il est nécessaire que vous ayez connoissance.

MARCELLE.

Un billet de mon mari? monsieur Giraut! Mon dieu! vous me faites trembler!

GIRAUT.

Rassurez-vous; ce n'est pas une si grande affaire. Je crois l'avoir sur moi, ce billet; oui,

le voici, tenez: ce n'est pas grand' chose; il ne s'agit que de mille écus.

MARCELLE.

Ah! mon dieu! monsieur Giraut! mille écus!

GIRAUT.

Oui; c'est venu fort à propos, car vous voyez que c'est tout juste le pot de vin qu'il faut payer à ce fripon de M. Finaut.

MARCELLE, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. (haut) Le billet est bien de mon mari; voilà bien son écriture: mais, monsieur Giraut! ce billet est bien ancien, il a trente ans; et vous n'ignorez pas . . .

GIRAUT.

Non, non; le billet n'a pas trente ans: diable! ne badinons pas. S'il les avoit, il ne vaudroit rien. Il y auroit prescription. Mais, à la vérité, il aura trente ans demain. Voilà pourquoi, madame Marcelle! il est indispensable que vous le payiez aujourd'hui.

MARCELLE.

Nous vous le renouvellerons, mon fils et moi; nous engagerons notre maison, notre jardin, tout ce que nous possédons: mais, de grâce, monsieur Giraut! accordez nous un peu de temps. Vous sentez bien . . .

GIRAUT.

Oh! de tout mon coeur; je vous donnerai tout le temps que l'on me donne à moi-même. Ce n'est que ce soir que l'on signe les baux; ainsi, pourvu que vous me remettiez ce soir mes mille écus, je suis content.

MARCELLE.

Hélas! j'ai bonne envie de vous payer, bien bonne envie, je vous assure, et je cours de ce pas chez notre bailli qui m'a toujours fait amitié. Il a reçu un remboursement, ces jours passés; je vais faire tout au monde pour l'engager à me prêter ces mille écus.

GIRAUT.

Allez; je vous attends ici.

MARCELLE.

Ici?

GIRAUT.

Oui: cela vous gêne-t-il?

MARCELLE.

Non: mais c'est que mon fils va revenir surement, et je crains . . . Je vous demande en grâce, monsieur Giraut, ne lui parlez de rien: il est si sensible, ce jeune homme; vous le connoissez . . . Et si M.r le bailli me prête, je veux lui épargner l'inquiétude: s'il ne me prête pas, je lui aurai toujours sauvé un petit moment de chagrin.

GIRAUT.

GIRAUT.

Allez, allez, songez à votre affaire, et apportez-moi les mille écus.

(Marcelle sort.)

SCENE V.

GIRAUT, seul.

Je t'en défie; car le bailli m'a déjà prêté son argent. Ah! monsieur Firmin! vous vous donnez les airs d'aimer Agathe, et d'en être aimé de préférence à moi? Vous n'avez pas le sou, et vous plaisez! C'est trop insolent aussi; et je suis bien aise de vous donner une petite correction, dont vous vous souviendrez, j'espère. Le voici: nous allons voir comme il s'en tirera.

SCENE VI.

GIRAUT, FIRMIN.

FIRMIN.

Ah! c'est vous, monsieur Giraut! Par quel hasard? . . . . Mais où est ma mère?

GIRAUT.

Elle est dans le village.

FIRMIN.

Il ne lui est rien arrivé?

GIRAUT.

Non : elle est allée chez le bailli, pour une affaire qui me regarde.

FIRMIN.

Je m'en vais la chercher.

GIRAUT.

Elle m'a chargé de vous dire que vous l'attendiez ici.

FIRMIN.

Oui ?

GIRAUT.

Oui. Elle a ses raisons.

FIRMIN.

A la bonne heure.

GIRAUT.

Eh bien ! monsieur Firmin ! . . .

FIRMIN.

Le bailli est son ami, il ne la laissera pas revenir seule : n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

Eh ! n'avez pas peur, vous dis-je : et causons en l'attendant.

FIRMIN.

Volontiers, monsieur Giraut, volontiers. Vous avez bien des affaires aujourd'hui : on dit que vous renouvelez vos baux.

GIRAUT.

Que voulez-vous : chacun a ses petites oc-

cupations. Les uns ont une ferme dans la tête; les autres, une jolie fille. Celui-ci pense à l'amour; celui-là pense à l'argent. Moi, par exemple, je dois signer aujourd'hui un bail; vous, un contrat de mariage: il s'ensuivra que votre soirée sera plus gaie que la mienne.

FIRMIN, à part.

Je crois qu'il veut se moquer de moi. Voyons un peu à le lui rendre.

GIRAUT.

Que dites-vous?

FIRMIN.

Je dis que vous renouvelez mes douleurs; car je vois bien que vous voulez me parler de mademoiselle Agathe.

GIRAUT.

Justement.

FIRMIN.

Ah! monsieur Giraut! je suis le plus malheureux des hommes. Le coeur d'Agathe va m'être enlevé: j'ai appris, ce matin, que j'avois un rival.

GIRAUT.

Qui vous a dit cela?

FIRMIN.

Une personne qui me dit toujours tout ce qu'elle sait; c'est Agathe elle-même.

GIRAUT.

Et vous l'a-t-elle nommé, ce rival?

FIRMIN.

Non. Mais elle m'a dit que c'étoit un jeune homme charmant, de la plus jolie figure du monde, aimable, riche, rempli d'esprit; et joignant à tout cela une grâce dans les manieres, une douceur dans le parler, une gentillesse dans les propos, une . . .

GIRAUT.

Et vous ne devinez pas qui c'est?

FIRMIN.

Non: j'ai beau chercher dans le village, je ne vois point . . . .

GIRAUT.

Je m'en vais vous le dire, si vous voulez: c'est moi . . .

FIRMIN.

Cela n'est pas possible; songez donc au portrait qu'on m'a fait.

GIRAUT.

Je vous répète que c'est moi; et votre franchise m'engage à vous ouvrir mon coeur tout entier.

FIRMIN.

Pardi! je vais donc voir de belles choses.

GIRAUT.

Dites-moi d'abord si vous aimez beaucoup mademoiselle Agathe.

FIRMIN.

Franchement, je ne l'aime pas plus qu'elle ne m'aime ; mais il y a un peu de temps que cela dure. Agathe et moi nous sommes du même âge ; et nous n'étions pas plus hauts que cela, que nous nous appelions mari et femme. Tout ce que j'avois, étoit à Agathe ; tout ce qui lui appartenoit, étoit à moi : nous allions à l'école ensemble, et je savois toujours la leçon d'Agathe, comme Agathe savoit toujours la mienne : c'étoit égal au magister, et cela nous faisoit plaisir. Enfin, monsieur Giraut ! jamais on ne vit d'amitié si tendre ; et cette amitié a toujours été en augmentant depuis notre enfance jusqu'à ce matin.

GIRAUT.

Plus elle est vieille, et plutôt elle doit finir ; je crois même que le moment en est arrivé.

FIRMIN.

Vous croyez cela ?

GIRAUT.

Oui, et voici mes raisons : J'ai ici un petit billet de feu M. votre père, qui devoit mille écus au mien. Par des circonstances trop longues à vous détailler, j'ai besoin de ces mille écus, pour lesquels madame Marcelle est aussi engagée : à l'heure qu'il est, elle cherche dans la bourse de tous ses amis de quoi acquitter cette dette. Mais

j'ai de fortes raisons de penser qu'elle ne trouvera pas ce qu'il lui faut ; et dans ce cas, ce soir même, je fais saisir votre maison, vos meubles, et madame votre mère ira coucher en prison.

FIRMIN.

Que dites-vous ?

GIRAUT.

Ecoutez jusqu'au bout. Comme je suis votre ami, et que je vous vois tourmenté de l'idée d'avoir un rival et du danger de votre mère, je veux vous délivrer à la fois de ces deux embarras-là. Vous n'avez qu'à me céder Agathe, je vous donnerai quittance du billet de votre père ; madame Marcelle ne courra plus le moindre péril, et vous n'aurez plus d'inquiétude sur le rival dont vous m'avez parlé. Si ce parti ne vous convient pas ; permis à vous de le refuser, et de laisser aller votre mère en prison. Que dites-vous ? vous ne répondez rien ?

FIRMIN.

Hélas ! je respire à peine.

GIRAUT.

Vous êtes troublé. Je veux vous laisser le temps de vous remettre. Je reviendrai dans une heure savoir ce que vous aurez décidé. Mais ne perdez pas de vue l'état de la question : mille écus ce soir, ou Agathe, ou votre mère en prison. Pensez-y ; et d'après votre réponse, j'épouse Agathe, ou je vais

chercher les huissiers. Sans adieu, monsieur Firmin!

(Il sort.)

SCENE VII.

FIRMIN, seul.

Je demeure immobile de surprise et de douleur! Comment! il faut perdre ma mère, ou céder ma maîtresse! Ma mère, à qui je dois tant! ma mère, dont le moindre bienfait est de m'avoir donné la vie! Je la verrois à son âge traînée dans une prison, où, sans secours, sans consolation, elle ne mangeroit qu'un pain noir, qu'on lui épargneroit encore, et qu'elle tremperoit de ses pleurs! Non.... Je ne le souffrirai pas; non, grâces au ciel! je ne suis pas capable de le souffrir... Je mourrois plutôt mille fois... Mais abandonner Agathe! manquer à tant de promesses, à tant de sermens, pour la voir passer dans les bras d'un autre, et la livrer moi-même à mon rival!... Jamais, non jamais. Cet effort est au-dessus de moi. Ma mère! mon Agathe! je ne puis choisir entre vous deux; mon coeur vous chérit également: je sens même, oui, je sens... Allons vîte trouver ma mère, pour qu'Agathe ne l'emporte pas.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCELLE, FIRMIN.

MARCELLE.

Monsieur Giraut m'avoit promis de te cacher notre malheur: il ne m'a pas tenu parole.

FIRMIN.

Je lui en sais gré, ma mère. S'il vous arrivoit quelque chose d'heureux, je serois fâché de ne pas l'apprendre; mais je le serois bien davantage, d'ignorer un de vos chagrins.

MARCELLE.

Tu ne l'aurois su que trop tôt: il falloit bien finir par te le dire, puisque personne ne peut venir à notre secours.

FIRMIN.

Vous n'avez donc plus d'espérance?

MARCELLE.

Aucune, mon cher ami: tu viens d'entendre toi-même ce que m'ont répondu le père Thomas et la veuve Mathurine. Auparavant j'avois été chez le bailli: il a prêté son argent. Deux autres de mes anciens amis, à qui même j'ai rendu service autrefois, m'ont reçue à merveille, m'ont fait les offres les plus obligeantes, m'ont

embrassée plusieurs fois; mais quand j'ai parlé des mille écus, leur visage s'est alongé, ils ont cessé de m'embrasser; et en me conduisant doucement vers la porte, ils m'ont donné mille raisons pour aller m'adresser à leur voisin. Enfin, mon cher enfant, je n'ai plus de ressource, et je n'espère rien que de la pitié de M. Giraut.

FIRMIN.

Cela étant, ma mère, tout est perdu.

MARCELLE.

Non, tout ne l'est pas, puisque le danger ne peut te regarder. Tu n'es pour rien dans tout ceci; tu n'étois pas au monde quand ce malheureux billet fut signé. M. Giraut n'a rien à te demander, et voilà ce qui me console. M. Giraut vendra ma maison, mes meubles, tout ce que je possède, il est le maître. Cela ne suffira pas pour le payer; eh bien! je suis prête à me rendre en prison: mais tu resteras libre, toi, tu épouseras ton Agathe, tu demeureras chez elle, tu seras heureux, et cette idée empêchera ta mère d'être malheureuse. Va, mon fils! j'ai du courage contre un malheur qui ne menace que moi; et M. Giraut ne peut pas me faire beaucoup souffrir, puisqu'il ne peut te faire du mal.

FIRMIN.

Ma mère, ma bonne mère, comme vous me traitez! comme vous connoissez mal mon coeur!

Moi libre, tandis que vous seriez dans la captivité! Moi heureux, quand vous seriez malheureuse! Et vous pouvez le penser! et vous pouvez me le dire! Tenez, ma mère, si je vous le pardonne, c'est la plus grande marque de tendresse que mon coeur puisse vous donner. Ne parlons plus; je vous en prie, ni d'Agathe ni de mariage; occupons-nous de vous seule: occupons-nous de vous sauver; ou si nous ne le pouvons pas, parlons du moins de souffrir ensemble.

MARCELLE.

Hélas! mon ami, malgré mes chagrins, tu me fais verser des larmes de joie: ta tendresse pour ta mère, l'amour si pur et si vrai que tu as pour elle, l'empêcheront toujours d'être malheureuse. Mais comment veux tu faire? Giraut demande son argent; nous n'en avons point, et je ne puis en trouver.

FIRMIN.

Avez-vous été chez madame la comtesse?

MARCELLE.

A quoi bon y aller? madame la comtesse elle-même est dans le besoin: elle a un bon coeur, je le sais, mais elle est trop pauvre pour pouvoir nous être utile.

FIRMIN, à part.

Giraut va venir: il faut éloigner ma mère. (haut) Allez-y, je vous le conseille, allez-y. Je

sais bien qu'elle ne peut vous prêter les mille écus : mais c'est aujourd'hui le renouvellement de ses baux ; Giraut restera surement son fermier, et elle peut lui dire un mot en notre faveur ; elle peut l'engager à nous donner du temps. Allez trouver madame la comtesse, parlez lui d'Agathe ; c'est sa filleule ; elle l'aime aussi : contez-lui toutes nos peines ; tâchez de l'intéresser pour nous. Que sait-on ? Elle vous donnera peut-être quelque conseil ; à coup sûr elle vous plaindra, et cela soulage toujours. Allez au château, ma mère : moi, pendant ce temps, je chercherai de mon côté les moyens d'engager M. Giraut à nous accorder un an ou deux.

MARCELLE.

Tu le veux, mon fils ? j'y consens : mais c'est bien pour le plaisir de faire ce que tu veux ; car je n'espère rien de madame la comtesse. Adieu, mon ami ! ne t'éloigne pas ; je serai bientôt de retour, et j'ai tant besoin d'être avec toi. (Elle sort.)

SCENE II.

FIRMIN, seul.

Enfin je respire, et Giraut peut venir ; nous serons seuls. Voilà déjà l'effet du malheur : j'ai désiré de voir sortir ma mère ; je lui ai menti pour l'éloigner de moi. Ah ! que ces deux ef-

forts-là m'ont été nouveaux et pénibles! Il va donc venir: et que lui dirai-je? Agathe, ma chère Agathe! non, je ne puis vous abandonner; je ne puis consentir à vous livrer à un homme indigne de vous posséder. Car, du moins, si vous deviez être heureuse; si j'étois sûr, en renonçant à vous, de demeurer le seul à plaindre; ce seroit un motif de consolation: mais Giraut n'a rien de ce qu'il faut à Agathe; Giraut n'est pas assez sensible pour devenir un bon mari; et en lui cédant ma maîtresse, je rends ma maîtresse malheureuse à jamais. Cette idée est horrible, et fait évanouir tout mon courage. Mais ma mère . . . J'entends quelqu'un, c'est Giraut sans doute . . . Non: c'est M. Thibaut, le père de ma chère Agathe.

SCENE III.

FIRMIN, THIBAUT.

THIBAUT.

Bon jour, Firmin! Ta mère n'y est pas?

FIRMIN.

Non: monsieur Thibaut; elle est sortie. Lui voulez-vous quelque chose?

THIBAUT.

Je voulois lui parler de toi.

FIRMIN.

De moi?

THIBAUT.

Oui, de toi et de ma fille. L'un ne va guère sans l'autre; n'est-il pas vrai?

FIRMIN, soupirant.

Ah!

THIBAUT.

Ah! te voilà comme ma fille. Elle ne me répond pas autrement quand je lui parle de toi. Pardi! je serai bien heureux, moi qui aime à causer le soir au coin du feu, quand vous serez mariés ensemble, et qu'assis entre vous deux, j'entendrai des soupirs à droite, et puis des soupirs à gauche: cela fera une jolie conversation!

FIRMIN.

Si j'avois le bonheur d'être le mari de mademoiselle Agathe, je ne soupirerois plus.

THIBAUT.

Je l'espère. C'est de ce mariage-là que je venois parler à ta mère.

FIRMIN.

De mon mariage avec Agathe?

THIBAUT.

Je compte qu'il se fera demain.

FIRMIN.

Demain! demain! monsieur Thibaut! ah! que nous en sommes loin! (Il soupire.)

THIBAUT.

De demain? Va, je t'assure qu'avec de la patience, nous finirons par y arriver. Mais il ne s'agit pas de compter les heures; il est question d'un secret que je venois confier à ta mère: et que je vais te dire, à toi, parce qu'au fait, c'est toi qu'il intéresse le plus, et que je te crois bon et serviable.

FIRMIN.

Je vous écoute, monsieur Thibaut.

THIBAUT.

Tu sauras que M. Giraut, le fermier de madame la comtesse, est venu me demander ma fille en mariage. Giraut est plus riche que toi; mais je le crois un fripon, et dès-lors son bien est un tort. Tu es pauvre, toi; mais tu es honnête homme, et ma fille t'aime: ainsi, il ne te manque rien. Tu auras donc mon Agathe; je l'ai laissée exprès maîtresse de son choix, pour que tu lui en eusses toute l'obligation, et elle tout le plaisir. C'est ce soir que tu seras choisi par elle, et alors . . .

FIRMIN, *tristement.*

Cela n'est pas sûr; monsieur Thibaut! cela n'est pas sûr. . .

THIBAUT.

Fais-moi le plaisir de me dire, qui pourroit s'y opposer, quand Agathe et toi le désirent, que ta mère y consent, et que je le veux bien?

FIRMIN.

Cela ne suffira pas.

THIBAUT.

Non! et qui pourra l'empêcher?

FIRMIN.

Mon malheur.

THIBAUT, le contrefait.

Ton malheur! En effet, tu es un garçon bien à plaindre! Ma fille ne rêve qu'à toi, elle ne parle que de toi; sitôt que je veux faire l'éloge de quelqu'un, elle cite toujours une bonne qualité de Firmin qui l'emporte sur celle que je loue: ta mère t'adore: moi, je t'estime et je t'aime; je laisse ma fille maîtresse de suivre le penchant qu'elle a pour toi: et quand je t'annonce tout cela, tu prends ce moment pour te plaindre de ton sort! Morbleu! ne m'interromps plus; entends-tu? ou je me fâche tout de bon. Où en étois-je? tu m'as troublé.

FIRMIN.

Ce n'étoit pas mon intention. Vous me disiez que je serois choisi par Agathe: eh! puissiez-vous dire vrai!

THIBAUT.

Je ne mens jamais: entends-tu? Ce qui m'a fait le plus de plaisir en toi, c'est de te voir rechercher ma fille, quoique j'aye dit hautement qu'elle n'auroit point de dot, et que j'avois besoin de tout mon bien pour soutenir

son frère, que j'ai placé à la ville chez un riche négociant. Mais tu ne sais pas pourquoi j'ai dit cela? tu ne sais pas pourquoi je n'ai pas voulu donner de dot à ma fille?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut.

THIBAUT.

C'est pour son bien: c'est pour qu'elle en fût plus riche. (Firmin le regarde.) Oui, sans doute: tu as beau me regarder. Le plus beau présent que j'aye pu faire à ma fille, a été de ne lui rien donner: parce qu'Agathe, se croyant sans dot, s'en est fait une de sa sagesse, de son économie, de son amour pour le travail; et si elle avoit cru être riche, elle auroit peut-être négligé ce trousseau-là. J'avois encore une autre raison: c'est qu'Agathe, passant pour n'avoir rien, ne pouvoit être recherchée que par quelqu'un véritablement amoureux d'elle: et autant je haïrois un gendre qui auroit épousé ma fille pour son argent, autant j'aimerai celui qui ne l'épouse que pour son coeur. Comme je suis sûr à présent que c'est pour cela seul que tu l'épouses, je ne fais pas difficulté de t'avouer que mon projet a toujours été de donner quatre mille francs à ma fille.

FIRMIN, transporté.

Quatre mille francs! monsieur Thibaut! quatre mille francs! c'est-il possible! Ah! quel

bon-

bonheur! quelle joie! C'est trop, c'est trop de mille francs. Que je suis heureux, monsieur Thibaut! (Il lui saute au cou.) Que je suis heureux! Oui, j'épouserai votre fille: oui, cela est sûr à présent; rien ne peut plus s'y opposer, et l'amour que j'ai pour elle peut seul égaler mon bonheur.

THIBAUT, étonné.

Comment donc? ces quatre mille francs rendent-ils ma fille plus jolie?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut! non, ce n'est pas cela. Oh! mon dieu, non: c'est impossible. Mais si vous saviez, si vous pouviez deviner quelle joie, quel plaisir me causent ces quatre mille francs!

THIBAUT, à part.

Je le vois bien.

FIRMIN.

Si vous connoissiez à quel point .... Et, dites-moi, pouvez-vous me donner cet argent avant ce soir?

THIBAUT.

Avant ce soir?

FIRMIN.

Oh! tâchez, tâchez, monsieur Thibaut, de me rendre ce service. Jamais je n'ai rien désiré avec tant d'ardeur, et vous ne pouvez pas

avoir d'idée du plaisir que j'aurai à recevoir ces quatre mille francs.

THIBAUT.

Mais, entendons-nous donc. Quand je te fais cette confidence, uniquement parce que je crois que tu n'aimes pas l'argent, tu montres une joie, tu fais éclater des transports qui me font presque repentir de ce que je t'ai dit, et me donnent de l'inquiétude pour ce que j'ai encore à t'apprendre.

FIRMIN.

Parlez, parlez, et ne craignez rien. Allez, mon coeur ne vous est pas connu : ce n'est pas l'argent que j'aime ; mais ces quatre mille francs . . . .

THIBAUT.

Semblent t'avoir tourné la tête. Je l'ai tout prêt, cet argent, et je me faisois un plaisir de le remettre dans tes mains en signant le contrat de ma fille : mais un malheur affreux, arrivé à mon fils, vient déranger tous mes projets.

FIRMIN.

O ciel !

THIBAUT.

Tu sais que j'ai placé mon fils chez le plus riche négociant de la ville, et que, grâces à sa bonne conduite, il est devenu son caissier ; il vient de m'écrire dans le dernier désespoir, qu'on a volé dans sa caisse cent cinquante louis

dont il est responsable; et il ajoute qu'il mourra de douleur s'il ne peut remplacer cet argent d'ici à demain. Tu juges que mon premier devoir c'est de sauver l'honneur de mon fils, avant la dot de ma fille. Agathe n'y perdra rien par la suite; mais pour le moment il ne me reste pas un écu.

FIRMIN, à part.

Ma joie n'a pas duré long-temps.

THIBAUT.

Voilà le secret que je venois confier à ta mère: je t'estime assez pour t'en faire part, pour te prier même de partir à l'instant, et d'aller porter à mon fils l'argent que j'avois destiné pour toi. . . . Tu ne me réponds rien . . . tu rêves . . . Est-ce que tu désapprouves l'emploi que j'en fais?

FIRMIN.

J'en suis bien loin, monsieur Thibaut, j'en suis bien loin: et je ferois de même à votre place. Agathe n'a pas besoin de dot: celui qui sera son époux, sera trop heureux encore.

THIBAUT.

Comment! ne t'ai-je pas dit que ce seroit toi?

FIRMIN.

Rien n'est plus incertain, malheureusement.

THIBAUT.

Mais tu n'y penses pas, Firmin. Quand je t'ai parlé de quatre mille francs, tu ne doutois pas d'é-

pouser Agathe; et à présent que je suis forcé de disposer de sa dot, tu n'es plus sûr de l'épouser?

FIRMIN, vivement.

Ce que vous dites n'est que trop vrai.

THIBAUT, le regarde d'un air mécontent.

Puis-je du moins compter sur vous, pour aller porter cet argent à la ville? elle n'est qu'à une demi-lieue: me rendrez-vous ce petit service?

FIRMIN.

J'y aurois plus de plaisir que vous: mais dans ce moment je ne puis m'éloigner. Ma mère a besoin de moi; elle en a trop besoin, ma pauvre mère. Ce soir, ou demain, j'irai où vous voudrez.

THIBAUT.

Ce soir ou demain il sera trop tard. Adieu, monsieur Firmin!

FIRMIN.

Vous êtes fâché?

THIBAUT.

Point du tout: je ne me fâche que contre mes amis. (Il s'en va.)

FIRMIN, le rappelant.

Monsieur Thibaut! Monsieur Thibaut! écoutez-moi, je vous en prie.

THIBAUT, dans la coulisse.

J'ai tout entendu.

SCENE IV.

FIRMIN, seul.

Il me quitte avec l'air de la colère. Hélas! il en seroit honteux s'il savoit tout ce que je souffre, s'il savoit combien il a augmenté mes maux par ce moment d'espérance qu'il m'a donné et ravi sur le champ. Quel bonheur c'eût été pour moi de pouvoir délivrer ma mère avec la dot de ma maîtresse! de sauver ce que j'ai de plus cher, par ce que j'aime plus que ma vie! Ah! j'aurois été trop heureux! La fortune ne l'a pas voulu. Tout se réunit contre ma mère: elle n'a plus que moi, que moi seul .... Eh bien! seul, je dois lui suffire; seul, je dois lui tenir lieu de tout. Pourvu que la vue d'Agathe ne vienne pas m'affoiblir!.., Loin d'elle j'aurai du courage; mais si je la revois, je n'en aurai plus. Voici Giraut; mon coeur m'abandonne déjà.

SCENE V.

GIRAUT, FIRMIN.

GIRAUT.

Me voici, monsieur Firmin. Je crois vous avoir donné le temps de faire toutes vos réflexions; je viens chercher votre réponse.

FIRMIN.

Monsieur Giraut, je vous supplie de m'écou-

ter un moment sans vous fâcher, sans vous ennuyer de ce que je vais vous dire. Je suis bien à plaindre, voyez-vous, et les malheureux parlent longuement.

GIRAUT.

Ne vous gênez pas; j'ai de la patience, et je suis venu pour écouter.

FIRMIN.

Vous êtes mon rival, vous désirez de m'enlever Agathe; cela est juste, et je ne vous en fais pas un crime: mais vous ne désirez pas de me voir mourir de douleur; cela ne vous rendroit pas plus heureux, n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

Il n'est pas question de votre mort: il est question de me payer ce qui m'est dû, ou de renoncer à Agathe. Voilà le point dont il s'agit, et sur lequel il me faut une réponse positive.

FIRMIN.

Et c'est cette réponse si terrible que je ne puis faire sans mourir.

GIRAUT.

Ne croyez pas cela, monsieur Firmin. Si l'on mouroit toutes les fois qu'on le dit, il n'y auroit presque plus de vivans dans ce monde. Moi, qui vous parle, j'ai eu de très-grands chagrins, et vous voyez comment je me porte.

FIRMIN.

D'abord, il ne faut rien vous déguiser. Je suis certain du coeur d'Agathe, je suis sûr d'en être aimé autant que je l'aime; et vous pouvez compter d'avance que ce sera moi qu'elle choisira pour épouser.

GIRAUT.

En ce cas, je n'ai plus rien à vous dire, et c'est madame votre mère seule que cette affaire-ci regarde. Serviteur, monsieur Firmin. (Il veut s'en aller.)

FIRMIN, le retenant.

Arrêtez, arrêtez, je vous en prie.

GIRAUT.

Il me semble que vous avez tout dit.

FIRMIN.

Vous demandez que je vous cède Agathe: mais réfléchissez que, même en faisant ce que vous voulez, vous n'en serez pas plus heureux.

GIRAUT.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? Est-on malheureux d'épouser celle que l'on aime?

FIRMIN.

Oui, quand on n'en est pas aimé.

GIRAUT.

Et voilà positivement le motif de ma haine et de ma conduite envers vous. C'est vous, vous seul, qui m'empêchez d'être aimé d'Agathe; et ce n'est pas la première fois que je vous trouve sur mon

chemin; par tout où je suis avec vous, on vous cherche, et l'on me repousse; aux deux dernières fêtes du village vous m'enlevâtes le prix de l'arc. Je ne vous l'ai pas pardonné; je vous dis franchement que je vous déteste, que je vous ferai le plus de mal que je pourrai; et si je ne puis vous chasser du coeur d'Agathe, je me vengerai du moins de vous voir toujours préféré à moi.

FIRMIN.

Mais vous vous en vengez sur vous-même: mais le coeur d'Agathe est à moi, et il m'appartiendra toute sa vie. Vous ne connoissez pas ces coeurs-là; Monsieur Giraut, c'est un pays qui vous est étranger. Vous ne savez pas qu'Agathe ne vous choisira pour époux que dans le premier moment de colère que lui causera mon feint abandon; que, ce premier moment passé, elle en sera désolée; que son amour pour moi se réveillera plus fort que jamais; que si elle apprend surtout que c'est pour sauver ma mère que j'ai renoncé à sa main, elle m'aimera cent fois davantage: elle me regrettera cent fois plus; et l'idée de l'affreux marché que vous m'avez proposé, vous ôtera pour jamais sa tendresse, et peut-être son estime. Serez-vous heureux, monsieur Giraut?

GIRAUT.

Je ne suis pas si grand raisonneur que vous, monsieur Firmin; vous passez vos journées à lire tous

les beaux livres du château, et vous me répétez ici ce que vous avez lu ce matin. Je ne lis rien moi, que mon livre de comptes ; et je n'ai pour me conduire que le bon sens que m'a donné ma mère.

FIRMIN.

Vous avez eu une mère?

GIRAUT.

La belle demande! Apparemment.

FIRMIN.

D'après la proposition que vous m'avez faite, je ne l'aurois pas cru.

GIRAUT.

Tout cela et rien, c'est la même chose. Il ne s'agit que de deux partis : c'est que votre mère aille en prison, ou bien que j'épouse Agathe. Voilà sur quoi il faut me répondre. Qu'Agathe ensuite m'aime ou me haïsse, me fasse enrager ou tout ce qui lui plaira, c'est mon affaire, entendez-vous? La vôtre, c'est de vous décider.

FIRMIN.

Mais, monsieur Giraut, vous aimez l'argent, n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

L'argent? L'argent a son mérite. Après?

FIRMIN.

Agathe n'a rien ; et pour épouser une fille qui n'a rien, vous perdez encore mille écus. Au lieu de

cela, écoutez ce que je vous propose: laissez-moi Agathe; laissez-moi ma mère; et je m'engage à vous servir toute ma vie, je serai votre domestique, le dernier de vos valets. Je labourerai vos champs; j'aurai soin de vos attelages; je ferai l'ouvrage de deux: vous ne me payerez pas. Je suis fort et robuste, je travaille bien. Achetez-moi, je me vends à vous.

GIRAUT.

Pardi! je le crois bien: le marché ne seroit pas mauvais. Vous vous estimez donc mille écus?

FIRMIN.

Hélas! je ne m'estime rien; et j'estime tout ma mère et Agathe. Laissez-les-moi toutes deux, et employez ma vie entière à tout ce que vous voudrez.

GIRAUT.

Ah ça! finissons tous ces contes-là. Je n'ai pas besoin d'un valet, et j'ai besoin d'une femme. D'abord, Agathe n'est pas si pauvre que vous le dites: je le sais de bonne part. Agathe me convient de toutes façons; et sans vous, M. Thibaut ne feroit pas difficulté de me la donner. L'amour, l'intérêt, le bon sens m'engagent à employer tous les moyens possibles pour l'emporter sur mon rival; et plus vous aimez votre mère, plus je persiste à vous donner le choix de la voir en prison, ou de céder Agathe. Votre réponse! que je m'en aille!

FIRMIN.

Ma réponse?

GIRAUT.

Oui, finissons.

FIRMIN.

Ah ciel!

GIRAUT.

Je vais chercher les huissiers.

FIRMIN.

Un moment . . .

GIRAUT.

Vous balancez toujours?

FIRMIN.

Ah! je dispute, mais je ne balance pas.

GIRAUT.

Eh bien? . . .

FIRMIN.

Eh bien . . .

GIRAUT.

Je suis las de tant d'incertitude, et je vais sur le champ . . . (*Il veut sortir.*)

FIRMIN, *l'arrêtant.*

Monsieur Giraut! . . .

GIRAUT, *s'en allant.*

Non, je ne reviens plus . . .

FIRMIN.

Eh bien! . . . . . eh bien! écoutez . . . . . Ecoutez . . . .

GIRAUT, s'en allant toujours.

Non, je n'écoute rien.

FIRMIN.

Agathe . . . . Agathe est à vous.

GIRAUT, revenant.

Ah! voilà parler, cela.

FIRMIN, pleurant.

Donnez moi la quittance de ma mère.

GIRAUT.

Un moment, s'il vous plaît. La voilà toute prête, cette quittance; mais comment voulez-vous qu'Agathe me croie, quand je lui dirai que vous renoncez à elle? Vous sentez bien qu'il faut que tout soit égal; et puisque j'irai dire moi-même à votre mère qu'elle ne me doit plus rien, il faut que vous disiez vous-même à Agathe que vous ne l'aimez plus.

FIRMIN.

Quoi! vous voudriez . . . .

GIRAUT.

Je veux la raison. Vous convenez vous-même qu'Agathe vous aime, et qu'elle doit vous choisir. Vous seul pouvez l'engager à ne plus vous aimer, et à me préférer à vous. Sans cela, vous feriez un marché de fripon, et moi je serois une dupe, et tout l'ordre seroit renversé.

Venez donc avec moi trouver Agathe; et je ne vous demande autre chose que de lui dire que vous ne l'aimez plus, et que vous consentez à son mariage avec moi.

FIRMIN, pleurant.

Jamais, jamais, monsieur Giraut. J'aurois beau faire un effort; ma langue malgré moi lui diroit que je l'aimerai toute ma vie.

GIRAUT.

Alors, malgré moi, je ferai arrêter madame Marcelle.

(Il veut s'en aller.)

FIRMIN.

Un moment, je vous en conjure: ayez pitié de moi, monsieur Giraut!

GIRAUT.

Décidez-vous donc.

FIRMIN.

Je vous promets, je m'engage à renoncer à Agathe. Mais n'exigez pas que je le lui dise moi-même, je n'en aurois jamais la force; ne l'exigez pas, monsieur Giraut! Je vous promets, je m'engage à le lui écrire, et vous porterez vous-même la lettre.

GIRAUT.

Non, non: Agathe voudroit une explication, et cette explication raccommoderoit tout. Venez tout-à-l'heure avec moi dire à Agathe que vous

ne l'aimez plus; et sur le champ je vais porter la quittance à votre mère. Si vous refusez .... Mais voici Agathe! ce moment va tout décider: si vous lui faites le moindre signe, si vous lui dites le moindre mot qui puisse lui faire soupçonner ce dont il s'agit; sans rien dire je vous quitte, et je vais faire arrêter votre mère.

FIRMIN.

Ah! du moins, si elle étoit là pour me soutenir!

SCENE VI.

GIRAUT, AGATHE, FIRMIN.

AGATHE.

Ah! je suis charmée de vous trouver ensemble, messieurs. Mon père est chez nous, et voici le moment où je dois me décider entre vous deux. Suivez-moi donc, s'il vous plaît, chez mon père; et promettez moi d'avance que vous n'en resterez pas moins bons amis, quel que soit le préféré.

GIRAUT.

Oh! mademoiselle, il s'est passé bien des choses depuis ce matin.

AGATHE, *gaiement.*

Comment! ne m'aimeriez-vous plus, par exemple? Je suis résignée à tous les malheurs.

GIRAUT.

Cette résignation vous sera peut-être nécessaire. Quant à mon amour, il est toujours le même, aussi vif, aussi tendre, aussi constant.

AGATHE, riant.

En ce cas-là, que puis-je craindre?

GIRAUT.

Demandez-le à monsieur Firmin.

AGATHE.

Firmin!... Mais qu'avez-vous donc? d'où vient cet air triste, et ces larmes qui baignent votre visage? Que vous est-il arrivé? Parlez, tirez-moi d'inquiétude; avez-vous quelque chagrin?

FIRMIN.

(Il dévore ses sanglots, et parle d'une voix tremblante; Giraut a les yeux sur lui, et suit tous ses mouvemens.)

Non, Agathe, non, je n'ai point de chagrin, il ne m'est rien arrivé... Mais j'ai une grace à vous demander, une grâce qui... me sera chère... C'est... (Il regarde Giraut.)... c'est... d'oublier le malheureux Firmin... de vivre heureuse, et... d'épouser monsieur Giraut. (à part.) Je n'en puis plus, je me meurs! (Il veut s'en aller.)

AGATHE, le retient.

Que dites-vous? Arrêtez, expliquez-vous; je ne vous comprends point.

GIRAUT.

Mademoiselle Agathe ne vous comprend point. Expliquez-vous plus clairement.

FIRMIN, faisant effort.

Ah bien, Agathe, mademoiselle Agathe, vous que . . . (Giraut le regarde, il s'arrête.) Je ne puis jamais être à vous . . . épousez monsieur Giraut . . . Je vous rends votre foi . . . . (avec un sanglot déchirant.) Je ne vous aime plus . . . (à part) Allons retrouver ma mère. (Il sort.)

SCENE VII.

AGATHE, GIRAUT.

AGATHE, stupéfaite.

Je rêve surement, ou je n'ai pas bien entendu.

GIRAUT.

Non, mademoiselle, vous ne rêvez point; et depuis deux heures que Firmin est avec moi, je puis vous assurer qu'il ne m'a parlé d'autre chose que de la difficulté qu'il trouvoit à vous dire ce qu'il vous a dit.

AGATHE.

Comment! vous étiez dans sa confidence?

GIRAUT.

Il y a long-temps, mademoiselle; et s'il faut ne vous rien déguiser, je ne me suis déclaré

votre

votre amant, que parce qu'il m'avoit avoué que son amour pour vous étoit passé. (Agathe le regarde, et rêve profondément.) Firmin est timide naturellement; jamais il n'auroit osé vous avouer son inconstance. Mais enfin, quand il s'est vu au dernier moment je lui ai conseillé moi-même de ne pas laisser aller les choses plus loin, et de vous épargner l'affront de le choisir pour en être ensuite refusée.

AGATHE, froidement.

Je vous en remercie.

GIRAUT.

Puis-je me flatter de quelque espoir, mademoiselle, à présent que vous voilà bien certaine de l'inconstance de Firmin? car, enfin, on ne peut pas en être plus certaine: il vous l'a dit lui-même; et ce n'est pas dans un moment de colère ou de dépit; c'est à l'instant de vous épouser, quand monsieur votre père vous laisse maîtresse de votre choix, quand il devoit tomber à vos genoux pour obtenir votre aveu; c'est dans ce moment-là qu'il vous a bien clairement articulé: Epousez monsieur Giraut, je ne vous aime plus. Vous l'avez bien entendu, n'est-il pas vrai, mademoiselle?

AGATHE.

Oui.

GIRAUT.

Eh bien, mademoiselle, suivrez-vous ses con-

seils? et serai-je assez heureux pour vous faire accepter mon coeur, ma ferme et ma fortune?

AGATHE.

Monsieur Giraut, ce n'est pas le moment de me faire une pareille question. Je vais retrouver mon père; ce soir, je vous répondrai.

GIRAUT.

Ah! je vous entends, charmante Agathe, et je suis le plus heureux des hommes. Me permettez-vous de vous suivre?

AGATHE.

Non; j'ai besoin d'être seule.

(Elle sort.)

SCENE VIII.

GIRAUT, seul.

Ne la perdons pas de vue, et allons porter à Firmin sa quittance: c'est le moyen de l'engager davantage à me tenir sa parole. Je connois la probité de Firmin; dès qu'une fois il aura reçu cette quittance, il n'osera plus regarder Agathe. Ainsi je ferai tourner à mon avantage jusques aux bonnes qualités de mon rival.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, THIBAUT.

THIBAUT.

Retourne chez nous, ma fille; je ne ferai qu'aller et venir.

AGATHE.

Mais quelle affaire si pressante vous force d'aller à la ville? Attendez à demain, mon père; il est déjà tard: pour peu que l'on vous retienne, vous reviendrez la nuit; vous savez que je n'aime pas cela.

THIBAUT.

Il est absolument nécessaire que j'y aille aujourd'hui; mais je n'y serai qu'un instant, et la demi-lieue n'est pas forte. Pendant ce temps, tu réfléchiras sur le choix que tu dois faire; et tu me diras, à mon retour, lequel, de Firmin ou de Giraut, tu choisis pour ton mari.

AGATHE, *tristement.*

Jusqu'à ce moment j'étois décidée; mais je ne le suis plus.

THIBAUT.

Voilà donc la cause de ce chagrin que j'ai remarqué sur ton visage. Je n'osois pas t'en

parler, parce que je me souviens que les amoureux n'aiment pas les questions: mais je me suis douté que tu étois brouillée avec Firmin.

AGATHE.

Plût-à-dieu que nous fussions brouillés! Cela n'empêche pas de s'aimer; au contraire.

THIBAUT.

Ah! si vous n'êtes pas brouillés, il devient plus difficile de vous raccommoder. Tu as donc beaucoup à te plaindre de Firmin?

AGATHE.

Beaucoup, mon père, beaucoup. Firmin n'est plus le même; il n'a plus le même amour: et malheuresement ma tendresse pour lui n'en peut diminuer; je le verrois, je crois, inconstant, que je l'aimerois encore. Tout cela me rend bien malheureuse, et j'aurois grand besoin de conseil.

THIBAUT.

S'il étoit d'usage que les filles fissent cas de ceux de leur père, je sais bien ce que je te conseillerois.

AGATHE.

Comme vous n'ordonnez jamais, on est toujours tenté de faire ce que vous dites. Voyons donc comment vous vous conduiriez à ma place.

THIBAUT.

Pour te répondre là dessus, il faudroit savoir précisément ce que tu reproches à Firmin.

AGATHE.

Ce n'est pas la peine d'entrer dans des détails. Mais supposez que Firmin soit un ingrat, un inconstant, qu'il m'oublie, et qu'il renonce à moi . . . nous n'en sommes pas là, au moins, il s'en faut; mais supposez pour un moment que j'aye des raisons de croire à l'inconstance de Firmin, vous décideriez-vous, pour le punir, à épouser M. Giraut?

THIBAUT.

Ces sortes de punitions-là, mon enfant, sont toujours pour celui qui les fait: et cela ressembleroit tout justement à notre voisin Gros-Pierre, qui, pour punir les moineaux qui venoient manger ses cerises, abattit son cerisier. A ta place, je n'épouserois point Giraut.

AGATHE.

Ah! que vous êtes de bon conseil, mon père! Je veux suivre aveuglément tous vos avis.

THIBAUT.

Mais je n'épouserois pas non plus Firmin.

AGATHE.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

THIBAUT.

Pardi! parce que tu dis toi-même qu'il est un ingrat, un inconstant; et que . . .

AGATHE.

Je ne vous ai pas dit cela, mon père, et je ne l'ai jamais pensé.

THIBAUT.

Non? eh bien! je l'ai pensé pour toi; j'ai eu une assez longue conversation avec Firmin, et il s'en faut que j'en aye été content.

AGATHE.

Une conversation sur moi?

THIBAUT.

Sur toi-même. J'ai commencé par l'assurer que son mariage avec toi étoit certain: il s'est obstiné à me dire que non; et il m'a toujours répondu là dessus froidement et tristement.

AGATHE.

Tristement, cela peut être; mais non pas froidement, j'en suis sûre.

THIBAUT.

Je le veux bien: il m'a répondu tristement. Ensuite je lui ai dit que je voulois te donner une dot; et alors il m'a répondu très-gaiement, il m'a sauté au cou, et n'a plus douté de t'épouser demain. Après cela, je lui ai confié que, pour des raisons dont je l'ai fait juge, je ne pouvois pas payer ta dot le jour même de ton mariage, et il est retombé dans ses doutes et dans sa tristesse. Oh! tout cela m'a paru clair; et j'ai conclu, ce qu'un autre auroit conclu à ma place, que Firmin ne t'aime pas.

AGATHE.

Que Firmin ne m'aime pas! Ah ciel! comment pouvez-vous croire une pareille chose?

THIBAUT.

C'est-à-dire, il t'aime bien quand je te donne une dot; mais sans la dot, il ne se soucie plus de toi.

AGATHE.

Mais vous l'outragez, mon père; mais gardez-vous bien de penser un seul mot de toutes ces calomnies: et soyez sûr que ceux qui vous l'ont dit, vous ont menti.

THIBAUT.

Tu ne m'entends donc pas? C'est Firmin lui-même qui me l'a dit.

AGATHE.

C'est égal, mon père: il a menti. Je connois Firmin, je connois son coeur; et c'est le meilleur, le plus noble, le plus tendre de tous les coeurs. Lui, aimer par intérêt! Eh! depuis que nous nous connoissons, ne sait-il pas bien que j'ai un frère? ne sait-il pas que vous avez toujours déclaré vouloir me marier sans me donner de dot? Est-ce qu'il y a seulement songé? Est-ce qu'il nous est venu dans la tête, à l'un ou à l'autre, que nous avions besoin d'argent pour être aimables? Non, mon père: je vous le répète, vous avez mal entendu, ou il s'est mal expliqué; et Firmin est le plus désintéressé, le plus aimable et le plus honnête des hommes.

THIBAUT.

Voilà ce qui s'appelle bien recevoir un con-

seil qu'on a demandé! Explique-moi donc à présent comment, d'après cet éloge, tu peux avoir à te plaindre de Firmin?

AGATHE.

Cela n'empêche pas, mon père. Oui, sans doute, j'ai à m'en plaindre; oui, je suis fâchée contre lui, et fâchée peut-être au point que je ne le prendrai pas pour époux: mais en cessant de l'aimer, en le haïssant même, je ne souffrirai jamais qu'on le calomnie devant moi; je le défendrai toujours, parce que je sais combien il est estimable.

THIBAUT.

Pourquoi donc es-tu tentée de le quitter?

AGATHE.

C'est différent cela, mon père; cela ne regarde que Firmin et moi. Quand on s'aime, il y a tout plein de petits torts qui n'existent que pour les amans. Ils ont raison de les punir; mais tout autre qu'eux n'a pas le droit de juger ces torts-là.

THIBAUT.

C'est pour cela que je te laisse seul juge entre Firmin et Giraut. Tu m'as demandé conseil, je t'ai dit mon avis; tu feras à ta tête: c'est toujours ainsi que cela se pratique; et je ne t'en sais pas mauvais gré. Il se fait tard; je vais me mettre en route.

AGATHE, l'arrêtant.

Tout ce que vous m'avez dit de cette dot, et de la joie et de la tristesse de Firmin, me donne un soupçon que je veux éclaircir; et pour m'en réserver les moyens, je vais dès ce pas parler à ma marraine. Adieu, mon père! revenez de bonne heure, je vous le recommande; et embrassez mon frère pour moi.

(Elle sort.)

SCENE II.

THIBAUT, seul.

Elle est toujours folle de son Firmin, et je suis sûr qu'elle l'épousera. À la bonne heure! Moi-même j'ai approuvé son choix jusqu'à la conversation de ce matin . . . Et peut-être me suis-je pressé de juger trop sévérement Firmin. A mon âge on est défiant; et dès que l'on est vieux, on croit facilement le mal. Au fait, c'est pour elle que ma fille se marie; il est plus important que son mari lui plaise qu'à moi. Je lui ai dit ce que je devois lui dire: elle n'est pas de mon avis; c'est à son père d'être du sien . . . . Voici Firmin: évitons-le, et allons au secours de mon pauvre fils.

(Il va pour sortir.)

SCENE III.

MARCELLE, FIRMIN, THIBAUT.

Firmin arrive, donnant le bras à sa mère; il voit sortir M. Thibaut, il le rappelle.

FIRMIN.

Monsieur Thibaut! monsieur Thibaut! . . . .

THIBAUT, *s'en allant.*

Je n'ai pas le temps; je suis pressé.

(Il sort.)

SCENE IV.

MARCELLE, FIRMIN.

FIRMIN, *à part.*

Il est fâché contre moi. Tout se réunit pour m'accabler.

MARCELLE.

Plus j'y pense, mon cher ami, plus je suis étonnée de la bonne nouvelle que tu es venu m'annoncer. Comment est-il possible que M. Giraut se soit montré généreux?

FIRMIN.

C'est un bonheur qui m'a étonné moi-même. Mais il s'agissoit de vous, de votre repos, de votre liberté; et ma tendresse, ma crainte, ma douleur m'ont fait si bien parler, m'ont rendu si pressant, que M. Giraut n'a pu résister. Nous

sommes convenus de quelques arrangemens qui l'ont satisfait, et il ne doit pas tarder à vous apporter votre quittance.

MARCELLE.

La joie que j'éprouve, mon cher fils, est doublée par le plaisir de t'en avoir l'obligation, et je te la dois tout entière. Sans toi, sans toi seul, je perdois ma liberté; et je ne crains pas de te l'avouer à présent que le péril est passé, j'aurois aussi perdu la vie. Car je n'aurois jamais consenti que tu me suivisses en prison; et tu juges bien qu'à mon âge, accablée comme je le suis par les ans, par les infirmités, je n'aurois pu supporter une prison où je n'aurois plus vu mon fils. Non, mon enfant, je serois morte à l'instant où l'on nous auroit séparées. Et c'est toi qui m'as sauvée! C'est à toi que je dois la vie! Je sens qu'elle m'en est plus chère; je sens que j'aurai du plaisir à te dire tous les matins: je te dois encore ce jour-ci, et je vais l'employer à t'aimer.

FIRMIN.

Ah! ma mère! quelle douce satisfaction vous me faites éprouver! quel calme vous portez dans mon ame! Je n'ai rempli que mon devoir; mais votre tendresse, votre reconnoissance, votre amour me prouvent qu'aucun bien au monde ne peut valoir le bonheur de servir et d'aimer sa mère.

MARCELLE.

Explique-moi, je te prie, comment tu as pu venir à bout d'une chose si difficile, et quels sont les arrangemens que tu as faits avec Giraut.

FIRMIN.

N'en parlons plus, je vous en prie. Cette malheureuse histoire nous a donné assez de chagrin. Oublions-la, je vous le demande. Giraut est content, vous êtes tranquille; tout le reste est inutile à savoir.

MARCELLE.

Tu redoubles mes alarmes en refusant de m'expliquer les conventions que tu as faites. Je connois ta tendresse, mon fils; je suis sûre que tu t'es engagé pour moi, et que par la suite.... Si je le croyois, vois-tu, j'irois tout-à-l'heure....

FIRMIN.

Ecoutez, ma mère! vous savez bien que je ne vous ai jamais menti: eh bien! je vous proteste, je vous jure que tous les engagemens que j'ai pris avec Giraut sont remplis, que jamais Giraut ne pourra rien me demander, que je ne cours pas le moindre péril, et qu'il est impossible que je devienne jamais plus malheureux.... que je le suis. (*Il pleure, et cache ses larmes.*)

MARCELLE.

Mais d'où vient donc cette tristesse que tu

veux en vain me cacher, et que je lis malgré toi sur ton visage?

FIRMIN, essuyant ses pleurs.

Moi! ma mère! je ne suis point triste.

MARCELLE, le regardant.

Tu n'es pas triste?

FIRMIN, s'efforçant de sourire.

Au contraire, je vous ai sauvée, je suis trop heureux. (Il fond en larmes.)

MARCELLE.

Tu es heureux, et tu pleures! Tu pleures, mon fils! mon cher fils! Ah! tu me caches quelque malheur! tu me trompes, j'en suis certaine. Mon fils! mon cher enfant! je te supplie, au nom du ciel, au nom de ma tendresse, dis-moi la cause de ton chagrin, dis-la moi, Firmin; je suis si pressée de m'affliger avec toi! Eh! quoi! tu ne me réponds pas? j'ai donc perdu ta confiance. Si cela est, reprends tes bienfaits: j'aime mieux y renoncer, j'aime mieux aller en prison, que de ne pas partager la moindre douleur de mon fils.

FIRMIN.

Ma mère! c'est vous seule, c'est votre tendresse qui me fait pleurer. Je n'ai point de chagrin, je vous assure; et . . .

MARCELLE.

Tu ne sais pas mentir, Firmin; et c'est en

vain que tu l'essaies: songe que mon coeur parle toujours au tien, et que ces deux coeurs-là ne peuvent se tromper.

FIRMIN.

Eh bien, ma mère! je vais tout vous dire... (à part) Cachons-lui du moins ce qui l'intéresse.

MARCELLE.

Eh bien?

FIRMIN.

Eh bien!... Je suis brouillé avec Agathe: voilà la cause de mon chagrin.

MARCELLE.

Je respire: c'est un malheur qui pourra se réparer.

FIRMIN.

Non, ma mère, c'est fini, je ne la reverrai jamais.

MARCELLE.

Jamais, en langage d'amoureux, signifie dans un quart-d'heure. Dis-moi seulement si c'est toi qui as tort.

FIRMIN.

Oui, ma mère, c'est moi qui ai tout le tort.

MARCELLE.

Tant mieux; cela se raccommodera plus vîte, et ce sera moi qui m'en chargerai. Je vais aller trouver Agathe, je vais lui demander pardon pour toi; lui dire que tu l'adores, lui peindre...

FIRMIN.

Que dites-vous, ma mère? Vous voulez....

MARCELLE.

Oui, je veux te rendre au bonheur; sois tranquille, je te réponds d'appaiser Agathe. Est-ce que tu crois que je ne connois pas toutes ces petites querelles? Je m'en souviens encore, mon ami, et je veux employer pour toi toute l'expérience qu'une vieille femme a toujours là dessus. Laisse-moi, laisse-moi aller parler à Agathe; j'aurai du plaisir à m'acquitter en partie de tout ce que je te dois: tu as arrangé mes affaires avec Giraut, je vais arranger les tiennes avec Agathe; attends-moi, je ne tarderai pas.

(Elle veut sortir, Firmin la retient.)

FIRMIN.

Arrêtez, ma mère, arrêtez; gardez-vous bien d'aller rien dire à Agathe; vous me causeriez la plus mortelle douleur. Agathe ne m'aime plus, puisqu'il faut vous le dire: Agathe me préfère un rival; ce soir même elle doit l'épouser. Je ne veux de ma vie revoir Agathe, je souffre même d'en parler; et si vous vouliez me faire plaisir, nous changerions de conversation.

MARCELLE.

Et tu me disois que c'étoit toi qui avois tort?

FIRMIN.

Eh, oui, ma mère, j'ai eu tort dans le prin-

cipe . . . et ensuite . . . il est arrivé . . . Mais au nom du ciel, ne parlons plus de tout cela : vous me faites souffrir le martyre.

MARCELLE.

Eh bien, mon fils, pardon, pardon, je ne t'en dirai plus rien, et ne t'en parlerai plus . . . Hélas! mon dieu! qui l'auroit cru de cette petite Agathe, qui avoit l'air de t'aimer tant; qui me disoit encore hier, que si tu changeois jamais, elle étoit sûre d'en mourir . . . Pardon, encore une fois, ne te fâche pas, mon ami, ne te fâche pas, voilà qui est dit, mais je ne puis m'empêcher de pleurer, en songeant que cette perfide . . . Allons, allons, voilà qui est fini, je ne parlerai plus de rien.

FIRMIN.

Pardonnez-moi, ma mère: il faut me parler de vous; il faut me dire, pour me consoler, que vous m'aimez, que vous êtes heureuse, que votre tendresse me rendra tout ce que je perds dans celle d'Agathe, il faut m'entretenir de ma mère: voilà le moyen de me faire oublier mes maux.

MARCELLE.

Pauvre enfant! Eh! que te dirois-je que tu ne saches pas déjà? Plût-à-dieu que je pusse te rendre tout ce que tu as perdu! Je n'en désespère pas encore; et malgré ta résistance, je veux tout-à-l'heure aller trouver Agathe. Je suis sûre

de

de la ramener à toi. Laissé-moi; laisse-moi sortir. (Elle fait des efforts pour s'en aller.)

FIRMIN.

Non, ma mère, non, je ne le souffrirai pas. D'ailleurs, voici l'instant où M. Giraut doit vous porter sa quittance; il faut que vous y soyez pour la recevoir.

MARCELLE.

Que me font M. Giraut et sa quittance, et tout ce qui ne regarde que moi? C'est ton bonheur qui peut me rendre heureuse, et je veux aller essayer . . .

FIRMIN.

Voici, M. Giraut. Ma mère, au nom du ciel, ne parlez de rien de ce que je viens de vous dire; vous me mettriez au désespoir.

SCENE V.

MARCELLE, FIRMIN, GIRAUT.

GIRAUT, bas, à Firmin.

Je suis de parole, comme vous voyez. (haut) Bonjour, Madame Marcelle! Votre fils vous a dit sans doute que nous nous étions arrangés.

MARCELLE.

Oui, monsieur Giraut: mais il n'a jamais voulu me dire quels moyens vous aviez pris ensemble; et je vous avoue que cela m'inquiète.

GIRAUT.

Allez, allez, madame Marcelle, ne soyez inquiète de rien; pour vous prouver que jamais je ne veux revenir là dessus, je vous apporte votre billet. (à Firmin, à part) Vous voyez jusqu'à quel point je compte sur votre parole.

FIRMIN.

Jamais je n'y ai manqué.

GIRAUT.

Le voilà, madame Marcelle.

(Il le lui donne.)

MARCELLE.

Mais je vous demande en grâce, monsieur Giraut, de m'expliquer à quelles conditions mon fils l'a pu obtenir de vous.

GIRAUT.

A quelles conditions? (Il regarde Firmin.)

FIRMIN, bas à Giraut.

Inventez quelque moyen, et cachez-lui le véritable.

GIRAUT.

Tenez, madame Marcelle, il ne faut pas vous tromper: votre fils et moi, en nous promenant, nous avions trouvé un trésor, sur lequel chacun de nous avoit des droits. Firmin me cède ses droits sur le trésor; et pour le posséder tout seul, je lui ai remis votre créance.

MARCELLE.

Tout cela ne me paroît pas clair; et j'ai de la peine à prendre ce billet, tant que je ne sais pas précisément . . .

SCENE VI.

FIRMIN, GIRAUT, MARCELLE, AGATHE, THIBAUT.

AGATHE.

Bonjour, madame Marcelle: vous nous permettrez bien, à mon père et à moi, de venir demander à votre fils une dernière explication nécessaire à mon repos, et d'après laquelle je dois décider mon mariage. Vous savez peut-être ce qui s'est passé.

MARCELLE.

Oui, je le sais, mademoiselle; et je ne conçois pas comment, après l'avoir trahi, après avoir manqué à toutes les promesses, à tous les sermens que vous lui aviez faits, vous venez jusques chez lui, faire parade de votre inconstance, et chercher de mauvaises raisons pour répéter que vous ne l'aimez plus.

AGATHE.

Que je ne l'aime plus? o ciel! Et c'est lui qui me l'a dit! c'est lui qui m'a déclaré qu'il renonçoit à ma main, et qu'il ne vouloit plus de mon cœur; c'est lui qui, sans raison, sans sujet, sans brouille-

rie, est venu me rendre ma foi, et a eu le courage et la cruauté de me dire que son amour pour moi étoit passé. Mais je ne l'ai pas cru lui-même, et c'est la première fois que j'ai douté de ce que Firmin m'a dit. (Firmin veut parler.) Oui, Firmin, vous avez menti, j'en suis sûre; et il faut qu'un puissant motif vous ait forcé à ce mensonge; il faut que, par une cause inconnue que je ne puis pénétrer, Firmin, le fidelle Firmin, qui m'a toujours aimée, et qui m'adore plus que jamais, se soit vu obligé de dire qu'il renonçoit à son Agathe. Ce qui me le prouveroit, quand mon coeur ne me le diroit pas, c'est que, connoissant mon mépris pour l'amour de M. Giraut, il m'a conseillé de l'épouser.

MARCELLE, *vivement.*

Giraut vous aime, et mon fils vous conseille de l'épouser? Ah, ma fille! ce seul mot m'éclaire, et je vais t'expliquer tout ceci. Je dois mille écus à M. Giraut; il falloit les payer aujourd'hui, ou être arrêtée. Mon fils a sacrifié sa maîtresse à sa mère; je suis sûre que, pour me sauver, pour obtenir la quittance des mille écus, mon fils a cédé ton coeur; j'en suis certaine, le mien me le dit. Viens, mon enfant, mon cher enfant, viens te jeter dans mes bras. Eh! crois-tu que j'accepte tes dons? Mon fils, mon cher fils, depuis quand penses-tu que tu ne m'es pas plus cher que moi-

même? Monsieur Giraut, voilà votre quittance, faites tout ce que vous voudrez.

AGATHE, prenant le papier.

Que je suis heureuse! et que je lui sais gré de tout ce qu'il m'a fait souffrir! Firmin! dès ce moment, je vous aime cent fois plus que je ne vous aimois; et recevez ici le serment que je vous fais, devant M. Giraut, de vous adorer jusqu'à mon dernier soupir.

GIRAUT.

Tout cela est charmant. Mais il me faut mon billet ou mon argent.

AGATHE.

J'espère que je vais tout arranger. Lorsque Firmin m'a dit en pleurant qu'il ne m'aimoit plus, je me suis bien doutée que vous étiez pour quelque chose dans cet affreux mystère; et sans pouvoir le pénétrer, j'ai été me jeter aux pieds de madame la comtesse, ma marraine. Je savois que c'est aujord'hui que devoit se faire l'adjudication de sa ferme; je la lui ai demandée pour moi-même, et je l'ai obtenue.

GIRAUT.

Comment?

AGATHE.

Oui, monsieur Giraut, c'est moi qui suis fermière de madame la comtesse.

GIRAUT.

Mais je ne pressois tant madame Marcelle pour les mille écus qu'elle me doit, qu'afin de les donner à l'intendant de madame, qu'il me fît continuer mon bail.

AGATHE.

Eh bien: donnez-les-moi, je vous cède le mien. Madame Marcelle sera quitte avec vous, vous resterez fermier, j'épouserai Firmin, et tout le monde sera content.

THIBAUT.

Non, tout le monde ne le seroit pas. Je vous écoute tous, et je vous admire: chacun de vous fait son devoir; heureusement je puis faire le mien aussi. Voici quatre mille francs que je t'avois destinés, ma fille, et qu'un malheur affreux arrivé à ton frère me forçoit de lui porter aujourd'hui. Firmin étoit dans mon secret. Comme j'allois à la ville, j'ai trouvé mon fils en chemin qui venoit m'instruire que son voleur étoit pris, et l'argent restitué. Je t'ai bien vîte rapporté le tien. Voilà ta dot, ma fille; paye-lui son billet, garde ta ferme, et qu'il demeure puni de l'infame marché qu'il avoit fait avec Firmin.

AGATHE.

Mon père, c'est à vous de régler tout cela, c'est à vous de le punir; car pour moi, je ne puis en vouloir à M. Giraut, et je lui pardonne de

tout mon cœur d'avoir rendu mon amant le plus vertueux et le plus aimable de tous les hommes.

THIBAUT, à Giraut.

Tenez, monsieur, payez-vous.

GIRAUT, prenant l'argent.

Cela n'est pas si pressé; mais enfin.... je suis charmé que tout ceci ait tourné à la satisfaction de tout le monde. S'il faut vous avouer la vérité... c'étoit une petite épreuve à laquelle j'ai voulu mettre la vertu de ces deux jeunes époux, qui sont tout-à-fait intéressans. (Il s'en va.)

THIBAUT.

N'oubliez pas de me rapporter mon reste; et vous, mes enfans, venez tous, venez chez moi, où mon fils semble être arrivé exprès pour assister à vos nôces.

FIRMIN.

Ah! monsieur Thibaut, ma chère Agathe, et vous, ma bonne mère! j'éprouve une joie, un bonheur que tous mes chagrins n'ont pas trop payé.

MARCELLE.

Sois heureux, mon fils, sois heureux; tu le mérites si bien! Puisses-tu être récompensé de ta vertu par un fils qui te ressemble!